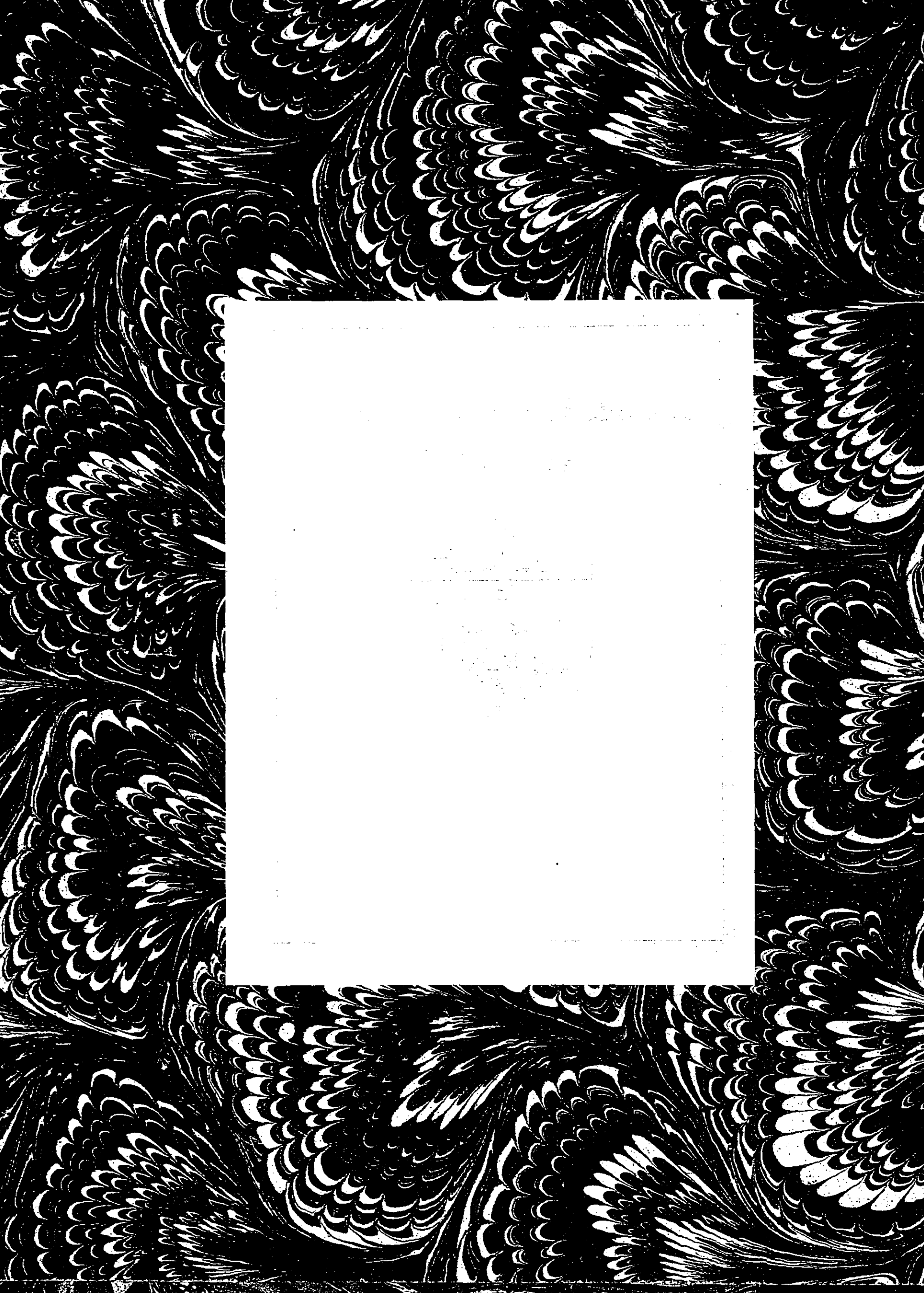






MARIO MEUNIER

LES LÉGENDES ÉPIQUES DE LA GRÈCE ET DE ROME

NOUVELLE MYTHOLOGIE CLASSIQUE

II



A PARIS
LIBRAIRIE · DE · FRANCE
F. SANT'ANDREA - EDITEUR
110, BOULD SAINT GERMAIN
1927

8e ÉDITION

LÉGENDES ÉPIQUES
DE LA GRÈCE ET DE ROME.

DU MÊME AUTEUR

LA LÉGENDE DORÉE DES DIEUX ET DES HÉROS, nouvelle Mythologie classique I. Paris, Librairie de France, 1924, 20e édition.

POUR S'ASSEOIR AU FOYER DE LA MAISON DES DIEUX. Paris, Albin Michel, 1921.

UN CAMP DE REPRÉSAILLES, F. R. K. III. Paris, Berger-Levrault, 1919.

LA LÉGENDE DE SOCRATE. Paris, Piazza, 1926.

TRADUCTIONS

SOPHOCLE, *Antigone*, traduction nouvelle. *Le Feu*, 1907. *Épuisé.*

SAPPHO, traduction nouvelle avec introduction et notes. Paris, Figuière, 1911. *Épuisé.*

NONNOS DE PANOPOLIS, chants X, XI et XII des *Dionysiaques*, traduction nouvelle avec introduction. Paris, Figuière, 1919.

PLATON, *Le Banquet*, ou de l'*Amour*, traduction nouvelle avec prolégomènes et notes, suivie des commentaires de Plotin sur l'Amour. Paris, Payot, 1926, 5me édition.

PLATON, *Phèdre*, ou de la *Beauté des Ames*, traduction nouvelle avec prolégomènes et notes, suivie des commentaires de Plotin sur le Beau. Paris, Payot, 1926. 2me édition.

PLATON, *Phédon*, ou de l'*Immortalité de l'âme*, traduction nouvelle avec prolégomènes et notes. Paris, Payot, 1926, 2me édition.

EURIPIDE, *Les Bacchantes*, traduction nouvelle avec notes précédée d'une introduction sur la religion dionysiaque. Paris, Payot, 1923.

PLUTARQUE, *Isis et Osiris*, traduction nouvelle avec prolégomènes et notes. Paris, L'Artisan du Livre, 1924. *Ouvrage couronné par l'Académie Française.*

PYTHAGORE, *Les Vers d'Or*, suivis du commentaire d'*Hiéroclès d'Alexandrie* sur les *Vers d'Or* des Pythagoriciens, traduction nouvelle avec prolégomènes et notes. Paris, L'Artisan du Livre, 1925. *Ouvrage couronné par l'Académie Française.*

ARISTOTE, CLÉANTHE, PROCLUS, *Hymnes philosophiques*, traduction nouvelle avec avant-propos, prolégomènes et notes. Paris, L'Artisan du Livre, 1927.

A PARAITRE

HOMÈRE ET ORPHÉE, *Hymnes mythiques et rituels de la Grèce Sacrée.* traduction nouvelle avec prolégomènes et notes. Paris, L'artisan du Livre.

MARIO MEUNIER

LES LÉGENDES ÉPIQUES DE LA GRÈCE ET DE ROME

NOUVELLE MYTHOLOGIE CLASSIQUE

II



A PARIS
LIBRAIRIE · DE · FRANCE
F. SANT'ANDREA – EDITEUR
110, BOULD SAINT GERMAIN
1927

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE SIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER NUMÉROTÉS DE 1 A 6; TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 7 A 36.

POUR OLIVIER ET LAURENT

I

L'ENLÈVEMENT D'HÉLÈNE

En ce temps-là la citadelle de Troie, porte de l'Hellespont, était gouvernée par un roi, père de cinquante enfants, qui s'appelait *Priam*. La reine *Hécube*, sa femme, rêva un jour qu'elle mettait au monde une torche enflammée, et que cette torche, en portant le feu jusqu'au faîte des tours, incendiait et détruisait la ville. Pour écarter ce sinistre présage, dès que l'enfant qu'elle portait fut né, elle voulut s'en défaire. Mais le serviteur chargé par *Hécube* de le faire disparaître, au lieu de le tuer, se contenta de l'exposer sur les pentes aux eaux vives de l'Ida couronné de forêts. Après avoir été pendant cinq jours allaité par une ourse, ce nouveau-né fut recueilli par un berger qui l'éleva et le nomma *Pâris*. Devenu grand et fort, il garda les troupeaux de son père adoptif. Couvert d'une peau de chèvre sauvage qui lui pendait derrière le dos jusqu'au genou, houlette sous le bras, il conduisait paître génisses et brebis en réglant ses pas sur la mesure des airs qu'il tirait

de sa flûte. Or, par une claire et chaude matinée, comme *Pâris* se reposait à l'ombre d'un bosquet et livrait son âme aux chants de ses pipeaux, ce beau berger vit soudain, en compagnie de trois Déesses, *Hermès*, le messager des Dieux, traverser le cercle de ses génisses accroupies et replètes, et s'avancer vers lui.

— Salut, *Pâris!* lui dit alors ce guide aux san-
« dales ailées. Ne crains rien ; c'est Zeus lui-même,
« le père commun des hommes et des Dieux,
« qui vers toi nous envoie. Il t'a choisi, te sachant
« beau et expert en beauté, pour mettre un terme
« au différend qui divise ces trois nobles Déesses.
« Chacune se prétend la plus belle des trois, et
« Zeus, qui se récuse à les juger parce qu'il les
« aime également toutes trois, s'en remet à ton
« choix et à ta décision. Prends donc cette pomme
« et donne-là à celle que tu crois la plus belle. »

A peine avait-il achevé, que *Pâris*, les yeux éblouis, mais flattés, se mit en devoir de prononcer son équitable arrêt. L'une après l'autre, il voulait faire devant lui comparaître : *Athèna*, *Héra* et *Aphrodite*. Mais, sans attendre son tour, *Athèna*, la divine guerrière, vint d'elle-même s'offrir et se présenter la première.

— *Pâris*, lui dit-elle en lui prenant la main,

« si tu décides en ma faveur, je t'instruirai dans « l'art de la guerre ; et, en t'égalant aux plus « vaillants guerriers, tu deviendras le rempart le « plus sûr du peuple que protègent les murailles « de Troie. »

Ainsi parla la Déesse aux yeux pers. La divine *Hèra* lui succédant alors :

— Si tu m'adjuges, *Pâris*, lui dit-elle, le prix « de la beauté, je te promets, en qualité d'épouse « du souverain maître des cieux, de te faire régner « sur l'Asie tout entière. Laisse les soins belliqueux « qu'accompagnent les risques, et vis, comme « Zeus, en gouvernant assis en sûreté sur un trône « éclatant. »

Aphrodite s'approcha la dernière. Pour paraître avec plus d'avantage, elle avait défait les agrafes des voiles qui recouvraient sa gorge, et, en montrant de sa main, aux bagues multicolores, son épaule d'ivoire :

— Considère, dit-elle, *Pâris* aux beaux cheveux, « considère les charmes que je t'offre. Ne méritent-ils pas la préférence sur les travaux de la « guerre, et ne valent-ils pas l'éclat et les richesses « de tous les royaumes d'Asie ? Choisis donc ; « je puis te donner une compagne charmante et

« te faire monter, non sur le trône d'un roi, mais « dans le lit de la divine *Hélène*. »

Séduit par tant d'attraits et subjugué par une aussi douce promesse, *Pâris* se prononça en faveur d'*Aphrodite*, et, pour lui adjuger le prix de la beauté, lui présenta la pomme. L'Immortelle la prit, et tout aussitôt elle récompensa son délicat arbitre, en lui mettant au cœur une fougueuse envie de voir et d'obtenir celle qu'il aimait déjà sans la connaître encore. Tout entier désormais aux soins de son attente et de son beau départ, *Pâris* engagea des ouvriers, les conduisit en forêt, et leur ordonna d'abattre de beaux arbres et d'en construire un solide navire. Déjà la hache avait terrassé plus d'un chêne quand, un jour, des envoyés de Priam vinrent demander au maître de *Pâris* un taureau, qui devait être attribué au vainqueur d'une lutte établie pour commémorer la mort de l'enfant dont *Hécube* avait cru se défaire. *Pâris*, qui aimait beaucoup l'animal choisi, le suivit à la cour, prit part à la lutte et l'emporta sur tous ses concurrents. Mais l'un de ceux-ci, *Déiphobe*, le propre frère de *Pâris*, tira son épée contre le victorieux qui ne trouva son salut qu'en se réfugiant auprès des saints autels. Là, pendant qu'il étreignait une statue

de Zeus protecteur du foyer, *Cassandre*, sa sœur, reconnut *Pâris* et le fit admettre au sein de sa famille. Peu après, *Pâris* se maria et reçut pour épouse la malheureuse *Œnone*. Celle-ci, en effet, ne devait point tarder à être abandonnée, car *Pâris*, toujours hanté par le souvenir d'*Hélène*, quitta bientôt le foyer conjugal, confia son navire aux flots mouvants de la plaine liquide, et partit à la quête de la beauté que lui avait promise la bouche d'or de la divine *Aphrodite*. La nef qui portait cet infidèle époux accosta tout près de *Thérapnè*. Là, heureux et radieux de respirer l'air dans lequel se mouvaient les yeux brillants d'*Hélène*, le favori d'Aphrodite mit pied sur le rivage, et, après s'être lavé dans les eaux de l'*Eurotas* et s'être revêtu de ses plus beaux habits, il s'engagea sur le chemin qui, remontant la vallée, conduisait à *Sparte*, ville célèbre par la beauté de ses femmes. Héroïque et guerrière, cette cité se vantait d'avoir reçu des Dieux d'inexpugnables défenses. La chaîne sauvage et ravinée du *Taygète*, en effet, en la couvrant comme d'un divin rempart, affermissait la bravoure de ses vaillants citoyens et exaltait leur confiance en l'aide auguste et invincible du Ciel. Cette ville était alors gouvernée par le fils d'*Atrée*, *Ménélas*, dont le frère cadet,

Agamemnon, était le roi de l'opulente *Mycènes*. *Ménélas* avait obtenu pour épouse une fille de Zeus et de Lèda, qui s'appelait *Hélène*. Elle égalait, dit-on, Aphrodite en beauté. Sa taille était majestueuse et haute, et ses grands yeux aux longs cils semblaient être l'asile attirant des Amours. Avant son mariage, les plus nobles chefs de tous les cantons de l'Hellade avaient été ses prétendants. Si grande était la jalousie qu'elle excitait alors, que des menaces de mort s'élevaient par avance contre celui qui obtiendrait sa main. Son père putatif, le valeureux *Tyndare*, hésitait donc à se choisir un gendre. Sur le conseil d'*Ulysse*, il profita un jour du désir unanime de tous ces prétendants, pour les contraindre à se lier entre eux sous la foi d'un serment, et à être tenus, si quelqu'un, qu'il soit Grec ou Barbare, venait à enlever *Hélène* et à violer son lit, de soutenir et de défendre celui d'entre eux qui recevrait sa fille.

Lorsque *Pâris* eût atteint le seuil de la demeure du blond roi de Sparte et qu'on eût annoncé qu'un messager voulait y pénétrer, ce fut *Hélène* au teint rose qui vint le recevoir. On lui avait dit, en effet, que ce visiteur était semblable au divin Dionysos, tant sa belle jeunesse, somptueusement

parée, unissait à la grâce délicate des vierges la souple vigueur du charme des éphèbes. Interdite à cette vue, *Hélène* se contenta d'abord de faire asseoir cet hôte inattendu. Elle ne se lassait point de le considérer. Enfin :

— Qui donc es-tu, bel étranger, lui dit-elle ?
« Quels sont tes parents et quels lieux t'ont vu
« naître ?

— Peut-être, ô reine, lui répondit *Pâris*, as-tu
« entendu parler d'une ville située sur les confins
« de la *Phrygie* et qu'on nomme *Ilion*. Cette ville,
« que baignent les eaux du *Simoïs* et du *Scamandre*
« et qui tient le sceptre qui commande à l'Asie,
« est ma sainte patrie. Ses murs aux tours iné-
« branlables ont été construits par *Apollon* et par
« *Poséidon*. Mon père en est le roi ; il s'appelle
« *Priam*, et il descend de *Dardanos*, fils de Zeus
« et ancêtre des Troyens. Quant à moi, je cherche
« à marcher sur les traces de mes insignes aïeux.
« Pour lui avoir adjugé le prix de la beauté, la
« divine *Aphrodite* m'a destiné une épouse char-
« mante. *Hélène* est son nom caressant, et c'est
« pour elle que j'ai bravé les flots, et que je viens
« ici chercher ma récompense. Ne me rebute
« point. Partons ; *Aphrodite* le veut. »

Hélène, en entendant ces mots, tenait fixées

à terre ses prunelles humides. Ne sachant comment rompre un si ardent silence, elle ne répondait rien.

— Partons, reprit alors *Pâris*. Ne crains rien. « *Ménélas* est d'un sang qui souffre patiemment « les injures, et il n'est point sur terre de femme « aussi timide que ton timide époux.

— C'en est fait, répondit *Hélène* en sortant « alors du ravissement où elle était plongée, je « consens à te suivre. Et, puisque la Déesse immor- « telle l'exige, faisons route vers Troie. »

Le lendemain, au moment où l'Aurore rendait pour les mortels le sommeil plus léger et ouvrait pour eux la double porte des songes, *Pâris* embarquait pour la ville de Priam celle qui devait y porter mille désolations. La traversée fut belle comme un départ vers l'île du Bonheur. Toutefois, comme cet heureux couple arrivait en vue des murailles de Troie, la prophétesse *Cassandre* aperçut la première, du haut des tours d'Ilion, la trop radieuse épouse qu'y conduisait son frère. Pressentant que Troie ouvrait ses portes à l'auteur de ses ruines et de son embrasement, elle déchira son voile tissu d'or et pleura la perte de sa ville natale en s'arrachant désespérément les cheveux. A *Sparte*, en effet, quand *Ménélas*

eut appris l'enlèvement de sa femme, ce noble roi éclata de fureur contre cet étranger, qui avait abusé de l'hospitalité pour souiller la gloire d'une illustre maison. *Agamemnon*, frère de *Ménélas* et roi puissant de *Mycènes* aux murs cyclopéens, entra aussi dans une terrible et retentissante colère. Afin de mieux venger l'honneur atteint de leur antique famille, ils firent appel aux plus vaillants des Grecs. Tous alors, rois aussi bien que guerriers, se jugèrent offensés par cette grave injure, concertèrent la perte de la ville de Troie et promirent, selon la foi jurée et par la force des boucliers et des lances, de faire rendre *Hélène* à *Ménélas*. Après deux ans de longs préparatifs, les Grecs réunirent leur flotte et leur armée dans le port d'*Aulis*, en *Béotie*. La mer disparaissait sous une éclatante et mouvante étendue de nefs aux belles proues, de carènes chargées de boucliers rutilants, de chars vermillonnés, de chevaux hennissants et de soldats aux piques acérées. Dès qu'on eut dénombré tous les vaisseaux qui devaient affronter le noir empire de la mer écumeuse, les princes des Grecs, après avoir, par égard pour *Ménélas*, désigné *Agamemnon*, son frère, pour commander en chef à cette expédition, voulurent offrir, avant de lever l'ancre et de mettre

à la voile, un sacrifice aux Dieux. L'autel était dressé sous un large platane et près d'une fontaine. Tout à coup, avant même qu'on eût égorgé les victimes, on vit un horrible dragon sortir du pied de l'autel, se hisser sur le tronc du platane élevé et gagner, gueule ouverte, les branches les plus hautes. Au sommet de l'arbre, en effet, tremblant sous le feuillage et poussant des cris douloureux, se trouvaient posés huit jeunes passereaux. La mère, plaintive et désolée, voletait autour de sa tendre nichée. Le dragon dévora les oisillons et la mère, redescendit de l'arbre et se changea tout aussitôt en pierre. *Calchas* alors, le plus habile des devins, interpréta ainsi cet étonnant prodige :

— Zeus, dit-il aux Grecs, nous annonce par « ce signe de longs travaux pénibles, mais aussi « une gloire immortelle. Autant ce serpent a « dévoré de passereaux, autant d'années nous « combattrons sur les rivages troyens. Mais à la « dixième, nous nous emparerons de cette cité « perfide, et nous ne rentrerons dans notre chère « patrie qu'après avoir ruiné de fond en comble « et dévasté par le fer et le feu, les villes et les « terres du malheureux Priam. Il ne faut plus, « en effet, que les fils de l'Hellade se voient, par

« des Barbares, dépouillés de leurs femmes. »

Ainsi parla *Calchas*. Le sacrifice terminé, les vaisseaux rapides n'attendaient plus que le vent pour quitter le port bien abrité d'*Aulis*, et conduire au pied de la lointaine Troie l'armée des Grecs aux boucliers innombrables. Chaque matin, le roi *Agamemnon* examinait le ciel. Tantôt, le calme était partout et aucun souffle ne ternissait le miroir qui reflétait, comme dans les eaux d'un lac de montagne, les mâts et les voiles d'une flotte immobile ; tantôt, c'étaient des souffles contraires qui hérissaient les flots et obligeaient les navires à rester au mouillage. L'armée des Grecs murmurait d'impatience. *Agamemnon* lui-même était anéanti. Désireux de savoir quelle était la raison pour laquelle les Dieux lui refusaient les vents propices à la navigation, il fit venir *Calchas* et le pria de lui dire toute la vérité.

— Ne la cherche point ailleurs, fit alors le
« devin : toi seul es la cause de ce que les Dieux sus-
« pendent tous les souffles du ciel qui te seraient
« utiles. Tu as offensé la déesse *Artémis* en tuant, dans
« les bois qui lui étaient consacrés, la biche préférée
« de la fille de Zeus. Elle a juré de retenir les vents
« jusqu'à ce que tu aies apaisé son courroux ; et,
« pour cela, elle exige que tu lui sacrifies ta propre

« fille, *Iphigénie*. L'heureux succès de la naviga-
« tion et la ruine de Troie dépendent de cette
« immolation, et tout ce que tu as jusqu'ici préparé
« pour venger *Ménélas* n'aboutira à rien, si tu
« refuses de conduire à l'autel ta fille bien-aimée. »

En entendant ces mots, *Agamemnon* pleura. Son grand cœur était pris, en effet, entre l'amour paternel et l'amour de l'Hellade. « Si je refuse,
« pensait-il, de sacrifier ma fille, que vont penser
« de moi tant de guerriers et de chefs ? Un furieux
« désir les entraîne et les pousse vers la terre des
« Barbares pour empêcher le rapt des femmes de
« la Grèce. Si je n'obéis point, ils viendront d'eux-
« mêmes, quand ils sauront ce que veut la Déesse,
« se saisir de ma fille aux blonds cheveux bouclés
« et présenter son cou au sacrificateur. Le souci
« de ma gloire et de ma dignité ne me commande-
« t-il point de sauvegarder l'honneur de l'Hellade
« outragée ? » Ayant ainsi réfléchi, *Agamemnon* résolut d'envoyer à *Clytemnestre*, sa femme, un messager. Il la priait de faire venir sans retard *Iphigénie* à *Aulis*, car *Achille*, disait-il, le roi des *Myrmidons*, la voulait pour épouse. Satisfait de cette feinte cruelle, le grand *Agamemnon* héla sans retard un rapide envoyé :

— Va, lui dit-il, et porte ce message à Mycènes.

« Remets-le personnellement à la reine. Va, ne « t'assieds point à l'ombre des arbres et des fon- « taines, ne te laisse pas arrêter par le sommeil « oppresseur, mais cours d'une traite et reviens « au plus vite. »

Bientôt, le cœur en liesse, *Iphigénie* arriva sur un char. Sa mère l'accompagnait en apportant les présents que pour dot elle destinait à sa fille. La joie d'*Iphigénie* fut de courte durée. Quand elle apprit, en effet, à quelles funestes noces son père la réservait, elle se prit à gémir en déplorant son sort et à regretter, avec des cris aigus, d'être privée de la douceur du jour et de la splendeur éthérée du soleil. Enfin, lorsqu'elle eut compris que l'heureux succès de la navigation, le renversement des murailles de Troie et l'honneur même de la magnanime Hellade devaient résulter de son immolation, *Iphigénie* s'écria :

— Eh bien ! puisqu'il dépend de moi que les « Barbares ne tentent plus désormais d'enlever « les femmes de l'Hellade, et qu'ils expient l'oppro- « bre qu'ils ont infligée par *Hélène* à toute la « race des Grecs, je consens à mourir. J'offre « ma vie pour sauver ma patrie. Immolez-moi, « puisque la ruine de Troie est attachée à mon sang, « et que l'épée qui doit trancher ma gorge va

« consacrer mes noces avec la gloire immortelle. »

On conduisit alors cette vierge au grand cœur dans le bois d'Artémis. Toute l'armée était là rassemblée. Dès qu'*Agamemnon* vit son auguste fille s'avancer vers l'autel, il détourna la tête, se couvrit les yeux de son large manteau et se prit à pleurer. *Iphigénie* alors, s'approchant de son père :

— Me voici, lui dit-elle, prête à donner ma « vie pour ma chère patrie. Conduis-moi donc à « l'autel, ô père, puisque l'oracle l'exige. Sois « heureux, quant à toi, et puisses-tu bientôt « remporter la victoire et revenir ensuite, glorieux « et sain et sauf, dans les murs de *Mycènes*. Qu'au- « cun soldat cependant ne me touche : je veux « tendre moi-même ma gorge à l'épée nue. »

Elle parla ainsi. Un chef alors, debout au milieu de l'armée, imposa silence à l'immense assemblée. *Calchas* couronna la tête d'*Iphigénie*, et le fils de Pélée, le valeureux *Achille* :

— Fille de Zeus, ô brillante *Artémis*, fit-il en « élevant la corbeille où était posée l'épée du « sacrifice, reçois cette victime que t'offrent l'ar- « mée des Grecs et le roi *Agamemnon* ! Accorde- « nous en retour, d'heureusement naviguer et « de renverser par la lance les citadelles de Troie. »

L'armée tout entière regardait contre terre. Le sacrificateur dans un silence immobile, avait saisi l'épée et cherchait l'endroit où il devait frapper. Mais *Artémis*, au moment même où le coup s'abattait, fit soudain disparaître la vierge *Iphigénie*. L'épée n'avait percé que le cœur d'une biche qui gisait, pantelante, au pied de l'autel tout inondé de sang. A cette vue *Calchas* s'écria :

— Puisque la déesse a jeté sur l'autel cette biche « des montagnes, c'est qu'elle accepte le sacrifice « inachevé de la vierge. Vous donc, soldats, pre- « nez courage, courez aux nefs, car il nous faut, « dès ce jour, quitter le port d'*Aulis* et deman- « der aux flots de nous porter vers Troie. »

A peine achevait-il, qu'un vent propice s'éleva. Les voiles s'enflèrent, la flotte prit la mer et les Grecs joyeux partirent en chantant délivrer, dans *Hélène*, l'Hellade captive sur les côtes d'Asie.

II

LA COLÈRE D'ACHILLE

Entre tous les guerriers que la flotte des Grecs conduisit en Troade, le plus beau de tous, le plus irrésistible et aussi le plus brave était *Achille*. Fils de *Pélée* et de la Nymphe *Thétis*, *Achille* aux pieds légers était invulnérable. Sa mère, en effet, pour rendre tous ses membres impénétrables au fer, l'avait plongé tout jeune dans les eaux du *Styx*. Une seule partie du corps de son enfant n'avait point été rendue inattaquable. En immergeant *Achille*, *Thétis*, l'avait alors tenu par un talon, et l'onde n'avait pas dépassé la cheville. Afin de le faire éduquer, son père l'avait conduit sur le *Pélion* aux pentes chevelues, dans la haute caverne où habitait *Chiron*, un habile Centaure. Là, pour fortifier le corps de son illustre élève, ce sage précepteur le nourrissait de la moelle des sangliers et des loups. Grâce à ce régime, les mains enfantines d'*Achille* brandissaient déjà de lourds javelots. A peine âgé de six ans, rapide comme les vents, il devançait les cerfs à la course,

terrassait des lions, les chargeait sur son dos et venait les offrir à son maître *Chiron*. Bien plus, ce docte éducateur lui apprit, avec le jeu de la lyre, l'art de panser les blessures et de connaître les vertus secrètes et bienfaisantes des plantes. *Achille* avait neuf ans, quand *Calchas* prédit que la ville de Troie ne pourrait être prise sans son intervention, mais que le héros succomberait sous les murs de cette sainte cité. Sa mère alors, pour le soustraire au sort qui l'attendait, le couvrit de vêtements de femme et le présenta au roi de l'île de *Scyros*, *Lycomède*, qui le reçut chez lui, l'y tint caché, et l'éleva parmi ses propres filles. Mais les Grecs, avant de s'embarquer pour partir en Troade, découvrirent sa retraite, et envoyèrent à *Scyros* une députation. Tout en niant chez lui la présence d'*Achille*, *Lycomède* permit aux messagers de fouiller son palais et d'emmener *Achille* s'ils l'y découvraient. L'ingénieux *Ulysse* aussitôt étala aux yeux des jeunes filles : des bijoux, des parures, des étoffes précieuses ; puis, après avoir adjoint à ces offrandes, une lance et un bouclier, il fit ensuite sonner de la trompette. *Achille* à ce bruit, qui mit en fuite ses craintives compagnes, déchira son habit féminin et se précipita, comme un soldat pressé d'arriver au combat, sur les armes

préparées par *Ulysse*. Surpris et démasqué par son ardeur guerrière, le fils de *Pélée* promit alors aux Grecs le concours de son bras, et avec eux il s'embarqua pour Troie, en compagnie de son ami *Patrocle*. Durant les neuf premières années de cette longue guerre, *Achille* mérita d'être à bon droit surnommé le puissant bouclier de l'armée des Argiens. Il détruisit douze villes par terre et onze par mer. Après le sac de *Lyrnesse*, comme les princes des Grecs se partageaient le butin, une jeune captive, du nom de *Briséis*, tomba entre ses mains et entra sous sa tente. A quelque temps de là, le roi *Agamemnon* reçut aussi pour sa part en partage, après la ruine des remparts de *Chrysa*, une prêtresse du temple d'Apollon, qui répondait au nom de *Chryséis*. Or, pendant que l'armée grecque, débarquée en Troade, campait non loin des murailles d'Ilion, le père de Chryséis portant, avec une riche rançon, un rameau de laurier orné de bandelettes, vint essayer de dégager sa fille des liens de l'esclavage. Il implorait tous les Grecs, et surtout les deux chefs de ces vaillants guerriers : *Agamemnon* et *Ménélas*.

— Fils glorieux d'Atrée, leur disait ce prêtre « suppliant, et vous, Grecs belliqueux, puissent

« les Dieux vous donner de renverser la ville de
« Priam et vous ramener heureux en vos demeures !
« Mais rendez-moi ma fille et acceptez cette rançon
« si vous craignez le fils de Zeus, *Apollon* qui lance
« au loin ses traits. »

Seul d'entre tous les Argiens, *Agamemnon*, joignant l'insulte à la menace, eut l'impudence de s'écrier :

— Va-t-en, vieillard, d'auprès de ces vaisseaux !
« Garde-toi d'y prolonger ton séjour et d'oser
« encore y apparaître. Je ne rendrai point ma
« captive. Va, et si tu veux revoir le ciel de ta pa-
« trie, cesse de m'irriter. »

Il dit. Le vieillard obéit ; et, la douleur dans l'âme, il se retira en suivant le rivage retentissant de la mer. Mais alors, *Apollon*, vengeant l'offense qui avait été faite à son sacrificateur, déchaîna sur l'armée des Argiens des flèches pestilentielles. De tous côtés tombaient des soldats expirants ; et durant neuf jours, de nombreux bûchers ne s'éteignirent point. A la dixième aurore, *Achille*, qu'irritaient tant de maux, convoqua tous les Grecs et harangua ainsi leur assemblée :

— Ami, fit-il, puisque la guerre et la contagion
« s'unissent pour nous nuire, je crains que bientôt
« nous ne soyons réduits à retourner honteux

« dans notre chère patrie. Consultons donc un « augure, et apprenons, avec la cause de ce cour- « roux d'Apollon, le moyen d'éviter la pestilence « et la mort. »

Calchas alors se leva, prit la parole et dit :

— O grand Achille, tu m'ordonnes, en faisant « appel à mon art, de révéler un crime dont « *Apollon* entreprend la vengeance. Je parlerai « sans crainte, car je compte sur toi si j'offense « quelqu'un. *Apollon*, crois-le bien, venge son « sacrificateur, le pieux vieillard *Chrysès*, qu'*Agam-* « *memnon* n'a pas craint d'outrager. Parce qu'il « n'a pas voulu lui livrer *Chryséis*, il nous accable « de maux, et il a juré de ne point désarmer le bras « qui nous punit, tant qu'on ne rendra point à « ce père affligé sa fille aux belles joues. »

A ces mots du devin, *Agamemnon* répondit :

— Sinistre augure, fit-il en jetant sur lui de « terribles regards, s'il est vrai, comme tu le pré- « tends, qu'*Apollon* nous punit parce que j'ai « refusé de céder *Chryséis*, eh bien! je consens à « la rendre, mais qu'on me donne aussitôt une « autre récompense.

— Et quelle autre récompense, interrompit alors « l'impétueux *Achille*, exiges-tu des Grecs? Tout « le butin, que le sac des villes conquises par nos

« lances nous avait concédé, a été réparti. Renvoie « pourtant cette captive : nous te dédommagerons « trois fois et plus encore, si jamais Zeus nous « accorde de renverser les murs de la superbe « Troie.

— Achille, répondit à ces mots le roi *Agamem-« non*, quelque vaillant que tu sois, si tu veux que « je rende le prix de mon courage, j'exige un autre « prix d'une égale valeur. Donne-moi *Briséis*, « sinon j'irai moi-même l'arracher de ta tente.

— Cœur insatiable, reprit *Achille* en bouillon-« nant de colère, puisque ta langue a la scélérate « insolence de m'outrager en public, et de menacer « de venir toi-même arracher par la force le prix « que m'ont valu tant d'exploits victorieux, je « me retire du combat où je me suis engagé pour « rétablir l'honneur de ta famille. Je ne veux plus « laisser couvrir d'ignominie le plus vaillant des « Grecs. De ton audace effrontée, tu te repentiras, « ô toi qui as l'œil impudent du dogue, mais le « cœur de la biche craintive, le jour où tu verras « les Argiens tomber comme des feuilles sous les « coups des Troyens et réclamer en vain la pré-« sence d'*Achille*. »

Achille alors, accompagné de *Patrocle* et des siens, se retira sous sa tente. *Agamemnon* fit rame-

ner *Chryséis* à son père, et *Apollon*, désarmé par cette reddition et apaisé par de nombreux sacrifices, cessa de décocher les flèches empoisonnées de sa rude vengeance.

Mais le roi de Mycènes n'oubliait pas la menace qu'il avait proférée contre le fils du belliqueux Pélée. Mandant deux serviteurs :

— Allez, leur dit-il, sous la tente d'Achille. Sai-
« sissez la jeune *Briséis*, et amenez-la moi. »

Les envoyés trouvèrent le vainqueur de Lyrnesse assis devant sa tente. Comme ils n'osaient point lui adresser la parole, car ils le voyaient suprêmement irrité :

— Approchez, leur dit alors *Achille* en s'aper-
« cevant de leur trouble,*Agamemnon* vous envoie
« pour enlever *Briséis*. Emmenez-là ; mais sachez
« que je disparais aujourd'hui des batailles tout
« aussi bien que des conseils, que je me condamne
« à une inaction absolue et que je renonce par
« un irrévocable serment et en quelque malheur
« qu'elle puisse se trouver, à secourir l'ingrate
« armée des Grecs. — Va, généreux Patrocle,
« ajouta-t-il, fais sortir ma captive et remets-la
« aux mains de ces deux serviteurs. »

Il dit, et *Patrocle*, obéissant à l'ordre de son illustre ami, fit sortir *Briséis* de la tente d'Achille

et la remit aux mains des messagers. La captive aux belles joues ne les suivit qu'à regret. En voyant s'éloigner le doux prix de ses âpres travaux, *Achille* versa des larmes et partit à l'écart de tous ses compagnons s'asseoir sur le rivage de la mer écumeuse. Étendu sur le sable et le regard sur les flots, il se sentait consumé de tristesse, et son grand cœur ne se consolait pas du vide atroce qui le faisait gémir.

Voyant ainsi son fils dépérir, *Thétis*, la mère vénérable d'Achille aux pieds légers, sortit du sein des flots et vint auprès de lui. Et, tout en le caressant de sa divine main :

— Mon fils, lui dit-elle, quelle affliction s'est « emparée de toi ? Parle, ne me déguise rien, et « dis-moi librement ce que tu veux que je fasse « pour apaiser ta peine. »

Achille répondit à sa mère en la priant de demander à Zeus qu'il veuille bien protéger les Troyens, jusqu'à ce que les Grecs soient contraints de venir sous sa tente rendre hommage à celui qu'ils avaient outragé, réclamer son aide et confesser leurs torts. Quittant alors son fils, la Néréide aux belles boucles, s'éleva sur l'Olympe, et, d'une main, embrassant les genoux du souverain du Ciel, et touchant de l'autre son auguste menton, elle

exposa sa requête au Dieu qui lance la foudre. Zeus, ayant promis à Thétis en scellant sa promesse d'un signe de sa tête de l'exaucer, envoya au roi *Agamemnon* un songe séducteur. Le fils d'Atrée reposait sous sa tente et dormait d'un sommeil qu'environnaient les ombres paisibles de la nuit. A ce moment, il lui sembla que le sage *Nestor* se penchait sur sa tête et proférait ces mots :

— Tu dors, fils de l'intrépide et belliqueux « Atrée. Un vrai chef ne doit point languir dans « le repos durant toute la nuit. Lève-toi ; hâte-toi « d'armer les Grecs valeureux et de les ranger en « ordre de bataille. Les Dieux sont avec toi, et ils « ont décidé que tu pourrais aujourd'hui t'em- « parer des murs de la florissante Troie. »

A son réveil, comme l'Aurore au teint rose annonçait à la terre le retour du soleil, *Agamemnon* se leva, se vêtit comme un roi et, prenant en main le sceptre qu'il tenait de ses pères, il se rendit vers les vaisseaux des Grecs, appela des hérauts et rassembla l'armée.

— Amis, dit-il alors à haute et claire voix, « les Dieux veulent que ce jour soit un jour de « combat et de combat décisif. Que chacun donc « aiguise sa lance, prépare son bouclier et dispose « les chars pour une mêlée terrible, car nous de-

« vons aujourd'hui, si j'en crois un songe que « j'ai eu cette nuit, renverser avant le coucher du « soleil le palais de Priam. »

Il dit, et le camp des Argiens retentit à ces mots d'une clameur confuse et prolongée comme le bruit des vagues sur un rivage abrupt. Trouvant alors dans la guerre plus de douceur que dans le retour au sein de la patrie, tous les soldats s'empressèrent d'aller avec des cris de joie se vêtir de leurs armes. Bientôt le soleil éclata en mille rayons épars sur l'airain des boucliers, des lances, des cuirasses, et l'armée de cent peuples divers, inondant la plaine où coulait le *Scamandre*, se mit en marche à travers la campagne. La terre gémissait sous les pas des troupes qui s'avançaient, conduites par leurs chefs aux mouvantes aigrettes, dans le silence épais d'un brouillard de poussière.

Avertis par la messagère de Zeus, *Iris* aux pieds rapides, qu'une mêlée terrible s'apprêtait, les Troyens, à la voix d'*Hector*, se préparèrent à soutenir l'attaque. Toutes les portes de la ville que les Grecs brûlaient de dévaster, s'ouvrirent et vomirent une foule tumultueuse de guerriers et de chars. Les deux armées allaient entrer en collision, quand *Pâris*, le ravisseur d'*Hélène*, se présenta en tête des Troyens, et vint défier, en agitant deux

javelots, les plus vaillants des Grecs à un combat sanguinaire. *Ménélas*, joyeux comme un lion qui aperçoit le daim que réclamait sa faim, sauta de son char et s'élança contre lui. Mais le beau *Pâris*, redoutant le guerrier dont il avait ravi l'épouse respectable, pâlit à son approche et se retira dans les rangs des Troyens. *Hector* alors, au menaçant panache ;

— Malheureux *Pâris*, lui dit-il, guerrier effé-
« miné et courageux séducteur, tu te couvres
« d'opprobre et tu nous déshonores ! N'entends-
« tu pas les rires des Grecs intrépides ?

— *Hector*, répondit à ces mots *Pâris* aux beaux
« cheveux, mon âme n'est point sans valeur ni
« sans force. Si tu veux que je combatte, arrête
« les troupes, fais ranger les Troyens et les Grecs,
« et au milieu d'eux qu'on mette aux prises, pour
« la cause d'Hélène, *Ménélas* et *Pâris*. Celui des
« deux adversaires qui aura la victoire emmènera
« chez lui la fille de Tyndare. »

A ce discours, *Hector*, plein de joie, se précipita entre les deux armées.

— Troyens, dit-il, et vous, braves Grecs, *Pâris*,
« l'auteur de cette guerre interminable et atroce,
« demande que lui et le vaillant *Ménélas* combat-
« tent seuls pour la cause d'*Hélène*. Laissons les

« responsables décider entre eux de ce conflit
« désastreux, et que celui des deux qui aura la
« victoire emmène chez lui la fille de Tyndare! »

Il dit, et les deux armées, espérant ainsi terminer une si cruelle guerre, se livrèrent à la joie et jurèrent de s'en remettre à ce combat singulier. Grecs et Troyens retinrent donc leurs chevaux, descendirent de leurs chars et déposèrent à terre leurs armes meurtrières. Pendant ce temps, *Ulysse* et *Hector* mesuraient le champ de l'épreuve et jetaient les sorts dans un casque de bronze. Le fils de Priam en détournant les yeux les agita, et ce fut à *Pâris* qu'échut le privilège d'être le premier à engager la lutte. Revêtu d'une armure éclatante, d'un casque empanaché et d'un bouclier bien cintré, l'époux d'Hélène aux bras blancs s'arma d'une épée et d'un javelot solide et commode à sa main. De son côté, le vaillant *Ménélas* se revêtit d'armes non moins brillantes et valides. S'avançant alors dans le champs mesuré, les deux rivaux, s'arrêtèrent l'un en face de l'autre au milieu des deux camps. *Pâris*, le premier, lança son javelot et frappa sans le rompre le bouclier de *Ménélas*. A son tour, *Ménélas* balança son javelot et le dirigea contre le beau *Pâris*. La pointe perça le bouclier du Troyen, traversa sa cuirasse,

déchira sa tunique, et *Pâris* ne put échapper au trépas qu'en se courbant pour parer à ce coup. *Ménélas* alors, s'armant de son épée, déchargea son bras sur le haut du casque de son rival haï. Il frappa si fort que l'épée se rompit. Désarmé, le frère d'Agamemnon poussa un cri de fureur et, le dépit accroissant la rage de ses yeux, il se précipita sur le fils de Priam, le terrassa, le saisit par le panache qui surmontait son casque et le traîna par terre. Mais *Aphrodite* rompit la jugulaire qui meurtrissait le menton de son juge. *Ménélas*, sentant le casque vide, le fit tournoyer au-dessus de sa tête, le lança chez les Grecs, et de nouveau se rua sur *Pâris*. Le javelot du Grec allait de part en part traverser le Troyen quand *Aphrodite*, enveloppant *Pâris* d'un nuage, le fit soudain disparaître et le transporta dans la chambre d'Hélène. Avertie par la déesse au captivant sourire que *Pâris*, retiré du combat, l'attendait et désirait la voir, la fille de Tyndare descendit du faîte des tours où elle était montée pour assister au combat qui se livrait pour elle, et regagna sa demeure odorante. En la voyant passer et en respirant l'air que parfumaient ses cheveux et sa robe, les vieillards troyens, que l'âge retenait sur les murs à l'abri des batailles et qui, comme

un chœur de cigales, discouraient sans répit en regardant au loin l'immense armée des Grecs, se disaient à voix basse :

— Nous aurions tort, par Zeus, si nous nous « étonnions que les Troyens et les Grecs puissent « souffrir tant de maux pour une telle femme : elle « a les traits et le port d'une déesse olympienne. »

Pendant ce temps *Ménélas* courait comme un lion tout autour de la lice et pénétrait jusque dans les rangs troyens pour retrouver son rival disparu. Vaines furent ses recherches. Alors *Agamemnon* :

— Troyens, dit-il, le sort s'est déclaré pour « nous et *Ménélas*, cher au dieu des combats, a « remporté la victoire. Remettez donc en nos « mains *Hélène* et ses trésors. »

Il dit, et mille cris sortis de toutes les poitrines de l'armée grecque en délire, applaudirent à ces brèves paroles. Les Troyens auraient peut-être cédé. Mais *Athèna*, qui voulait en son cœur la destruction de Troie, descendit de l'Olympe et vint se glisser sous les traits d'un mortel dans les rangs des Lyciens. En lui promettant et la gloire et l'honneur, elle décida le fameux archer *Pandaros* à décocher une flèche, dont la pointe vint atteindre le flanc de *Ménélas* et le blesser. A l'aspect du sang qui trahissait l'inviolabilité de la trève, le

roi *Agamemnon* et tous les fils de la Grèce entrèrent dans une violente colère, et s'engagèrent à donner en pâture aux vautours les violateurs de la foi du serment. Se jetant sur leurs armes, ils se formèrent alors en lignes de combat. Pressés comme les vagues que roule la tempête, leurs phalanges avançaient en rangs serrés et profonds. Vous eussiez dit que les flots de cette mer hérissée de lances rutilantes ne connaissaient point l'usage de la voix, tant le silence des cent peuples divers qui en formaient la masse, témoignait de respect aux ordres de ses chefs. Quant aux Troyens, leurs troupes, abritées sous de larges boucliers, se mettaient en mouvement en brandissant des piques menaçantes et en jetant, comme une bande d'oiseaux, des cris désordonnés. Le fougueux *Arès* animait les Troyens, et *Athèna*, la déesse guerrière des calmes décisions, enflammait les Argiens. Les deux armées s'engagèrent d'abord en se décochant en même temps une nuée de traits ; puis, bouclier contre bouclier et lance contre lance, elles fondirent sur l'une et l'autre à la fois. Un tumulte affreux s'éleva. Aux cris des vainqueurs répondaient les gémissements des blessés et les appels désespérés des mourants. Des flots de sang empourpraient la terre noire,

et peu à peu la plaine se jonchait de cadavres. Plus d'un guerrier, en effet, dans l'un et l'autre camp, tomba comme un arbre que déracine le vent, en faisant retentir ses armes sur le sol. L'invincible destin ravit à plus d'un père la lumière du jour et ne permit pas à ses enfants chéris de le voir revenir au sein de son foyer et de saluer, en embrassant ses genoux, son retour attendu.

Cependant, si les Grecs supportaient sans broncher le choc des Troyens et résistaient sans faiblir aux attaques des chars qui, traînés par des chevaux fougueux, faisaient voler dans le ciel des tourbillons de poussière, ils combattaient sur place et ne gagnaient pas un pouce de terrain. *Athèna* alors descendit de l'Olympe, et, prenant la forme du combattant *Stentor* et sa voix formidable :

— Grecs, s'écria-t-elle, quelle honte va désor-
« mais ravaler votre race ! Tant que le divin *Achille*
« s'est montré dans vos rangs, les fils de Priam
« n'ont point osé sortir des portes de leur ville.
« Ils redoutaient sa lance et son courage. Mainte-
« nant, loin de leur citadelle, ils menacent même
« vos rapides vaisseaux ! »

D'aussi brèves paroles réveillèrent la vaillance

des troupes d'Agamemnon, et les Troyens dès lors, harcelés de toutes parts, commencèrent de céder. Appréhendant la déroute, le magnanime *Hector* exhorta ses soldats, encouragea leurs chefs et, soucieux d'ordonner aux vieillards et aux femmes d'appeler sur l'armée la protection des Dieux, il poussa vers Ilion. Passant les portes *Scées*, il se rendit au palais de Priam et vint trouver sa généreuse mère.

— Mère, lui dit-il, quitte ces portiques de « marbre et ces toits en terrasses, prends avec toi « les mères et les épouses, et va, chargée d'encens, « au temple de *Pallas*. Pose sur les genoux de la « déesse aux yeux pers le voile le plus précieux « que tu possèdes ; prie-là et promets-lui d'immo- « ler dans son temple douze jeunes génisses, si, « touchée de compassion en faveur de notre ville, « elle éloigne de nos murs les combattants féroces « qui brûlent de les détruire et de les réduire « en cendres. Pour moi, pendant que vous apaise- « rez cette auguste déesse, je vais aller, car qui « sait si demain j'en aurai l'occasion, revoir mon « épouse et embrasser mon fils. »

Il dit. Mais en arrivant au fond de ses demeures. *Hector* n'y trouva point la fidèle *Andromaque*.

— Où donc est mon épouse, demanda-t-il aux « femmes de sa maison ?

— Maître, lui répondit-on, dès qu'elle a su « que les Troyens reculaient, ton épouse, pleurant « et gémissant comme une femme en proie à la « désolation, s'est aussitôt rendue sur la plus haute « tour. Porté par sa nourrice, ton fils l'accompa- « gnait. »

A ces mots, *Hector* attristé s'éloigna. Comme il allait franchir les portes *Scées*, il vit *Andromaque* venir à sa rencontre. Derrière elle, marchait une nourrice qui portait en ses bras leur tout petit descendant, unique et tendre rejeton qui répondait au nom d'*Astyanax*. *Hector* regarda son enfant avec un tel sourire de tendresse meurtrie qu'il ne put réussir à articuler aucun mot. *Andromaque* alors, l'œil chargé de pleurs, saisit la main de son époux et dit :

— Ton grand courage te perdra, cher *Hector*. « Prends pitié de moi, tendre époux ; songe à « ton fils ; ne t'expose plus au danger et, si tu ne « veux bientôt laisser ta femme veuve et ton fils « orphelin, reste au pied de cette tour, attends « et ne va point au devant du trépas. »

— Épouse chère, lui répondit *Hector*, je ne « puis penser sans frémir à l'opprobre dont je

« me couvrirais si, comme un lâche, je me tenais
« à l'écart pour éviter le combat. J'aime mieux
« mourir que te déshonorer. »

Ayant ainsi parlé, *Hector* appuya sa lance sur sa robuste poitrine et tendit ses bras à son tout jeune fils. Mais *Astyanax*, épouvanté par l'éclat du casque paternel et par l'inquiétante mobilité de l'aigrette qui se dressait au sommet, poussa un cri d'effroi, se rejeta en arrière et se cacha dans le sein de sa nourrice à la belle ceinture. Son père et sa mère sourirent de sa frayeur. Le héros alors se dépouilla de son casque, le déposa par terre et, prenant entre ses bras son enfant rassuré, il le baisa, le berça, appela sur lui la protection des Dieux et le remit enfin entre les mains de sa mère. *Andromaque* le reçut avec un sourire entremêlé de larmes et le pressa sur son sein parfumé.

— Chère *Andromaque*, fit alors *Hector* en ca-
« ressant la joue de sa divine épouse, ne livre
« point ton âme à une douleur sans mesure.
« Nul ne peut avant l'heure me précipiter dans
« la tombe, et le devoir de tout homme est de suivre
« jusqu'au bout la voie de son destin. Quant
« à toi, rentre dans ta demeure, reprends tes tra-
« vaux habituels, la toile et la quenouille, veille

« sur tes servantes et laisse aux hommes le souci « de la guerre. »

Hector, en achevant ces mots, se recouvrit de son casque et rejoignit sa valeureuse armée. Le combat faisait rage. Épouvanté par tant de sang répandu et désireux d'en arrêter l'effusion, le fils de Priam s'avança entre les deux armées, et, de la longueur de sa pique saisie par le milieu, il arrêta les phalanges troyennes et demanda aux Grecs de s'en remettre à la décision d'un combat singulier. Neuf guerriers intrépides se présentèrent devant *Agamemnon* pour se mesurer avec le redoutable chef de l'armée de Priam. Sur le conseil de *Nestor*, on remit au sort le choix de celui qui devait combattre au nom de tous, et ce fut *Ajax*, le fils de Télamon, qui fut désigné. Les deux héros hardiment s'affrontèrent ; mais leurs efforts restèrent sans résultats. La nuit, en effet, tomba avant que le destin eût fait pencher la balance. Les Grecs se retirèrent auprès de leurs vaisseaux, et les Troyens, à l'abri des remparts de leur vaste cité. Dans les deux camps, le découragement commençait à germer de la longueur cruelle de cette guerre sans issue. Les prudents Argiens, obéissant aux avis du très sage *Nestor*, résolurent alors de fortifier leur camp. Pour dé-

fendre contre toute surprise leurs vaisseaux tirés sur le rivage, ils construisirent de longs murs flanqués de hautes tours qu'ils entourèrent, du côté de la terre, d'un fossé profond et tout garni de pieux. Quant aux Troyens, terrifiés en voyant s'élever non loin d'eux d'aussi solides ouvrages de défense et ne prévoyant pour leur ville qu'un funeste avenir, ils émirent le vœu de rendre aux fils d'Atrée *Hélène* et ses richesses. *Pâris* lui-même, bien qu'en s'opposant à ce qu'on le séparât de sa très belle épouse, accepta l'envoi d'un messager qui, tout en étant chargé de demander une trêve pour ensevelir les morts tombés dans la bataille, proposerait, si les Grecs voulaient consentir à la paix, de leur remettre toutes les richesses qu'il avait emportées en amenant *Hélène*. Mais les Argiens refusèrent d'accepter les trésors enlevés, et n'accueillirent que la trêve qui leur était offerte pour mettre au tombeau ceux dont le sang avait noirci les rives du *Scamandre* aux belles eaux. Le lendemain donc, dès le lever du soleil, Grecs et Troyens se rencontrèrent pieusement et fraternellement sur le champ du carnage. Ils ne pouvaient qu'à grand peine reconnaître leurs morts, tant la poussière et le sang les défiguraient tous. Chacun pourtant leva les siens,

les purifia, les entassa sur un vaste bûcher, et le feu eut tôt fait de consumer les restes de ceux qui, descendus au royaume des Ombres, ne devaient plus revoir la douce lumière du ciel de leur patrie.

III

L'AMBASSADE A ACHILLE

Le lendemain du jour où la trève expira, Grecs et Troyens, dès que l'aurore eut déployé sur terre son voile de safran, se revêtirent de leurs armes. Toutes les portes de Troie ouvertes à la fois rejetèrent un grand peuple de guerriers et de chars. De leur côté, les rangs serrés des Grecs avançaient dans la plaine.

Le choc fut terrible. Lances et boucliers s'agitèrent comme roulés par les vagues sur une mer en fureur. Tant que dura l'aurore et que décrut l'ombre des longues piques, les deux partis se battirent avec un égal avantage. Mais, quand le soleil arriva au milieu de sa course, le malheur des Grecs se déclara. Sous la poussée des Troyens, que conduisait le magnifique *Hector*, ils furent contraints, en laissant mille morts, de se retirer à l'abri du fossé qui protégeait leur mur. Là, enfermés dans un étroit espace et harcelés sur toute la ligne de leurs retranchements, ils redoutèrent jusqu'au soir l'incendie pour leurs nefs.

Aussi, lorsque la splendide lumière du soleil, en se plongeant dans le sein de l'Océan, eut amené la nuit noire sur la terre féconde et donné le signal de la fin du combat, les Troyens virent à regret disparaître le jour, mais les Argiens se réjouirent à l'allégeante arrivée de la nuit ténébreuse.

— Troyens et vous, alliés, leur dit alors *Hector*, « je comptais aujourd'hui détruire les vaisseaux « et toute l'armée grecque, et revenir triomphant « dans Ilion. Mais les ténèbres sont venues ajour- « ner nos projets. Obéissons donc à la sombre « nuit. Dételez vos coursiers et donnez-leur sur « place la pâture méritée. Quant à vous, envoyez « chercher des bœufs et des agneaux, faites appor- « ter du pain de vos demeures et restaurez-vous « en campant dans la plaine. Puis, de peur que « les Grecs, à la faveur de la nuit, ne se hâtent « de fuir sur le gouffre des mers, rassemblez « du bois, et de partout, sur le sommet des tours « et sur les toits en terrasse, allumez de grands « feux. Tels sont mes ordres, ô Troyens magna- « nimes. Montez durant la nuit une garde atten- « tive. Demain, dès l'aurore, nous reprendrons « le combat, et, avec l'aide de Zeus, nous jetterons « à la mer ces chiens qu'un sort funeste, sur de

« grands vaisseaux noirs, conduisit sur nos bords. »

Animés d'un orgueilleux espoir, les Troyens passèrent toute la nuit sous les armes.

Des tourbillons de fumée montaient jusqu'aux étoiles et mille feux épars étendaient sur la plaine et jusque sur les flots, les sinistres lueurs d'un immense incendie. La terreur et la peur régnaient par contre chez les Grecs ; les plus valeureux étaient glacés d'effroi, et *Agamemnon* lui-même se sentait amoindri par une tristesse amère et dissolvante. Discrètement il fit alors appeler sous sa tente les principaux chefs de l'armée consternée.

— O mes amis, leur dit-il en pleurant comme un « rocher d'où suinte une eau limpide, Zeus nous « précipite dans un abîme de maux! Jamais la « ville de Troie ne sera renversée. Aussi pour « nous soustraire à de plus grands revers, fuyons, « croyez-moi, fuyons sur nos nefs dans notre « chère patrie. »

A ces mots, tous les chefs furent frappés d'épouvante.

— Atride, fit alors le courageux *Diomède*, si « Zeus t'a remis un sceptre qui t'élève au-dessus « de nous tous, il ne t'a point donné ce qui fait « un vrai chef : une âme ferme dans les plus grands « périls. Si tu songes au retour, va, les chemins

« sont ouverts et la nuit te protège. Quant à nous, « nous ne partirons point avant d'avoir vu s'ef- « fondrer et crouler la citadelle et les murs de « Troie. »

Tous les rois unanimes applaudirent ces paroles. Le sage *Nestor* ensuite se leva :

— Roi des guerriers, illustre *Agamemnon*, dit-il, « tu règnes en maître sur des peuples nombreux « et Zeus ne t'a confié un sceptre que pour veiller « au soin de leur bonheur. Écoute-moi, si je « te donne un avis salutaire. Souviens-toi d'*Achille*, « que tu as irrité en lui ravissant *Briséis*. Ne crois- « tu pas que son secours nous devient nécessaire ? « Si tu le penses, veux-tu, par des présents qui « lui seraient agréables, que nous essayions d'apai- « ser sa colère ?

— Sage vieillard, répondit alors le puissant « *Agamemnon*, je suis coupable et ne puis le nier. « Je consens néanmoins à réparer mon offense. « J'offre au fils de Pélée, le plus brave des Grecs, « sept trépieds, dix talents d'or, vingt chaudrons « éclatants et douze vaillants et invincibles cour- « siers. J'y ajoute sept captives lesbiennes, dont « la beauté dépasse celle de toutes les femmes. « Avec elles, je lui remets *Briséis* aux belles joues « en lui jurant, par le plus grand des serments,

« que je la lui rends aussi pure que je la lui ai « prise. Bien plus, si les Dieux nous permettent « de saccager la ville de Priam, qu'il charge d'or « et d'airain ses vaisseaux et qu'il choisisse lui-« même et parmi les plus belles, vingt captives « troyennes. »

Satisfaite du prix de ces présents, l'assemblée décida d'envoyer sur le champ une députation sous la tente d'*Achille*. Désignés par elle, le sage *Ulysse*, le grand *Ajax* et le vieux *Phœnix* s'y rendirent en suivant le sablonneux rivage de la mer écumante. Ils imploraient le ciel avec ardeur et suppliaient *Poséidon* de leur aider à fléchir le courroux du fils rancuneux de Pélée. Quand ils parvinrent dans le camp des *Myrmidons*, tout y était plongé dans un profond sommeil. Seul, le grand *Achille*, leur chef, ne dormait pas sous sa tente. Assis auprès de son ami *Patrocle*, il chantait sur sa lyre d'argent les exploits des héros, et oubliait la douleur que mettait en son cœur le souvenir attendri de sa belle captive. Dès qu'il vit apparaître ces visages connus, l'illustre héros se tut, déposa sa lyre et vint au-devant d'eux.

— Je vous salue, dit-il, en leur tendant les « mains. Soyez les bienvenus ; je vous accueille

« en amis, car ce n'est point contre vous que se « nourrit ma colère. »

En disant ces mots, il les fit asseoir sur des tapis de pourpre.

— *Patrocle*, ajouta-t-il, apporte-nous du vin, « donne une coupe à chacun, car je reçois sous « ma tente ceux d'entre les Grecs que je chéris « le plus. »

Or, pendant que *Patrocle* exécutait les ordres de son chef, *Achille* mettait lui-même des viandes à la broche et les faisait rôtir.

A la fin du repas, *Ulysse* se leva et salua ainsi *Achille* aux pieds légers :

— Sois heureux, *Achille*, lui dit-il. Quant à « nous, les plaisirs de la table ne nous arrachent « point à nos cuisants soucis. La crainte nous « consterne. Nous redoutons, en effet, à moins « que tu ne déploies ton courage intrépide, « que notre flotte devienne la proie des flammes, « et que le feu nous ôte tout espoir de retour. « Les Troyens nous assaillent et le magnanime « *Hector* a juré de répandre le sang de tous les « Grecs. Lève-toi donc, sauve par ton courage « les Argiens accablés et préserve-les, car tu le « peux, des maux qui les menacent. Pour t'apaiser, « *Agamemnon* te fait des magnifiques présents.

« Il t'offre sept trépieds, dix talents d'or, vingt « chaudrons éclatants et douze vaillants et invin- « cibles coursiers. Il y ajoute sept captives les- « biennes, dont la beauté dépasse celle de toutes « les femmes. Avec elles, il te remet *Briséis* aux « belles joues en te jurant, par les plus grands « serments, qu'il te la rend aussi pure qu'au jour « où il te la prit. Bien plus, si les Dieux nous « concèdent de saccager la ville de Priam, il te « permet de charger d'or et d'airain tes vaisseaux « et de choisir toi-même et parmi les plus belles, « vingt captives troyennes. O toi qui fus partout « vainqueur, sache vaincre ta colère et ton ressen- « timent, et viens te couvrir, aux yeux des Grecs « qui t'attendent, d'une gloire immortelle !

— Divin fils de Laërte, ingénieux *Ulysse*, répon- « dit alors le prodigieux *Achille*, afin que vous « cessiez de venir désormais importuner mon « repos, je vais vous dire sans détour ce que j'ai « résolu. Jamais *Agamemnon* ni aucun autre des « Grecs ne parviendront à me fléchir. Allez « donc leur dire que, persistant en ma sombre « colère et refusant tout présent, je m'en tiens « au serment que je fis de ne jamais leur prêter « et en aucune occurrence, le secours de mon « bras. »

Les messagers, à ces mots proférés sur le ton le plus ferme et le plus véhément, se retirèrent le cœur plein de douleur. Dès qu'ils arrivèrent sous la tente d'Atride :

— Eh bien, prudent *Ulysse*, gloire insigne des « Grecs, interrogea *Agamemnon*, le fils de Pélée « consent-il à écarter de nos nefs les flammes « ennemies ?

— Auguste Atride, répondit *Ulysse*, *Achille* « aux pieds légers persiste en son courroux, et, « refusant le secours de sa lance, il rejette aussi « tes dons avec dédain. »

Il dit, et tous les fils des Grecs longuement gardèrent un silence angoissé. Prenant enfin la parole, le valeureux *Diomède* :

— Fils divin d'Atrée, puisqu'il en est ainsi, « dit-il, ne pense plus à l'inflexible *Achille* ; il « reprendra son ardeur et sa fougue quand un dieu « le voudra. Pour nous, retirons-nous sous nos « tentes ; et demain, dès que tu verras reparaître « l'Aurore aux doigts de roses, donne toi-même « l'exemple du courage, en combattant aux pre- « miers rangs des guerriers et des chars qui défen- « dront nos vaisseaux des Troyens. »

Tous les pasteurs des peuples se retirèrent à ces mots pour aller se livrer aux douceurs du

sommeil. *Agamemnon* pourtant ne dormit pas. L'âme torturée par une anxiété dévorante, il s'arrachait les cheveux quand, effondré sur sa couche, et jetant les yeux sur les feux qui brûlaient tout au loin dans la plaine, il entendait les chants joyeux des flûtes et les clameurs d'une armée qu'enivrait la jubilante allégresse d'une victoire imminente. Pour apaiser ses affres et demander conseil, il résolut d'aller trouver *Nestor*. Ce héros reposait, couché près de ses armes, entre sa tente et son vaisseau. S'apercevant qu'une ombre rôdait autour de lui :

— Qui donc es-tu, fit-il en se dressant sur le « coude et en levant la tête, ô toi qui marches « seul au milieu de la nuit ? Ne m'approche point « sans te faire reconnaître. Parle ; que me veux-tu ?

— Reconnais, *Nestor*, ô toi qui es la gloire « la plus illustre des Grecs, reconnais, répondit « alors *Agamemnon*, ce malheureux Atride qui « tremble pour les maux qui pendent sur nos têtes. « Lève-toi, je te prie, et viens m'accompagner. « Allons voir tous les deux si les gardes, accablés « de lassitude et de veille, ne se sont point endor- « mis. Les ennemis qui nous bloquent de plus « en plus m'inquiètent, et j'ignore s'ils ne veulent

« pas tenter, à la faveur de la nuit, l'assaut de
« notre camp. »

— Fils d'Atrée, puissant *Agamemnon*, répondit
« *Nestor*, je suis prêt à te suivre. Mais allons
« réveiller d'autres chefs, car le fil de notre commun
« destin semble effleurer le tranchant d'un rasoir. »

Agamemnon et *Nestor* s'en allèrent sur le champ arracher au sommeil *Ulysse* et *Diomède*. Ils rejoignirent en route le fameux *Ajax* et le roi *Idoménée*, qui avaient été, sur le conseil du roi de l'opulente Mycènes, réveillés d'autre part par le blond *Ménélas*. Leur cœur fut consolé, quand ils trouvèrent les gardes tous assis sous leurs armes, l'œil tourné vers la plaine pour épier l'ennemi, attentifs et soucieux comme des chiens qui veillent sur un enclos qu'alarme la voix terrible d'un lion de montagne. Les chefs des Grecs décidèrent alors d'envoyer deux des leurs dans le camp des Troyens, de les charger d'enlever un guerrier, ou tout au moins d'y surprendre les discours des soldats.

Ulysse et *Diomède* s'offrirent pour tenter cette périlleuse entreprise. Pendant ce temps, du côté des Troyens, *Hector*, aussi vigilant que le roi *Agamemnon*, prescrivait aussi à un vaillant émissaire de s'approcher furtivement des vaisseaux,

et de se rendre compte si les Grecs les gardaient comme à leur habitude, ou si, accablés de fatigues, ils projetaient de les remettre à flot et de s'enfuir sur la mer azurée. Mais l'audacieux *Dolon* ne devait point rapporter de réponse à *Hector*. Aperçu par *Ulysse*, il fut par lui poursuivi, saisi et mis à mort. Cela fait, sur les indications que leur avait données cet ennemi capté, *Ulysse* et *Diomède* pénétrèrent chez les *Thraces*, alliés des Troyens. Tout y était plongé dans un profond sommeil. Le roi *Rhésos* lui-même dormait au milieu de ses troupes et, près de lui, ses chevaux rapides étaient attachés à l'arrière de son char. Pendant que *Diomède* plongeait son épée dans le sein de *Rhésos*, l'artificieux *Ulysse* détacha les coursiers du char du roi des Thraces, en offrit un à *Diomède*, enfourcha l'autre et regagna, avec son compagnon, l'endroit précis où ils avaient quitté le roi *Agamemnon*.

IV

L'ASSAUT DU MUR DE TROIE

Le lendemain, comme l'Aurore se levait pour ramener la lumière aux mortels et aux Dieux, le roi de la riche Mycènes se revêtit de sa plus belle armure et groupa son armée en avant du fossé. Accompagnées de chars, les troupes grecques s'ébranlaient, lorsque l'armée troyenne, rassemblée par *Hector* dont la cuirasse brillait comme l'éclair, quittait le camp où elle avait nuité, descendait dans la plaine et venait s'opposer à la marche en avant des bataillons argiens.

Le choc de la rencontre fut bientôt suivi d'une mêlée terrible. Le combat quelque temps, sous un carnage égal, se montra indécis. Mais, à l'heure où le bûcheron prépare son repas dans les halliers de la montagne, après que ses bras se sont fatigués à couper de hauts arbres et que le doux aiguillon de la faim vient le solliciter, les Grecs rompirent les phalanges troyennes. *Agamemnon* se précipita dans cette brèche constamment élargie par la poussée des Grecs. La déroute survint, et les

bataillons commencèrent à talonner des bataillons en fuite et les chars à poursuivre des chars en déroute. Des flots de sang coulaient sur des flaques anciennes, et les fils de Priam s'abattaient sur le sol comme les branches d'une forêt dont le vent tord et tourmente les flammes qui la ravagent. Déjà, dans leur débâcle, les Troyens touchaient aux portes *Scées*. Là, pourtant, sous la conduite d'*Hector*, ils se reformèrent, se reprirent et se remirent avec un grand courage à faire face au front grec. *Agamemnon* voulut alors briser cette contre-attaque mordante. Mais un javelot vint lui percer le bras. Blessé et répandant du sang en abondance, le fils de Pélée dut quitter la bataille et se faire reconduire au repos sous sa tente. Aussitôt qu'*Hector* s'aperçut de la fuite du grand roi de Mycènes :

— Troyens, s'écria-t-il, et vous, alliés invin-
« cibles, la victoire est à nous! Couronnez-vous
« d'une gloire immortelle, et refoulez vers la
« mer ceux qui ont envahi le sol envié de notre
« sainte patrie. »

Il dit, et ces mots enflammèrent la bravoure des enfants de Priam. Tels des sangliers qui se retournent sur les limiers qui leur donnaient la chasse, les Troyens se jetèrent en criant sur les

vagues d'assaut des Argiens étonnés. *Diomède*, en essayant de parer aux désastreux effets de cette sauvage reprise, fut atteint par un trait que décocha *Pâris*, le ravisseur d'Hélène. *Ulysse* courut à son secours, et, en lui faisant un rempart de son corps, il permit au fils valeureux de Tydée de retirer la flèche qui de part en part lui avait percé le pied, de monter sur un char et de gagner promptement le rivage. Mais après cet exploit, *Ulysse* à la lance fameuse demeurait presque seul au milieu des Troyens. Assailli de toutes parts, tel un sanglier par une meute affamée, il grinçait des dents et se défendait comme un lion traqué. Soudain, à travers son bouclier et sa brillante cuirasse, un javelot en sifflant vint se planter dans son flanc. Blessé et voyant que son sang surexcitait l'ardeur de ses nombreux assaillants, *Ulysse* par trois fois appela au secours. *Ménélas* et *Ajax* entendirent son appel. Ils accoururent dans la mêlée farouche et trouvèrent le roi des Ithaciens environné d'ennemis et prêt à succomber. A l'approche de la lance et du bouclier d'*Ajax*, les Troyens, tels des loups que dérange l'arrivée d'un lion quand, attroupés autour d'un cerf qui porte en sa blessure le trait qui l'a frappé, ils se disposaient à le déchirer de leurs crocs, reculèrent d'épouvante. *Ménélas*

alors prit par la main le magnanime *Ulysse* et le conduisit auprès des vaisseaux noirs. Peu après, *Machaon*, ce médecin si habile à panser les blessures, fut aussi atteint par une flèche à trois pointes. *Nestor* le monta sur son char et le transporta à l'abri du danger. Or, quand le char de *Nestor*, roulant dans la poussière, pénétra dans le camp, il passa tout près de la tente d'*Achille*. A ce moment, le héros courroucé, debout sur la poupe de son vaisseau rapide, suivait de son regard les péripéties de ce rude combat. Dès qu'il eût vu *Nestor* reconduire un blessé, il appela *Patrocle* :

— Va, cher ami, dit-il, va demander à *Nestor* « quel est le chef qu'il ramène meurtri ? »

Comme *Patrocle* arrivait sur le seuil de la tente où s'abritait *Nestor*, le vieillard se leva de son siège, introduisit en lui prenant la main l'ami du grand *Achille* et le pria de s'asseoir près de lui.

— Vieillard chéri des Dieux, lui dit alors « *Patrocle*, il n'est pas l'heure de jouir du repos. « Un homme que je révère et dont je redoute « l'irascible impatience, m'envoie te demander « quel est le chef blessé que tes chevaux agiles « ont reconduit au camp.

— Hélas ! ô mon enfant, un deuil amer s'étend « sur notre armée. Non seulement *Machaon*,

« ce fils chéri du divin *Asclépios*, a été frappé et « mis hors de combat, mais *Ulysse*, *Agamemnon* « et *Diomède*, les plus vaillants des Grecs, gisent « également auprès de leurs navires. Qu'attend « donc *Achille* pour montrer son courage ? Ne « sait-il point que nos vaisseaux sont menacés de « devenir la proie des flammes ennemies, et que « nous sommes tous en péril d'être l'un sur l'autre « égorgés ? Rapporte tout ceci au fils de Pélée. « Tente de le fléchir, car la persuasion aime à « sortir du conseil d'un ami. S'il ne veut point « paraître, qu'il te permette au moins d'accompa- « gner au combat les vaillants *Myrmidons*. Qu'il « te remette ses armes terrifiantes pour la durée « de cet engagement. Les Troyens, croyant voir « ce héros, suspendront leur attaque ; les Grecs « accablés recouvreront leur vigueur, et, en tom- « bant avec des troupes fraîches sur des ennemis « harassés de fatigue, tu les repousseras aisément « vers la ville, loin de nos tentes et de nos vaisseaux « rapides. »

Il dit, et *Patrocle* à ces mots sentit dans sa poitrine son brave cœur ému. Comme il se hâtait vers la tente d'*Achille*, il rencontra *Eurypyle*, vaillant guerrier qui revenait en boitant du combat, car il portait un trait enfoncé dans sa cuisse.

Touché de compassion, *Patrocle* l'aida à regagner sa tente, remplaça près de lui le médecin *Machaon*, retira le trait, lava la plaie d'une eau tiède et la couvrit d'un baume dont *Achille*, élève de *Chiron*, lui avait enseigné la vertu salutaire. Or, tandis que *Patrocle* s'attardait à soigner la cruelle blessure de l'intrépide *Eurypyle*, le combat continuait, avec le fracas d'un ouragan gigantesque, de faire rage et fureur aux alentours du camp. *Hector* au panache ondoyant faisait tomber en foule des têtes de guerriers. Redoutant sa rencontre et fuyant devant lui, les Grecs se retiraient pêle-mêle et s'entassaient au pied de leur long mur. Les Troyens belliqueux les poursuivaient sans merci, et leurs chevaux et leurs chars avaient atteint déjà le rebord du fossé. Là, comme ils ne pouvaient s'aventurer sans danger à pousser leurs chevaux à franchir cet obstacle, ceux qui montaient les chars descendirent tous à terre et, tandis que les uns retenaient par la bride les coursiers hennissants, les autres, couverts de leurs boucliers, s'avançaient au travers de ce val hérissé d'une forêt de pieux. Les Grecs alors, voyant les Troyens essayer de forcer la ligne de défense qui protégeait leurs tentes et leurs nefs, montèrent sur le mur, garnirent les hautes tours et firent pleuvoir

sur l'actif assaillant une grêle de pierres et des nuées de traits. Apre était le combat et rude était l'assaut. L'affreuse nuit du trépas enveloppa plus d'un preux. Les uns tombaient du haut du mur comme un rocher au sein d'un sanglant marécage ; les autres agonisaient sur terre en crispant leurs mains dans le sol .en poussière. Déjà, malgré la mort, les assaillants occupaient les rebords défensifs de la haute muraille, quand *Hector*, saisissant un quartier de rocher, le lança comme une balle légère contre une porte du camp. Les gonds se brisèrent, les barres qui maintenaient les solides battants se rompirent, et la porte céda.

— Troyens, s'écria-t-il alors en s'élançant sous « la muraille ouverte, suivez-moi et portez jusque « sur les vaisseaux l'incendie dévorant. »

Il dit, et l'œil brûlant d'une flamme épouvantable, il passa le rempart. A flots pressés les Troyens le suivirent. Les Argiens reculèrent, et un tumulte affreux régna dans le camp grec. A ce bruit rapproché, *Agamemnon*, *Ulysse* et *Diomède* sortirent de leurs vaisseaux et, bien que blessés, résolurent de se rendre plus près de la mêlée. Ils marchaient ensemble appuyés sur leur lance, quand ils rencontrèrent le sage et vieux *Nestor*, l'ornement de la Grèce.

— O fils de Nélée, lui dit alors *Agamemnon*, « ne crains-tu pas que l'impétueux *Hector* n'ac- « complisse aujourd'hui la menace qu'il fit dans « l'assemblée des Troyens, quand il jura de ne « point retourner dans Ilion avant d'avoir détruit « nos vaisseaux par les flammes, et de nous avoir « égorgés l'un sur l'autre au bord de ces rivages?

— Hélas! *Agamemnon*, lui répondit *Nestor*, « ces malheurs s'accomplissent. Notre mur est « par endroits renversé, nos ennemis approchent « des lignes de nos tentes, et nous livrent auprès « de nos vaisseaux un combat acharné. Le car- « nage est là si confus et si grand que l'œil, « même le plus attentif, ne sait pas distinguer en « cet affreux corps à corps les Grecs des Troyens. « En de si tristes occurences, consultons cepen- « dant, si la réflexion peut encore nous conseiller « avec fruit, sur les mesures à prendre pour « conjurer le désastre.

— Sage *Nestor*, reprit alors le roi *Agamemnon*, « puisque ni la forte muraille, ni le fossé creusé « avec tant de labeur ne peuvent plus nous « défendre, c'est que nous sommes perdus. Re- « mettons donc à la mer nos vaisseaux tirés sur « le rivage, laissons-les à l'ancre jusqu'à la tombée

« de la nuit et profitons des ténèbres pour ne
« point périr loin de notre patrie.

— *Atride*, fit alors *Ulysse* en lui dardant un
« regard courroucé, quelle dangereuse et sinistre
« parole s'est échappée de la barrière de tes dents!
« Tu veux que nous lancions nos vaisseaux à la
« mer pour que les Troyens voient accomplir
« leurs vœux et que nous courrions à notre perte
« certaine, car tel sera le funeste effet de ton
« lâche conseil.

— Mais je suis loin d'exiger, ô fils divin de
« Laërte, repartit le roi de Mycènes, que les Grecs,
« malgré eux, chargent la mer de leurs navires
« solidement charpentés!

— Eh bien! fit le brave *Diomède*, que n'allons-
« nous, malgré nos récentes blessures, repousser
« les Troyens! Si nous ne pouvons, dans l'état
« où nous sommes, combattre dans leurs rangs,
« notre présence auprès d'eux servira tout au
« moins à réveiller l'ardeur de nos braves sol-
« dats. »

A ces mots, *Agamemnon*, *Ulysse* et le vaillant *Diomède* s'en retournèrent prendre part au combat. Les bataillons rompus se reformèrent en entendant leurs voix, et les troupes grecques, ranimées par leurs chefs comme par un vin généreux

contre-attaquèrent les Troyens. Ceux-ci, surpris par la soudaineté d'un assaut auquel ils étaient loin de s'attendre, sautèrent du mur, s'écrasèrent sous la porte, repassèrent le fossé et ne s'arrêtèrent qu'à la ligne des chars. *Hector*, en se retirant pour éviter le trépas, fut atteint par une pierre que lui lança *Ajax* au grand courage. Comme un chêne que déracine la foudre, le fils de Priam s'abattit sur le sol. Les plus vaillants de ses guerriers vinrent à son secours, défendirent aux Grecs de s'emparer de son corps, le relevèrent, le chargèrent sur un char et le ramenèrent en hâte vers Ilion. Là, un profond abattement saisit l'âme d'*Hector*. Mais *Apollon*, qui lance au loin des traits, descendit de l'Olympe pour ranimer les forces du héros qu'il aimait.

— Rassure-toi, lui dit-il, je défendrai les rem-« parts de ta ville sacrée. Va, *Hector*, exhorter « tes soldats à pousser leurs chars et leurs che-« vaux jusqu'au cœur du camp grec. Je marcherai « à leur tête pour aplanir les obstacles, et je les « aiderai à contraindre les perfides Argiens à « une fuite honteuse. »

Hector alors, tel un coursier rompant les liens qui le tenaient depuis longtemps à l'attache, franchit d'un pas agile l'espace qui le séparait de sa vail-

lante armée. Les Grecs, quand ils revirent ce héros parmi les rangs troyens, furent frappés de terreur et ne songèrent plus qu'à fuir. Repassant le fossé, ils se précipitèrent, comme un troupeau de biches que poursuit un lion, à l'abri de leur mur. Les Troyens aussitôt en jetant de grands cris reprirent l'offensive ; et, après qu'Apollon eut abattu sous leurs yeux les parapets du fossé et renversé, comme un château de cartes, le long mur que les Grecs avaient édifié pour protéger leur camp, ils lancèrent leurs chars sur le fossé comblé, le traversèrent comme s'ils passaient un pont, et portèrent le combat jusque devant les poupes de la première ligne des vaisseaux ennemis.

V

LA MORT DE PATROCLE

Tant que les deux armées restèrent aux prises autour du vaste mur et loin des beaux vaisseaux, *Patrocle* s'employa à panser la blessure de l'intrépide *Eurypyle*. Mais, lorsqu'il vit les Troyens inonder le rempart et envahir le camp, l'ami du grand *Achille* se frappa les cuisses du plat de ses deux mains et s'écria, frémissant de stupeur et de rage :

— Je ne puis plus, *Eurypyle*, de quelque besoin « que je te sois, rester à tes côtés. Je cours auprès « d'*Achille*, et je vais tenter en l'éclairant sur notre « urgente et croissante détresse, de l'amener à « défendre nos nefs assaillies. »

Comme *Patrocle* se hâtait vers la tente d'*Achille*, les Troyens, tels des lions affamés, essayaient d'enfoncer les rangs serrés des Grecs, car ceux-ci, pour garantir leurs vaisseaux menacés, s'étaient formés en lignes d'une épaisseur massive et résistaient à la pression troyenne comme un rocher supporte de pied ferme les bruyants assauts des

vagues en fureur. Les deux armées s'entr'égorgeaient sur place. Exaspéré par cette résistance et voulant la briser, *Hector*, étincelant de feu, tomba comme une trombe sur les rangs ennemis. Contraints de reculer, les Argiens s'enfuirent du côté de la mer et ne s'arrêtèrent qu'en avant de leurs tentes. Seul, le robuste *Ajax* défendait, secondé par quelques vaillants guerriers, les vaisseaux découverts et tirés sur la plage. Marchant à grands pas, sautant d'un bord à l'autre et brandissant une longue massue, il écartait des nefs ceux qui en approchaient des torches incendiaires. Or, pendant que le rivage retentissait des cris victorieux des Troyens, *Patrocle* pénétrait en pleurant sous la tente d'*Achille*. Dès que le fils de Pélée revit son bel ami :

— *Patrocle*, lui dit-il, qu'as-tu ? Tu me regardes « en pleurant comme un enfant qui tire la robe « de sa mère pour être soulevé dans les bras « maternels. Parle ; ne me déguise rien.

— *Achille*, fit alors *Patrocle* en jetant de tristes « et de profonds soupirs, je pleure le sort des Grecs « qui périssent auprès de leurs vaisseaux. Blessés, « les meilleurs de leurs chefs sont étendus sous « leurs tentes, et l'ennemi est près d'embraser « notre flotte. Si tant de malheurs ne t'atten-

« drissent point, et si tu persistes en ta funeste
« inaction, souffre du moins que je vole au com-
« bat. Prête-moi ton armure et tes armes, et confie-
« moi tes troupes. Les Troyens alors, croyant
« t'apercevoir, ralentiront leur attaque et les
« Grecs épuisés pourront reprendre haleine en
« admirant les exploits des hardis *Myrmidons*.

— Noble *Patrocle*, répondit *Achille* avec indi-
« gnation, mon inaction n'a pour cause que le
« ressentiment que je garde contre celui qui me
« ravit ma captive. Mais, laissons-là le passé et
« songeons au salut de la Grèce. Revêts-toi promp-
« tement de mon armure éclatante ; conduis mes
« belliqueux *Myrmidons* au combat ; et, à tout prix,
« empêche les Troyens d'incendier nos navires
« et de nous arracher tout espoir de retour. »

Pendant ce temps, luttant contre le nombre, le valeureux *Ajax* était près de succomber. *Hector*, en effet, sentant son ennemi fléchir à force d'être traqué, s'approcha du fils de Télamon, leva son glaive immense et déchargea sur la massue du héros un coup qui la brisa. La hampe lui resta, mais la tête en airain retentit et roula longuement sur le sol. Désarmé, le valeureux *Ajax* se retira sous une nuée de traits. Les Troyens alors entourèrent de leurs torches la nef rapide qui avait amené

de Thessalie en Troade le malheureux *Protésilas*, et y mirent le feu. A la vue de la poupe embrasée :

— Hâte-toi donc, noble et vaillant *Patrocle*, « s'écria en se frappant les cuisses *Achille* aux « pieds légers, hâte-toi, car je vois des flammes « survoler nos vaisseaux! Arme-toi prestement ; « je vais moi-même et sans perdre un instant « faire assembler mes troupes. »

Il dit, et pendant que *Patrocle* endossait l'armure du chef des *Myrmidons*, l'impétueux *Achille* courait d'une tente à l'autre et promptement rassemblait ses guerriers. Quand il les eut rangés en ligne de bataille :

— Soldats, leur cria-t-il, voici enfin le jour « du grand combat que vous désiriez tant. Allez « d'un cœur vaillant et sous les ordres de mon ami « *Patrocle*, allez sans crainte culbuter les Troyens « et sauver nos vaisseaux. »

A la voix de leur chef, en masse aussi compacte que les pierres d'un palais, les audacieux *Myrmidons* s'ébranlèrent. A peine *Achille* les eut-il vu partir qu'il se rendit chez lui, prit une coupe précieuse, la remplit de vin pur, et, debout au milieu de l'enclos qui protégeait sa tente, fit une

libation et adressa, en regardant le ciel, cette prière à Zeus.

— O Zeus tout puissant, ô toi qui protèges « Dodone aux froids hivers, écoute encore aujour-« d'hui ma prière! J'envoie *Patrocle* et mes vail-« lants *Myrmidons* au combat. Protège-les, Zeus « aux vastes regards ; fais sur leurs pas que marche « la victoire, et donne-leur, après avoir repoussé « des vaisseaux le tumulte et la guerre, de revenir « sains et saufs avec toutes leurs armes. »

Pendant ce temps, en poussant des clameurs qui faisaient retentir les flancs creux des navires, les *Myrmidons* s'avançaient à l'attaque. Les Troyens tremblèrent à la vue de *Patrocle* sous les armes d'*Achille*. Ils le prirent en effet pour le fils de Pélée, et déjà, rien qu'à l'aspect de la terrible aigrette qui surmontait son casque, leurs phalanges cherchaient des yeux une retraite qui les dérobât à un funeste trépas. Aussi, lorsque les *Myrmidons* et les Grecs enhardis tombèrent sur les Troyens comme des loups faméliques sur de jeunes brebis, ceux-ci, effrayés par le sifflement des traits et le bruit des javelots qui frappaient les boucliers, se débandèrent en hurlant de terreur, abandonnèrent les vaisseaux et repassèrent en désordre le mur et le fossé. Leur fuite dans la

plaine se changea en déroute. Plus d'un char en volant vers les murs d'Ilion se fracassa. Plus d'un héros tomba le front dans la poussière. *Hector* lui-même n'arrêta ses coursiers que près des portes *Scées*. Là, il reforma ses troupes en ralliant les fuyards, les rejeta dans la mêlée sanglante et essaya ainsi de s'opposer à l'avance des Grecs. Trois fois *Patrocle* au cœur bouillant s'élança pour briser cette contre-attaque troyenne, et trois fois, semblable au dieu des batailles, il envoya neuf guerriers chez les Morts. Mais, à la quatrième reprise, un jeune Troyen, *Euphorbe*, lui perça le dos de sa pique acérée. Blessé, *Patrocle* se retirait au milieu de ses troupes, quand il fut aperçu par le divin *Hector*. Alors, tel un lion tombant sur un sanglier pour défendre une source où l'un et l'autre désiraient s'abreuver, ce héros s'élança contre l'ami d'*Achille*, et lui plongea, dans le creux du bas-ventre, toute la pointe en airain de sa lance. *Patrocle* s'abattit avec le bruit d'un chêne que fait tomber la hache d'un charpentier naval. Son âme, en regrettant sa force et sa jeunesse, était à peine descendue chez Hadès, que *Ménélas* arriva pour sauver, avec les armes d'*Achille*, le cher cadavre du plus intime ami du roi des *Myrmidons*. Grande était sa fureur. Couvert

de son bouclier et brandissant sa lance, il tournait tout autour de cette pieuse dépouille. Comme il était presque seul à empêcher les Troyens de s'emparer du cadavre, il dut reculer et abandonner les restes de *Patrocle*, quand il vit, à la tête de vigoureux renforts, le magnanime *Hector* s'avancer contre lui. *Ménélas* alors chercha partout des yeux le valeureux *Ajax*. Dès qu'il le découvrit :

— *Ajax*, lui dit-il, hâtons-nous, mon ami, « d'aller combattre là où *Patrocle* est mort. Allons, « à défaut de ses armes dont *Hector* est le maître, « recouvrer pour *Achille* le corps de son ami. »

Ajax à ces paroles se précipita, en compagnie de l'ardent *Ménélas*, à la poursuite des Troyens qui, ayant déjà dépouillé *Patrocle* de son armure, entraînaient son cadavre pour le livrer aux chiens. A leur terrible approche, *Hector* retira de son char et remit aux plus sûrs de ses vaillants guerriers les belles armes d'*Achille*.

— Allez, leur dit-il en fouettant ses coursiers « et en fuyant *Ajax* et *Ménélas*, allez porter cette « précieuse armure dans la ville de Troie. »

La fuite d'*Hector* décida les Troyens qui emportaient *Patrocle* à se décharger, pour échapper à la mort, de l'encombrant fardeau qui entravait leur marche. *Ajax* alors s'approcha du héros, et,

comme une lionne qui défend ses petits, avec des yeux farouches il rôdait tout autour de ce cadavre aimé et le couvrait de son vaste bouclier. De son côté, *Ménélas*, debout, veillait en nourrissant un grand deuil en son cœur.

Hector, toutefois, redoutant la perte du plus beau trophée de sa grande victoire, se ravisa dans sa fuite, détourna ses chevaux et atteignit ceux des siens qui se rendaient, chargés des armes de *Patrocle*, dans Ilion aux belles tours. Les arrêtant alors, il échangea ses armes contre celles d'*Achille*, se recouvrit de la cuirasse et du casque du roi des Myrmidons, et, resplendissant sous l'éclat de cette armure étrangère, revint en portant au milieu de ses troupes le feu guerrier dont il était consumé.

— Troyens, et vous alliés, leur dit-il, j'en fais « aujourd'hui le serment, je promets la moitié de « cette armure éclatante à celui d'entre vous qui « contraindra *Ajax* à la retraite, et qui entraînera « du côté des Troyens le corps si disputé de « *Patrocle* défunt. »

Il dit, et les Troyens en masse se précipitèrent, en couvrant de poussière la largeur de la plaine, à la conquête de cette proie triomphale. *Ménélas*,

voyant fondre sur *Ajax* et sur lui ce terrible ouragan :

— Chefs et guerriers porte-lances, s'écria-t-il « d'une voix retentissante, accourez, et ne per- « mettez pas que le corps de *Patrocle* soit donné « en pâture aux oiseaux et aux chiens ! »

Les Grecs unanimes tressaillirent à ces mots. Ils accoururent comme un essaim de guêpes, et, formant tout autour des restes de *Patrocle* un rempart de leurs brillants boucliers, ils opposèrent aux flots des assaillants une digue infrangible. Pourtant, tandis qu'on se battait avec acharnement autour de ce cadavre, *Achille* restait dans l'ignorance du trépas de *Patrocle*. Les Troyens, tels des lions blessés, redoublaient de fureur contre les défenseurs du glorieux trépassé, et la sombre mort éclaircissait les rangs des Grecs décimés. *Ajax* alors, sentant fléchir ses troupes, adressa ces mots au malheureux époux d'Hélène de Sparte :

— Généreux *Ménélas*, lui dit-il, va chercher « *Antiloque*, le fils du sage *Nestor*, et envoie-le « sans retard informer *Achille* du trépas du plus « cher de ses nombreux amis. »

Le cœur rempli d'amertume et d'angoisse, *Ménélas* satisfit au désir du magnanime *Ajax*.

Dès qu'il vit *Antiloque*, soutenant ses troupes et les excitant à combattre :

— *Antiloque*, fit-il en l'abordant, le vaillant « *Patrocle* n'est plus. Dirige donc incontinent tes « pas vers les vaisseaux d'*Achille*, et dis au fils « de Pélée qu'il vienne sans retard nous aider à « sauver le corps de son ami, car *Hector* l'a déjà « dépouillé de ses armes et s'en est revêtu. »

En entendant ces mots, *Antiloque* frémit et demeura muet ; ses yeux se remplirent de larmes abondantes, et ce fut en pleurant qu'il se rendit sous la tente du roi des Myrmidons.

VI

LA VENGEANCE D'ACHILLE

Rude et serré était toujours le combat pour le corps de *Patrocle*, quand *Antiloque* parvint auprès d'*Achille*. Seul et debout en avant de la ligne de ses navires aux poupes recourbées, ce héros songeait à des malheurs qui déjà n'étaient plus à être appréhendés. Il gémissait et disait en son cœur angoissé :

— Hélas! Pourquoi les Grecs aux longs che-
« veux reculent-ils de nouveau en désordre? Où
« donc est *Patrocle*, que je ne vois point revenir? »

Ainsi pensait-il, quand le fils de *Nestor* l'aborda et lui dit en avalant ses larmes :

— Hélas! *Achille*, tu vas apprendre une lamen-
« table et terrible nouvelle. *Patrocle* est mort. Grecs
« et Troyens se disputent son corps, et *Hector*
« au panache mouvant s'est emparé des armes
« dont tu avais revêtu ton ami. »

En entendant ces mots, le fils de Pélée s'abattit sur le sol, s'arracha les cheveux et se couvrit de cendre la tête et le visage. Au bruit de ses sanglots

ses servantes sortirent en jetant de grands cris. Quand elles virent en quel désespoir leur maître était tombé, elles se frappèrent la poitrine à grands coups et sentirent leurs genoux se dérober sous elles. Le chef des *Myrmidons* se roulait en hurlant sur le sol en poussière, et *Antiloque* lui tenait les deux mains pour empêcher qu'il ne se tranchât la gorge. Les gémissements effroyables d'Achille furent aussi entendus par son auguste mère. *Thétis* aux pieds d'argent était alors assise dans une grotte azurée qui se cachait au sein profond des eaux. Incontinent elle quitta son trône, fendit les flots et foula le rivage où l'appelaient les soupirs déchirants de son fils.

— Mon enfant, lui dit-elle en pleurant, quelle « douleur te fait ainsi gémir. Parle, réponds et « ne me cache rien.

— *Patrocle*, ô ma mère, répondit *Achille*, « *Patrocle*, l'ami que j'aimais comme un autre « moi-même, n'est plus! *Hector* l'a immolé et l'a « dépouillé de ses armes superbes. Ma douleur « est immense et mon cœur me défend de vivre « désormais, si ce n'est pour faire rendre avant « moi le dernier soupir à l'homicide *Hector*.

— Mais ne sais-tu pas, ô mon fils, repartit « Thétis, que si tu envoies *Hector* chez les morts,

« ton trépas doit suivre, et de bien près, celui
« de ce héros ?

— Tant pis s'il faut mourir, reprit alors *Achille*,
« pourvu que je meure après avoir vengé celui
« que j'ai perdu !

— Sans doute, ô mon fils, ajouta *Thétis*, il
« est beau d'obéir à son cœur ; mais les Troyens
« sont maîtres de tes armes. Attends donc à demain
« pour voler au combat. Crois-moi : au lever du
« soleil je t'apporterai une nouvelle armure. »

Elle dit, et *Thétis* aussitôt s'éleva vers l'Olympe. Elle y gagna le palais d'*Héphaestos*, et trouva ce divin forgeron vaquant à ses travaux auprès de ses enclumes. La Déesse alors lui raconta le trépas de *Patrocle* et le conjura de façonner en hâte pour son fils qui n'avait plus d'armure : un casque, un bouclier et une forte cuirasse. Obéissant aux désirs de *Thétis*, *Héphaestos* ranima les vingt fourneaux de sa forge, fit rugir la flamme sous le vent de ses soufflets, prit d'une main des tenailles et de l'autre un marteau, et se mit sur l'enclume à travailler l'airain. Il fabriqua d'abord, composé de cinq lames et tout encerclé d'or, un bouclier immense dont il décora la surface extérieure en y représentant les travaux de la guerre et les douceurs fécondes de la paix. Il façonna ensuite

une cuirasse éclatante, un casque surmonté d'un terrible panache ; puis, son travail achevé, il offrit à *Thétis* cette divine armure.

Pendant ce temps, les Grecs ne pouvaient qu'à grand peine rester en possession du cadavre de *Patrocle*. Tels des bergers qui luttent sans parvenir à éloigner de l'étable un lion que presse une faim dévorante, les deux *Ajax* essayaient vainement d'intimider *Hector* et de l'écarter loin d'eux. A ses côtés, les Troyens, comme un essaim de guêpes, ne cessaient point de s'acharner contre les Grecs qui, se repliant avec difficulté, n'arrivaient qu'au prix des plus rudes efforts à garder avec eux le cher fardeau autour duquel plus d'un des leurs recevait le trépas. *Achille* alors, entendant le tumulte et les cris d'une lutte sauvage se rapprocha du mur et des vaisseaux, sortit, l'œil en colère, du camp des *Myrmidons*. Comme il était sans armes et qu'il ne pouvait point courir dans la mêlée, il s'arrêta sur le bord du fossé. Là, debout et face à l'ennemi, *Achille* cria trois fois, et trois fois les Troyens, en entendant cette voix aussi retentissante que celle de la trompette, tant elle semblait sortir d'une poitrine en airain, tremblèrent d'épouvante. Leurs chevaux au beau poil firent soudain volte-face et partirent au galop

en traînant après eux les chars en débandade. Grande fut la déroute. Mettant à profit ce subit désarroi, les Grecs se hâtèrent de transporter *Patrocle* à l'abri du danger. A ce moment, en s'abîmant dans les flots, l'infatigable Soleil vint apporter aux Troyens et aux Grecs quelques heures de répit. Les Troyens campèrent dans la plaine et passèrent, dans une garde attentive, toute la nuit sous les armes. Quant aux Grecs, après avoir étendu *Patrocle* sur un lit funéraire, ils commencèrent à le pleurer et à se lamenter. *Achille* le premier se pencha sur la couche, contempla ce visage défiguré, poussiéreux et sanglant, et, posant ses deux mains sur le cœur immobile du défunt déjà froid :

— O *Patrocle*, dit-il, en jetant les douloureux « soupirs d'une lionne en quête de ses lionceaux « égarés, je jure, ô doux ami, de ne t'ensevelir « qu'après avoir à tes pieds déposé en offrande, « les armes et la tête de l'homicide *Hector*. Ven- « geur de ton trépas, je veux sur ton bûcher déca- « piter encore douze des fils des plus illustres « Troyens. Jusque là, tu resteras sur ton lit, « auprès des nefs creuses, et nos captives aux « beaux seins, versant jour et nuit des larmes au- « tour de toi, te veilleront en se frappant la poi- « trine et te regretteront. »

Ayant ainsi parlé, le divin *Achille* se leva et ordonna qu'on allumât du feu pour faire tiédir de l'eau. Dès que la flamme eut rempli son office, les compagnons du fils attristé de Pélée lavèrent le corps de son meilleur ami, oignirent ses blessures d'un baume préservateur et le couvrirent, des pieds jusqu'à la tête, d'un pur et blanc linceul.

Le lendemain, à peine l'Aurore au voile de safran sortait-elle des flots de l'Océan, que *Thétis*, chargée des présents d'*Héphaestos*, parvenait auprès des longs vaisseaux d'*Achille*. Elle trouva son fils au chevet de *Patrocle*, serrant entre ses bras un corps inanimé et poussant des sanglots lugubres et poignants.

— Mon fils, lui dit-elle, en déposant à ses pieds « la merveilleuse et éclatante armure, reçois ces « armes que fabriqua pour toi le divin forgeron : « jamais mortel n'en porta de pareilles. »

Achille, à cette vue, sentit s'accroître son désir de vengeance. Les yeux jetant comme des flammes, il sortit de sa tente, parcourut le rivage, et à grands cris convoqua l'assemblée des guerriers et des chefs. Quand elle fut au complet :

— Atride, fit-il alors, assez longtemps *Hector* « et les Troyens ont profité de nos dissentiments. « Oublions donc ce funeste passé, et ne songeons

« désormais qu'aux seules nécessités que nous
« imposent d'urgence et notre douleur et les dan-
« gers présents. J'abandonne aujourd'hui ma
« colère, et je suis prêt avec vous à écarter les
« Troyens de nos nefs, et à marcher en tête
« des vaillants *Myrmidons*. Telle est ma décision,
« ô roi *Agamemnon* ; ordonne donc aux Grecs
« de voler au combat, et bientôt, je le jure, les
« meurtriers de *Patrocle* assouviront la faim des
« vautours carnassiers.

— *Achille*, répondit à ces mots le roi *Agamem-*
« *non*, puisque tu triomphes enfin de ton courroux,
« je ne veux plus en mon cœur nourrir contre
« toi aucune inimitié, mais réparer, en t'accordant
« tous les dons que te promit *Ulysse*, l'offense
« que je te fis.

— Roi des guerriers, illustre *Agamemnon*, reprit
« *Achille*, tu pourras plus tard me gratifier si
« tu veux de ces dons. Pour le moment, hormis
« celle de me battre et de venger *Patrocle*, toute
« autre pensée me demeure étrangère. Ne per-
« dons point de temps, et partons sans retard
« faire éprouver aux phalanges troyennes la va-
« leur de nos lances.

— Divin *Achille*, interrompit alors l'ingénieux
« *Ulysse*, je connais ton courage. Mais nos troupes

« sont à jeun, et il n'est pas possible d'avoir le « bras solide quand le ventre est à vide. Laisse-les « donc se sustenter d'abord auprès de leurs « vaisseaux. Toutefois, avant de les convier à « prendre leur repas, il faut, je crois, par des « signes évidents, que la réconciliation éclate « aux yeux des troupes. Que le pasteur des « peuples, le roi *Agamemnon* fasse apporter ici « les dons qu'il te promit. Reçois-les devant tous, « et que tous comprennent que nos cœurs sont « unis pour le salut commun. »

Il dit, et sur l'ordre d'*Agamemnon* lui-même, *Ulysse* se rendit avec quelques guerriers sous la tente du roi. Avec les sept trépieds, les vingt chaudrons et les douze coursiers, huit captives, au nombre desquelles se trouvaient *Briséis*, furent amenées et conduites au cœur de l'assemblée. *Ulysse*, avec sept talents d'or, marchait en tête de ce riche cortège.

Les présents réunis :

— Voici, *Achille*, lui dit alors le grand roi de « Mycènes, les dons précieux que je t'offre. « Avec eux, je te rends *Briséis*, ta captive aux belles « joues, et je jure, en attestant le souverain maître « des Dieux, que je te la remets aussi pure qu'elle « était lorsque je t'offensai en me l'appropriant.

« Que les Dieux, si je mens, fassent tomber sur « moi tous les châtiments réservés aux parjures ! »

Achille aux pieds légers accepta les présents du riche *Agamemnon*. S'adressant ensuite aux soldats rassemblés :

— Allez maintenant, leur dit-il, prendre votre « repas ; puis revenez en armes, dispos et forti- « fiés, pour courir au combat. »

Il dit, et aussitôt tous les Grecs se dispersèrent pour se rassembler, une fois restaurés, en ligne de bataille. Au milieu d'eux et revêtu de sa divine armure, le fils de Pélée, tout en donnant des ordres et en inspectant les rangs, grinçait des dents et roulait en ses yeux des flammes de fureur. Quand tout fut prêt pour la marche en avant, il monta sur son char et dit à ses coursiers :

— Allez, chevaux agiles, et souvenez-vous cette « fois de ramener votre maître, et de ne point le « laisser, comme vous avez fait de *Patrocle*, « étendu mort sur le champ du carnage. »

Il dit, et poussant ses rapides coursiers, il ébranla et entraîna après lui tout le front d'une armée dont l'airain des casques, des lances et des cuirasses miroitait comme un fleuve aux rayons du Soleil.

VII

LA MORT D'HECTOR

Tandis que les Grecs, se sentant sous les ordres du roi des Myrmidons, marchaient avec ivresse au devant des Troyens, ceux-ci, sans se douter de son affreux résultat, se disposaient dans la plaine à soutenir cette nouvelle attaque. Ils espéraient bien la briser. Mais, quand ils aperçurent *Achille* aux pieds légers recouvert d'une armure éclatante et d'un bouclier brillant comme un soleil, un frisson d'épouvante s'empara de leurs rangs. Ce héros, en effet, dans son âpre désir de rencontrer *Hector* et de venger *Patrocle*, ressemblait à *Arès*, le dieu terrible des sanglantes batailles. Le premier des Troyens qui ne craignit point d'affronter ce lion frénétique, fut *Énée*. Il lança d'abord sa javeline acérée contre le bouclier resplendissant d'*Achille*. L'airain frappé retentit et vibra ; mais les sept lames de cette arme divine ne furent point percées. A ce coup inutile, le fils de Pélée répondit en dirigeant contre son adversaire le javelot qu'il tenait de *Chiron*. Avec un

bruit déchirant, le frêne du Pélion traversa le sommet du bouclier du Troyen et fit sauter les cercles qui festonnaient les bords. *Énée* en se courbant put être préservé, mais il sentit siffler le dard aigu qui lui rasa le dos et qui vint derrière lui se planter dans la terre. *Achille* alors, tirant son glaive effilé, se précipita contre son agresseur. Il allait le frapper et l'envoyer chez les Morts, quand *Poséidon* vint le soustraire, en le faisant disparaître, à une perte certaine. Surpris et courroucé de cette disparition, *Achille* fonça, tel un taureau blessé, sur les troupes troyennes. Comme il passait auprès de *Polydore*, le plus jeune et le plus aimé des rejetons de Priam, *Achille* lui plongea sa lance dans le corps. *Hector*, apercevant son frère se tenant les entrailles et se roulant en hurlant sur le sable, s'avança contre *Achille* en agitant les flammes de sa pique affûtée. Dès que le fils de Pélée eut reconnu le fils abhorré de Priam :

— Le voici, s'écria-t-il d'une voix triomphante, « l'homme cruel qui déchira mon cœur et qui tua « mon ami le plus cher! Nous ne pouvons plus « nous éviter l'un l'autre sur le champ de bataille. « Approche donc pour arriver plus vite aux bornes « de ta vie. »

Il dit et trois fois le bouillonnant *Achille* bondit avec sa pique sur le fils de Priam ; mais trois fois il ne put atteindre que la nuée profonde dont *Apollon* s'était soudain servi pour sauver *Hector* et le faire disparaître. *Achille* alors, déconcerté mais outré de colère :

— Quoique tu viennes, ô chien, s'écria-t-il, d'é-
« chapper à la mort, je te rattraperai en une autre
« occasion! Pour le quart d'heure, sans épargner
« personne, ma lance immolera tous ceux qu'elle
« atteindra. »

Il dit, et semblable à l'incendie qui dévaste les flancs boisés d'une montagne aride, *Achille* en sa ruée répandait partout de sinistres ravages. Ses chevaux hennissants foulaient sous leurs sabots des cadavres sans nombre, et les roues de son char se souillaient, en broyant des casques et des cuirasses, de sang éclaboussé. La déroute bientôt se changea en panique. Une partie de l'armée des Troyens s'enfuit en désordre vers Ilion bien bâtie. L'autre partie, talonnée par *Achille*, fut acculée sur les bords escarpés du *Scamandre*. Là, sous la pression des Grecs, elle s'abîma dans les remous profonds de ce fleuve aux belles eaux. Les chevaux et les hommes tombaient à grands fracas, et des cris d'épouvante

jaillissaient du fond de ces gouffres voraces. Laissant alors son javelot sur la berge, *Achille* sortit son épée du fourreau et descendit sur les bords du courant. L'eau rougissait sous ses coups redoublés. Les Troyens éperdus se blottissaient sous les saillies rocheuses qui surplombaient les flots et se laissaient tristement égorger. Pour reposer son bras las d'un trop long carnage, le fils de Pélée choisit parmi leur nombre douze jeunes guerriers du plus illustre sang. Les destinant au bûcher de *Patrocle*, il les tira du fleuve, lia leurs mains sur le dos et les remit, avec ordre de les conduire auprès des nefs creuses et de bien les garder, à de sûrs compagnons. Cela fait, le fougueux *Achille* reprit son javelot et se mit en demeure de traverser le fleuve. Mais le divin *Scamandre*, pour sauver Ilion d'une ruine imminente se prit à déborder. Les ondes mugissaient en rejetant des monceaux de cadavres et menaçaient d'engloutir le héros intrépide qui abreuvait de sang leur courant argenté. Pour ne pas être entraîné par les eaux, le roi des Myrmidons saisit un arbre qui poussait sur la berge. L'ormeau céda et se déracina ; mais en tombant il jeta comme un pont qui permit à *Achille* de regagner la rive et de continuer, en suivant les Troyens et en les

massacrant, à s'approcher des tours de la ville de Troie.

A ce moment le vieux *Priam*, debout sur une tour, aperçut le gigantesque *Achille* qui chassait devant lui comme un troupeau de faons les Troyens mis en fuite. Il gémit tristement ; puis, descendant à terre, il vint donner des ordres aux très vaillants gardiens des portes des remparts.

— Hâtez-vous, leur dit-il, d'ouvrir les portes « et de les tenir ouvertes, jusqu'à ce que nos trou- « pes fugitives soient entrées dans la ville. *Achille* « les poursuit et s'approche à grands pas. Dès « qu'elles seront à l'abri de nos murs, refermez-les « en étayant leurs ais. »

A ces mots, les grandes portes, ouvertes à deux battants, offrirent un refuge aux Troyens débandés. Brûlants de soif et couverts de poussière, les fugitifs gagnaient en désarroi la chance de salut que leur offrait leur ville entourée de remparts. *Achille*, en brandissant la pique du Centaure, leur donnait la chasse avec une rage effrénée, et traquait à la fois les chevaux et les hommes. Il eut sans doute en ce jour conduit les Grecs à l'assaut de la ville qu'ils brûlaient de détruire, si *Apollon*, qui lance au loin les traits, n'eût point détourné de sa course vers Troie le vengeur de *Patrocle*.

Pour atteindre ce but, *Apollon* fit lancer par le jeune *Agénor*, un javelot rapide contre *Achille*. Le coup ne porta point. Mais le fils de Pélée, répondant à l'outrage, fondit sur l'agresseur. Non content alors de couvrir d'un nuage, d'enlever ce Troyen et de le mettre en lieu sûr, *Apollon* se rendit semblable à *Agénor*, et se mit à fuir pour égarer *Achille*. Or, pendant que ce héros s'adonnait à poursuivre contre un guerrier fictif une victoire impossible, les Troyens se réfugiaient en foule et sans être inquiétés à l'abri des hauts murs de leur sainte cité. Seul, et malgré que les Grecs s'approchassent des tours, *Hector* au beau panache restait devant les portes *Scées*, attendait *Achille* et refusait d'entrer dans la ville d'Ilion. Peu après, en effet, *Priam*, du haut des murs, vit au loin dans la plaine les armes du héros briller sous le soleil. Exaspéré d'avoir été leurré, le fils de Pélée, tel un cheval de course sur l'arène poudreuse, avançait promptement. Le vieillard, à cette vue, leva les bras au ciel, gémit profondément et, tendant de suppliantes mains à son fils obstiné à rester hors des portes et à vouloir combattre contre *Achille* :

— Allons, fils, lui dit-il, ne reste point seul et « loin de tous les tiens ; *Achille* te perdra. Ne

« renonce pas à sauver les Troyens, entre en nos « murs et ne donne point au fils exécré de Pélée « la joie de te ravir à la douceur de vivre. Songe « à mes cheveux blancs ; prends pitié de mon « âge et viens me secourir. »

Il dit, mais il ne put fléchir le magnanime cœur de son fils indigné. Or, pendant que le vieillard s'arrachait les cheveux, le gigantesque *Achille* arrivait près des murs. Son casque étincelait comme celui d'Arès ; sa main balançait sa pique en bois de frêne, et son bouclier rayonnait tous les feux qui jaillissent du lever au soleil. Au fulgurant aspect de ce héros formidable, une terreur jusqu'alors inconnue, vint refroidir le courage d'*Hector*. Il espéra se sauver en fuyant. Mais *Achille* aux pieds lestes, tel un vautour pressant une colombe, se mit à sa poursuite et vola sur ses pas. Trois fois les deux héros firent en se suivant, sans parvenir à s'atteindre, le tour entier des murailles de Troie. Quand ils repassèrent, pour la quatrième fois, non loin des sources du *Scamandre* aux eaux tourbillonnantes, *Hector*, harassé, hors d'haleine et rompu, s'arrêta. *Achille*, à ce moment, brandit son javelot et lui fit fendre l'air. *Hector*, en se courbant, évita le trépas, se redressa et fit face au danger en envoyant contre

son adversaire sa pique frémissante. La pointe s'émoussa sur le bouclier du fils belliqueux de Pélée. Tirant alors son glaive, *Hector* s'élança contre *Achille* au grand cœur. Comme un lion parqué dans un enclos, il rôdait en fureur tout autour de celui qu'il désirait frapper. *Achille*, de son côté, cherchait des yeux sur le corps du Troyen un endroit vulnérable. Enfin, ayant trouvé un point que ne défendait pas son armure étrangère, il plongea sa lance dans la gorge d'*Hector*. La pointe traversa le cou de part en part, et le fils de Priam, en recevant le sort que les Parques lui filèrent quand sa mère l'enfanta, s'écroula sur le sol. Sans perdre un instant, car il avait hâte d'aller jeter aux pieds de son ami défunt le glorieux trophée d'une prompte vengeance, le fils de Pélée dépouilla *Hector* de sa précieuse armure, perça les tendons de ses fines chevilles, fit passer par ce trou une courroie de bœuf et attacha par les pieds, à l'arrière de son char, le cadavre de celui qu'il venait d'égorger. Fouettant alors ses rapides coursiers, il fit voler son char jusque vers les vaisseaux. Sur le faîte des tours, lorsque le vieux *Priam* et sa très digne épouse aperçurent dans la plaine l'attelage vainqueur soulever la poussière et marteler sur le sol la tête aux beaux cheveux de

leur fils chéri, leur détresse éclata en cris lugubres et en plaintes navrantes. Toute la ville de Troie s'unit à leurs sanglots. *Andromaque* elle-même, la tendre épouse du magnanime *Hector*, entendit du fond de ses demeures ces gémissements et ces lamentations. La navette s'échappa de ses mains, et un pressentiment sinistre la saisit. Délaissant ses travaux, elle quitta son palais. Haletante et le cœur palpitant comme celui d'une bacchante en délire, elle monta sur la tour, et là, regardant dans la plaine, elle aperçut au sein d'un tourbillon poudreux le char aux roues rapides qui traînait derrière lui, pour le donner en pâture aux oiseaux et aux chiens, le cher cadavre de son illustre époux. A cette vue son âme se fendit, et la divine *Andromaque* s'évanouit dans les bras de ses servantes aux grands yeux atterrés.

VIII

LES FUNÉRAILLES DE PATROCLE ET D'HECTOR

Tandis que Troie menait un triste deuil, l'impétueux *Achille* parvenait aux vaisseaux. Peu après lui, arrivèrent aussi les vaillants *Myrmidons*. Avant de leur permettre de regagner leurs tentes, le fils de Pélée fit défiler trois fois leurs cohortes aux vigoureux coursiers tout autour du cadavre de l'irréprochable *Patrocle*. Puis descendant de son char et posant ses mains sur le cœur sans vie de son ami défunt :

— Sois heureux, *Patrocle*, lui dit-il, et sois « content de moi, car je vais accomplir tout ce « que je t'avais promis. Je t'apporte, pour le livrer « aux chiens, le cadavre d'*Hector*. »

Il dit, et il jeta devant le lit de *Patrocle* le corps poussiéreux et sanglant de l'époux d'Andromaque. Les *Myrmidons* alors dételèrent leurs coursiers et s'assirent en grand nombre près du vaisseau royal pour prendre part à un repas funèbre. A ce moment, avec l'espoir de l'arracher à sa vive dou-

leur, les rois de l'armée grecque vinrent prier *Achille* de vouloir bien se rendre auprès d'*Agamemnon*. Dès qu'il vit arriver sous sa tente ce héros consterné, le roi puissant de la riche Mycènes, ordonna aussitôt d'allumer un grand feu sous une vaste cuve. Il espérait qu'*Achille* voudrait se purifier du sang qui le souillait. Mais le fils de Pélée :

— *Agamemnon*, dit-il, il ne m'est pas permis « d'approcher de ma tête une onde purifiante, « avant d'avoir brûlé les restes de *Patrocle* et rasé « mes cheveux. Pour hâter cet instant, ordonne « donc que demain, dès l'aurore, on aille activement « couper dans la forêt et amener au camp tout le « bois nécessaire pour construire un bûcher, et « consumer le corps du héros qui m'est cher. »

Agamemnon souscrit à ce désir. *Achille* alors, après avoir goûté à un léger repas, se leva et prit congé des rois qui s'en allaient dormir. Il se rendit sur le bord de la mer et se coucha, parmi ses *Myrmidons*, sur le sable doré du rivage sonore. Or, tandis que le sommeil lui versait l'oubli des peines et des fatigues, l'ombre du malheureux *Patrocle* lui apparut et lui dit :

— Tu dors, *Achille*, et tu m'as oublié ! Ne me « néglige pas. Ensevelis-moi au plus vite, afin

« que je puisse cesser d'errer, franchir le seuil « de l'inexorable Hadès et me mêler enfin aux « pâles ombres des Morts. Mais, après m'avoir « brûlé, ne sépare pas, je te prie, mes ossements « des tiens ; qu'une même urne réunisse à jamais « les cendres de ceux qu'un même cœur rapprocha « dans la vie. »

En écoutant ces mots, *Achille* tendit les bras pour enlacer cette Ombre, et savourer avec elle la triste douceur de répandre des larmes. Mais, sans pouvoir la saisir et comme une fumée, cette vision s'évanouit et disparut sous terre avec un petit cri.

Le lendemain, comme l'Aurore sur son trône doré s'élevait dans le ciel, on vit sortir du camp une longue troupe d'hommes chargés de haches tranchantes et de solides cordes. Précédée de mulets, elle se rendit, en suivant des chemins tortueux, sur les pentes humides et boisées de l'*Ida*. Là, les haches à grand bruit abattirent des chênes centenaires, séparèrent leurs branches et débitèrent leurs troncs en multiples morceaux. Le bois coupé fut ensuite attaché sur le dos des mulets. Les hommes eux-mêmes se chargèrent chacun d'une souche sur le dos, et quand, enfin, bêtes et bûcherons eurent reçu leur faix, la cara-

vane se hâta de reprendre le chemin du retour et de se rendre à l'endroit où devait se dresser le bûcher de *Patrocle*. *Achille* alors, dès qu'il fut averti que le bois était là, commanda aux vaillants *Myrmidons* de ceindre l'airain et d'atteler aux chars les agiles coursiers. Les troupes équipées, le cortège des chars s'avança le premier. Derrière eux, marchaient en grand silence des rangs de fantassins. Au milieu de leurs lignes, le corps de *Patrocle* était porté par ses vaillants camarades. *Achille* les suivait, accablé de tristesse, en soutenant dans ses mains la chère tête de celui qu'il menait au tombeau. Au lieu désigné, le cortège fit halte, et les porteurs se déchargèrent, pour un dernier hommage, de la dépouille du défunt qu'ils pleuraient. Imitant alors ceux de ses compagnons qui avaient déjà couvert de leurs cheveux le corps du trépassé, le grand *Achille* coupa ses blondes boucles et les déposa entre les mains de son plus tendre ami. A ce dernier adieu, la douleur jusqu'ici contenue de l'armée tout entière, se donna libre cours. Tous les Grecs, sans doute, se seraient lamentés jusqu'au déclin du soleil, si *Agamemnon* ne les eût point distraits de leur lugubre affliction, en leur ordonnant de s'éloigner du bûcher, de s'en aller préparer leur repas et de

veiller à se rendre dispos pour la lutte prochaine. Les troupes dispersées, ceux qui étaient commis aux soins des funérailles dressèrent un large et haut bûcher, au sommet duquel ils placèrent le corps du regretté Patrocle. Ils immolèrent ensuite des brebis et des bœufs dont la graisse servit au magnanime *Achille* à recouvrir, des pieds jusqu'à la tête, le corps de son ami. Enfin, après avoir immolé, comme il l'avait promis, les douze jeunes Troyens qu'il avait tirés du fleuve, le fils de Pélée approcha du bûcher l'âme impitoyable du feu dévorateur.

— Sois heureux, *Patrocle*, et sois content de « moi, s'écria-t-il en inclinant la torche! J'ai ac« compli tout ce que je t'ai juré. »

Le vent aidant, les flammes en rugissant s'emparèrent du bûcher. Durant toute la nuit, *Achille* se désola en répandant tout autour de cette meule embrasée des libations de vin, et en appelant l'ombre du malheureux *Patrocle*. Au lever de l'Aurore, les flammes n'ayant plus d'aliment peu à peu s'amortirent. Les Grecs alors éteignirent les restes de cet ardent brasier en y jetant du vin. Recueillant ensuite les os de *Patrocle*, ils les enfermèrent dans une urne d'or, portèrent

ce coffret sous la tente d'*Achille* et le recouvrirent d'un souple et doux linceul.

Les funérailles de *Patrocle* accomplies, le fils de Pélée, pour honorer son ami, ordonna de grands jeux. Tour à tour, aux applaudissements d'une immense assemblée, on vit les plus vaillants des fils de la vaillante Hellade s'exercer à faire voler des chars, à se livrer à la lutte, au combat du ceste et au lancement du javelot et du disque. Les glorieux vainqueurs reçurent en récompense : des chaudrons, des trépieds, des chevaux, des mulets et même des captives superbement parées.

Pendant ce temps, le corps du glorieux *Hector* restait sans sépulture. Malgré le désir qu'avait *Achille* de le donner en pâture à des chiens, ces animaux voraces respectaient ce cadavre. D'autre part, depuis près de douze jours, le fils de Priam restait, le front dans la poussière, étendu sans honneur, mais inendommagé, près de la tente du fils belliqueux de Pélée. *Aphrodite*, en effet, avait oint tout son corps d'une huile qui le rendait inaccessible à la putréfaction, et *Apollon*, de surcroît, pour empêcher que les membres de l'époux d'Andromaque ne fussent desséchés par les ardeurs d'un soleil trop vorace, étendait sur lui

l'ombre préservatrice d'un nuage compact. Non loin de lui pourtant, dans la ville de Troie, le palais royal, depuis la mort d'*Hector*, n'était plus qu'un séjour de tristesse et de deuil. Dans la cour domestique, les enfants du vieux roi étaient assis en cercle et mouillaient de pleurs leurs sombres vêtements. Au milieu d'eux *Priam*, le corps drapé dans un manteau serré, portait sur ses épaules et sur ses blancs cheveux les traces de la poussière dont il s'était, en se roulant par terre, couvert de ses deux mains. Ses filles et ses brus, dans l'intérieur des salles du vaste et haut palais, gémissaient à grands cris. *Zeus* pourtant, en père compatissant, prit en pitié la douleur de *Priam*.

— Va, dit-il à *Iris*, sa prompte messagère, va « de ma part, inviter le malheureux *Priam* à « se rendre, pour racheter son fils, sous la tente « d'*Achille*. Qu'il emporte avec lui les présents « les plus propres à fléchir le courroux du ven- « geur de *Patrocle*, et le fils de Pélée, touché de « compassion par les larmes d'un père, lui per- « mettra de ramener *Hector* et de l'ensevelir. »

Dès qu'*Iris* eut parlé, le roi *Priam* ordonna à ses fils d'atteler des mules à un char à quatre roues et d'y assujettir un solide coffre, qu'il remplit lui-même d'étoffes rares, de tapis précieux,

de vases éclatants : riche rançon de la tête d'*Hector*. Tout était prêt pour ce triste départ, quand *Hécube*, l'auguste épouse du généreux *Priam*, s'avança vers le roi et lui tendit, pleine d'un vin doux au cœur, la coupe d'or que portait sa main droite.

— Tiens, lui dit-elle, puisque tu veux, malgré « moi, te rendre auprès d'*Achille*, accepte cette « coupe, offre une libation au souverain du Ciel, « et prie-le de te ramener sain et sauf et bientôt, « au sein de ton foyer. »

Sachant qu'il était bon d'implorer la pitié du grand Maître des Dieux, *Priam* reçut la coupe que lui présentait son épouse ; puis, se tenant debout au milieu de la cour, il répandit le vin et dit à haute voix, les yeux levés au ciel :

— O Zeus, notre père, souverain de l'Ida, « veuille, dieu très haut et très grand, après « m'avoir conduit sous la tente d'*Achille*, le « rendre sensible à mes supplications. Daigne « m'envoyer un rapide présage, afin qu'ayant sur « lui arrêté mes regards, je marche avec con- « fiance jusqu'aux vaisseaux des Grecs ! »

A peine avait-il achevé sa prière, qu'un aigle aux grandes ailes apparut dans le ciel, plana sur la ville, et ranima dans les cœurs l'espérance et la joie.

Priam alors, en compagnie d'*Idaeos*, monta sur le char, franchit les Portes *Scées* et se dirigea au galop vers la mer. La nuit tombait, quand il passa le gué du *Scamandre* aux belles eaux. Grâce à *Hermès*, qui endormit les gardes, le char put traverser, sans qu'il fût aperçu, le fossé et le mur élevés par les Grecs, et arriver sans encombre devant la tente d'Achille, rustique abri qu'entourait une enceinte de pieux serrés les uns contre les autres. Là, pendant qu'*Idaeos* restait auprès et des mules et du char, *Priam* se rendit sous les ais de sapin recouverts de roseaux qui servaient de refuge au chef des Myrmidons. Il entra comme *Achille* finissait son repas, s'approcha du héros, se jeta à ses pieds, étreignit ses genoux et embrassa ses mains.

— *Achille* égal aux Dieux, supplia-t-il alors, « souviens-toi de ton père qui est, tout comme « moi, sur le funeste seuil de la triste vieillesse. « Il t'attend cependant, et tous les jours il espère « saluer ton retour des campagnes de Troie. « Mais moi, j'avais cinquante fils, et, je te le « déclare, il ne m'en reste plus un! Le seul qui « défendait et la ville et moi-même, tu me l'as « tué, *Achille*. Aussi, est-ce pour lui que je viens « aujourd'hui embrasser tes genoux. Je t'offre,

« pour racheter son corps, une immense rançon.
« Accède à mon désir et prends pitié de moi
« en te rappelant ton père. Je suis plus à plaindre
« que lui, et j'ai eu le courage d'oser ce que n'a
« fait jamais aucun mortel : approcher une main
« suppliante du menton de celui qui égorgea
« mon fils ! »

Ainsi parla *Priam*. *Achille* alors, se souvenant de son père et aussi de *Patrocle*, se mit à répandre des larmes abondantes. *Priam*, toujours aux pieds du meurtrier d'*Hector*, pleurait de son côté la perte de son fils. Quand, enfin, le grand *Achille* sentit son cœur soulagé par ses pleurs, il quitta son siège, releva le vieillard en lui prenant les mains, et, saisi de pitié pour ses cheveux et pour sa barbe blanche :

— Ah ! malheureux, lui dit-il, tu as supporté
« bien des maux en ton cœur ! Comment ne
« crains-tu pas de venir seul vers les vaisseaux
« des Grecs et de paraître aux yeux de l'homme
« qui t'a tué tant de valeureux fils ? Mais courage,
« repose-toi sur ce siège ; et, puisqu'à pleurer
« tu ne gagneras rien, refrène tes sanglots, résigne-
« toi et ne t'abandonne plus à une douleur sans
« mesure. »

— Ne me fais point asseoir, ô nourrisson de

« Zeus, lui répondit alors *Priam* semblable aux « Dieux, tant qu'*Hector*, privé de sépulture, gît « encore sur la terre. Hâte-toi plutôt de me le « rendre et d'accepter le prix de son rachat.

— Vieillard, répartit *Achille* en jetant sur « *Priam* de farouches regards, ne m'irrite point « en insistant davantage. Je pense aussi moi-« même à te livrer ton fils. »

A peine avait-il dit, que le fils de Pélée, comme un lion, sortit de sa demeure. Secondé par les deux compagnons qu'il aimait le plus depuis la mort de *Patrocle*, il détela les mules, introduisit *Idaeos* auprès du vieux *Priam*, déchargea du char tous les dons destinés à la rançon d'*Hector*, et ne laissa dans le coffre que deux écharpes et une riche tunique, destinés à servir, lorsque *Priam* le ramènerait dans la ville de Troie, à envelopper le cadavre de son bien aimé fils. *Achille* ensuite appela ses captives, et leur ordonna de laver à l'écart le corps de sa victime et de le revêtir. Leur tâche achevée, *Achille* lui-même prit *Hector* en ses bras et le déposa sur un lit aménagé sur le char. Puis, regagnant et sa tente et son siège :

— Vieillard, dit-il alors à *Priam*, ton fils t'est « rendu, comme tu le désirais. Il repose sur un lit « funéraire, et demain, dès l'aurore, tu pourras

« l'emmener. Pour l'instant donc, ne songe plus « à pleurer, mais à te joindre à moi pour le repas « du soir. »

Achille et *Priam*, en s'admirant l'un l'autre, mangèrent en conversant et se réconfortèrent en buvant un vin clair. Quand ils eurent apaisé et leur faim et leur soif :

— Laisse-moi, ô nourrisson de Zeus, demanda « *Priam*, me mettre au lit sans retard, car, depuis « que tes mains ont ravi le jour à mon fils, mes « yeux ne se sont pas fermés sous mes paupières.»

Achille alors, pour les deux Troyens, fit dresser deux lits sous le vaste portique. Quand les captives revinrent, un flambeau dans les mains, annoncer à leur maître que laines, tapis et chaudes couvertures avaient été préparés pour la nuit :

— Va dormir, bon vieillard, dit *Achille* à « *Priam*. Mais dis-moi, avant de me quitter, « combien penses-tu qu'il te faille de jours pour « faire à *Hector* de dignes funérailles ? Dis-le moi « sans détour, et j'ordonnerai, pendant tout le « temps qui te sera nécessaire, une suspension « d'armes.

— Si tu consens, *Achille*, que je rende à *Hector* « les honneurs funèbres que pour lui je désire, « sache qu'en agissant ainsi, tu combleras tous

« mes vœux. Il nous faudrait neuf jours pour le
« pleurer et assembler le bois qui nous est néces-
« saire. Au matin du dixième, nous placerions
« son corps sur le bûcher, et le soir même nous
« y mettrions le feu. Dans le courant du onzième,
« nous lui dresserions un tombeau, et le douzième,
« nous pourrions, s'il le faut, reprendre les armes
« et retourner au combat. »

— Vieillard, répondit à ces mots *Achille* aux
« pieds rapides, tes vœux seront pleinement
« satisfaits, car je suspends la guerre pendant
« la trève que tu m'as demandée. »

En disant ces mots, pour rassurer le vieillard, il lui serra la main. *Achille* alors se retira dans le fond de sa tente et s'en alla dormir auprès de *Briséis*.

Priam pourtant n'attendit pas l'Aurore pour retourner à Troie. Sur le conseil d'*Hermès*, il se leva au milieu de la nuit, et traversa, sans attirer l'attention, le camp des Grecs plongés dans le sommeil. Aux premiers feux du levant, il était en vue des murailles d'Ilion. La prophétesse *Cassandre*, du haut des tours de l'orgueilleuse citadelle, fut la première à signaler le retour attendu de *Priam*. Toute la ville alors se précipita hors des murs. Des sanglots et des cris partaient

de tous les cœurs. Le char eut de la peine à se frayer un passage à travers une foule aussi dense et aussi affligée. Enfin, quand les mules eurent introduit le corps dans la cour du palais, *Hector* fut déposé sur un lit d'apparat autour duquel aussitôt commença, mêlé aux plaintes des femmes gémissantes, le triste chant des lamentations continues. *Andromaque*, *Hécube* et la belle *Hélène* elle-même vinrent pleurer tour à tour les grâces du défunt. Pendant neuf jours la ville mena grand deuil. A l'aurore du dixième on dressa le bûcher, et à celle du onzième, on recueillit les os du malheureux *Hector*. L'urne qui les contenait fut enfouie au fond d'une fosse profonde. Les Troyens la comblèrent avec de grosses pierres sur lesquelles, amoncelant de la terre, ils érigèrent, haut comme une colline, un tertre magnifique.

IX

LA MORT D'ACHILLE

Après la mort et les funérailles d'*Hector*, les Troyens, redoutant la force et la colère du courageux *Achille*, restaient à l'abri de leurs solides remparts, apeurés et craintifs comme des génisses qu'épouvante en leur parc le voisinage d'un lion rugissant. Ce fut alors que, laissant les bords profonds du lointain *Thermodon*, parut *Penthésilée*. Semblable à une déesse, elle venait avec ses *Amazones* au secours des Troyens. Montées sur des chevaux légers, ces vierges guerrières, qui se faisaient, dit-on, dès leur enfance comprimer le sein droit pour être en état de tirer de l'arc avec plus de vigueur et plus de sûreté, ranimèrent l'espérance dans l'âme des assiégés et mirent un peu de joie dans le cœur, jusqu'alors désolé, du malheureux *Priam*. Revêtue d'une cuirasse éclatante, et d'un bouclier en forme de croissant, *Penthésilée* sans retard excita les Troyens à reprendre la guerre. Les chefs de leur armée, obéissant à la voix de la vierge dont le casque portait

une crinière blonde, se laissèrent entraîner sur les traces rapides des coursiers que montaient les blanches *Amazones*. Semblable à la flamme que portent d'un arbre à l'autre les ailes d'un grand vent, *Penthésilée* s'avançait à la tête des guerriers de l'Ida. Les Grecs, en voyant avec l'armée troyenne déboucher dans la plaine des escadrons alertes et légers, s'armèrent incontinent, sortirent de leurs vaisseaux et se portèrent au-devant des rangs des assaillants. La mêlée fut sauvage. Au premier choc, guerriers et guerrières répandirent le massacre et l'horreur, sans qu'aucun des deux camps ne gagnât l'avantage. Peu à peu cependant, sous les reflets meurtriers des haches et des lances, les Grecs se mirent à tomber comme des feuilles sous un souffle d'automne. La terre gémissait sous les pas des chevaux, et *Penthésilée*, les bras couverts de sang, se portait d'une aile à l'autre du front de la bataille, ranimait la fureur des valeureux combattants, abattait maintes têtes sous les coups de sa hache à deux tranchants effilés et bondissait sur son cheval blanc comme une lionne enivrée de carnage. Chargés avec fureur par d'agiles chevaux, maintenus et piétinés sur place, les Grecs se débandèrent après de vains assauts et s'enfuirent en désordre, le cœur épou-

vanté. S'attachant à leurs pas, les Troyens alors leur donnèrent la poursuite. Or, pendant que les Argiens étaient ainsi refoulés vers la mer, *Ajax* et *Achille*, se souvenant de leur ami et retenus à l'écart par leur grande douleur, restaient étendus et pensifs au pied du tombeau qui recouvrait *Patrocle*. Tout à coup, un affreux tumulte les arracha à leurs pieux souvenirs. Avec de grandes clameurs, les Troyens envahissaient le camp et menaçaient d'incendier les navires. Les deux héros coururent à cette vue se vêtir de leurs armes, et l'âme ardente comme celle d'Arès, ils s'élancèrent dans la mêlée terrible. En revoyant parmi eux ces redoutables géants, les Argiens en déroute se ressaisirent aussitôt et se retournèrent contre les vainqueurs dont la joie se brisa. *Achille* et *Ajax*, en effet, tels deux lions que leur ventre affamé pousse contre un troupeau de bêlantes brebis, s'acharnaient avec rage contre les rangs troyens et couchaient sur la plaine de nombreux ennemis. Lorsque *Penthésilée* les aperçut au milieu du massacre, elle fondit sur eux et lança son javelot contre le bouclier d'*Achille*. Le coup ne porta point, et ce dard inutile, comme s'il eût donné contre un rocher, retomba sur le sol. *Ajax* alors dirigea contre elle un javelot qui, sans léser sa

peau blanche, déchira les cnémides d'argent que portait cette reine. A son tour, le fougueux *Achille* brandit sa lance énorme. L'airain trouva sa voie, et *Penthésilée*, atteinte au-dessus du sein droit, laissa tomber sa hache à deux tranchants et s'affaissa sur le col de son léger cheval. La voyant blessée et ruisselante de sang, le fils de Pélée bondit sur sa victime et transperça, d'un même coup de son puissant javelot, le corps de la guerrière et celui du cheval. La reine et sa monture roulèrent dans la poussière, et l'âme d'homme qu'avait *Penthésilée* quitta le corps de femme de cette cavalière. *Achille* alors, heureux de sa victoire, dégagea le corps de l'Amazone, l'étendit sur le sable, et, arrachant le casque étincelant qui recouvrait cette tête royale, admira la finesse et l'éclat de ses charmants attraits. Jusque dans la mort, en effet, une grâce aussi divine qu'étrange brillait sur son visage. Les Grecs, comme lui, étaient saisis d'un religieux respect, car *Penthésilée*, étendue sur la terre, leur rappelait Artémis endormie. Tous souhaitaient à leur retour les chastes caresses d'une femme aussi belle, et *Achille* lui-même ressentait en son cœur le lancinant regret de l'avoir immolée. Comme il s'affligeait en contemplant la taille et la beauté de sa blanche victime, *Thersite*,

le plus vil et le plus laid des Grecs qui prirent part à la guerre de Troie, vint à passer près de lui :

— Est-ce ainsi, *Achille*, lui dit-il, que tu peux « à la vue d'une reine oublier ton devoir ? Homme « au cœur de femme, quel Dieu t'égare au point « de te faire déplorer la mort de l'Amazone qui « voulait notre perte ! Qu'as-tu donc fait de ton « courage ? Ne sais-tu pas que la gloire est le fruit « de la vaillance, et que le lâche préfère les caresses « des femmes ? »

A ces mots outrageants, le magnanime *Achille* leva sa main puissante, et, transporté de colère, abattit son poing entre la mâchoire et l'oreille de cet insolent persifleur. Avec des flots de sang, *Thersite* cracha ses dents, roula dans la poussière, et son âme bavarde s'éteignit dans le vent.

Par égard pour sa grande beauté, le fils de Pélée rendit à *Priam* et le corps et les armes de cette reine intrépide. Les Troyens lui élevèrent un bûcher haut et large sous les murs de leur ville. Et, lorsque la flamme eut achevé son œuvre, les Amazones, pleurant *Penthésilée*, en recueillirent les os et les ensevelirent à côté des restes de celles de leurs sœurs qui ne devaient point revoir les bords profonds du lointain *Thermodon*. D'aussi rudes épreuves rendaient plus lourd l'abattement

des ennemis des Grecs. Leurs alliés, fatigués d'une guerre homicide et prévoyant une ruine inévitable et prochaine, parlaient ouvertement de se rapatrier ; les chefs et les troupes des Troyens consternés auraient volontiers consenti, si *Pâris* ne s'y fût opposé, à ce qu'on rendît *Hélène* à *Ménélas*, et que, pour la rançon de Troie et de ses habitants, on doublât la valeur des richesses qu'elle avait jadis apportées de Sparte. Sur ces entrefaites, on vit un jour, comme une étoile dans une nuit d'orage, se lever sur la plaine un horizon d'espoir. Le vaillant *Memnon*, chef des noirs *Éthiopiens*, arrivait entouré de ses troupes nombreuses. La fraîche ardeur de ces nouveaux renforts redonna du courage aux défenseurs de Troie, et le lendemain, au lever de l'Aurore, Troyens et *Éthiopiens* sortirent en armes des portes de la ville et se répandirent dans la vaste campagne. Stupéfaits, en voyant s'avancer vers la mer comme une dévorante nuée de sauterelles, les Grecs promptement se ceignirent de leurs armes et, sous la conduite d'*Achille* qui marchait au milieu de leurs rangs comme le roi Soleil au milieu d'un beau jour, ils se précipitèrent contre cette ruée de troupes noires et de lances troyennes. Au cours de la mêlée, *Memnon*, qui semait la mort et la déso-

lation partout où il frappait, attaqua le sage et vieux *Nestor*. Son fils *Antiloque*, pour arracher son père au trépas menaçant, lança son javelot contre le roi d'Éthiopie. *Memnon* en se baissant para au coup mortel. Furieux alors contre son agresseur, le chef des Éthiopiens bondit sur *Antiloque* et enfonça dans le cœur de ce jeune guerrier la pointe aiguë de son long javelot. *Antiloque* tomba. Une grande douleur saisit alors les Grecs, et le vieux *Nestor*, ne se consolant pas d'avoir vu son fils expirer sous ses yeux, se rendit en pleurant auprès du grand *Achille*.

— *Achille*, lui dit-il, rempart des valeureux « Argiens, mon fils a été tué. *Memnon* m'a pris ses « armes, et je crains qu'*Antiloque* ne devienne « la proie des chiens et des vautours. Viens donc « à mon secours. »

Exaspéré d'avoir encore à gémir sur celui de ses compagnons qu'après *Patrocle* il chérissait le plus, le fils de Pélée rugit comme un lion ; et, apercevant *Memnon* qui abattait les Grecs comme un chasseur abat à coups d'épieu des biches entravées dans un filet aux mailles invisibles, il s'élança contre lui en brandissant le javelot du Centaure. Le frêne du Pélion atteignit *Memnon* au-dessus du bouclier. L'épaule fracassée, le

roi d'Éthiopie, inaccessible à la crainte, riposta en portant un coup de lance au bras du fils de Pélée. *Achille* alors tira sa grande épée. *Memnon* l'imita, et les deux héros s'affrontèrent de plus près. Leurs boucliers se heurtaient, et les crinières ondoyantes de leurs casques luisants se mêlaient l'une à l'autre pendant que leurs deux lames se cherchaient un passage au défaut des cuirasses. Longtemps le combat fut égal, et ce ne fut point sans peine qu'*Achille* parvint enfin à enfoncer son glaive dans la poitrine de son noble adversaire. Un sang noir ruissela de la bouche de *Memnon*, et sa vie florissante fut aussitôt finie. A la vue de leur chef abattu sur la terre, ses vaillants compagnons, assaillis par *Achille* comme par un tourbillon, s'enfuirent en semant la terreur parmi les rangs troyens. La nuit tombante arrêta la poursuite ; et, pendant que les vaincus se retiraient dans Troie et regrettaient *Memnon*, les Argiens regagnaient leurs tentes et leurs vaisseaux. S'ils étaient fiers du belliqueux *Achille*, leur joie pourtant n'était pas sans tristesse, car ils pleuraient le trépas d'*Antiloque*.

Le lendemain, lorsque l'Aurore répandit son éclat, les *Pyliens* aux lances terribles ensevelirent le fils du vieux *Nestor* et lui érigèrent sur le bord

du rivage un tombeau magnifique. Tous les Argiens pleuraient pendant les funérailles. Mais le fougueux *Achille*, irrité de la mort prématurée d'*Antiloque*, se préparait avec rage à une atroce vengeance. Ayant armé et harangué ses troupes, il les lança à l'assaut des Troyens, et il fit d'eux un si sanglant carnage qu'il remplit de cadavres les eaux profondes du *Simoïs* et du *Xanthe*. Continuant à poursuivre leurs troupes débandées, il sema le carnage jusqu'au pied des remparts. Il aurait arraché les portes de leurs gonds, ouvert aux Grecs un accès dans la ville et pris d'assaut l'opulente cité, si *Pâris*, guidé par *Apollon*, ne lui eût point décoché une flèche qui vint frapper ce héros au talon. La douleur aussitôt envahit tous ses membres. Avec le bruit d'une tour que renverse le vent, le fils de Pélée s'écroula sur le sol. Le sang qu'il répandait, loin d'amollir sa vaillance, ranima sa colère. Roulant des yeux farouches et grinçant des mâchoires comme un lion blessé, il arracha de sa main redoutable la flèche qui restait enfoncée dans la plaie, se redressa et se remit, plus ardent que jamais, à courir au combat. Le frêne solide de sa lance effilée traversa plus d'un casque et envoya dans la mort plus d'une vie à peine commencée. Mais enfin, le souffle lui

manquant, son sang se refroidit et ses jambes tremblèrent. Il s'arrêta, s'appuya contre le tronc d'un hêtre et, maudissant à grands cris les Troyens détestés, chancela lourdement et s'effondra enfin au milieu des cadavres et du bruit de ses armes, tel un rocher s'écroulant sur sa base. Même mort et raidi sur la terre, le grand *Achille* épouvantait les Troyens. Tremblant autour de lui comme des brebis autour d'un lion abattu, ils n'osaient approcher de son cadavre immense. *Pâris* alors, d'une voix exultante :

— Amis, s'écria-t-il, accourez près de moi ! « Nous mourrons aujourd'hui, ou nous rappor« terons en triomphe dans Troie, le cadavre « d'*Achille*. Venez venger *Hector*. Enlevons le « corps de ce Grec homicide, traînons-le par la « ville, et jetons-le en pâture aux oiseaux et aux « chiens ! »

Il dit, et les Troyens, oubliant leur terreur, entourèrent le cadavre du fils belliqueux de Pélée. *Ajax*, semblable aux Dieux, s'élança contre eux, brisa leur cercle et protégea de sa lance le corps de son ami. Mais, pareils à des abeilles volant en troupe serrée pour écarter de la ruche le ravisseur de leur miel, les Troyens revinrent à la charge. *Ajax*, tel un lion traqué, de tous côtés

tenait tête aux courageux assaillants qui, persistant dans leur dessein fatal, se laissaient pêle-mêle étendre dans la poussière comme des agneaux égorgés par un loup. *Ulysse*, quoique blessé vint apporter son aide à ce combat sanglant. *Pâris* tendait son arc contre le fils de Laërte, quand *Ajax* déjoua l'intention du Troyen. Saisissant une pierre, il la lança contre le beau *Pâris*. Le coup brisa le casque et coucha sur le sol le ravisseur d'*Hélène*. Les Troyens s'empressèrent de relever *Pâris*, de le placer sur un char et l'emporter, respirant à peine et poussant de pénibles soupirs, dans la ville de Troie. Pendant ce temps, *Ajax* et *Ulysse* avec leurs lances polies continuaient de défendre avec acharnement le cadavre d'*Achille*. Leurs mains souillées firent couler tant de sang, que la terreur remplit le cœur des Troyens d'une invincible épouvante. Cessant alors de combattre, ils se débandèrent et, semblables à des étourneaux que poursuit un épervier cruel, et qui, pressés les uns contre les autres, s'envolent en criant pour éviter la mort, ils s'enfuirent en courant vers les portes d'Ilion. Après avoir pourchassé l'ennemi jusqu'au pied de ses tours, quand *Ajax* revint dans la vaste campagne, ses pieds ne touchaient point la terre, tant elle était

jonchée d'armures et de cadavres. Les Grecs alors enlevèrent le cadavre d'*Achille*, l'apportèrent dans le camp et l'abritèrent au milieu de sa tente. *Agamemnon* et *Ajax* commencèrent les premiers à se lamenter sur lui. Tout le peuple des Grecs, la face contre terre, s'unit à eux pour le pleurer. Le camp gémissait comme une ville sur le point d'être prise, et les vaisseaux retentissaient au fond de leurs carènes creuses des soupirs et des cris de la désolation. *Briséis* surtout, qui partageait sa couche, se lamentait sans fin sur le belliqueux *Achille*. Prostrée auprès du cadavre de celui dont la mort avait respecté, comme un sommeil profond, la majesté des traits, elle déchirait de ses mains, en hurlant de douleur et en pleurant comme un rocher à la fonte des neiges, la divine blancheur de sa poitrine oppressée. Pendant dix-sept jours, le camp des Grecs ne fut qu'un chœur de tristesses, et personne ne marchait sans pleurer dans son ample étendue. Enfin, après avoir amoncelé des troncs d'arbre et dressé, avec le bois qu'ils avaient amené de l'Ida, un large et haut bûcher, les Argiens, pour le livrer aux flammes, apportèrent le cadavre du grand fils de Pélée. Immolant alors quelques jeunes Troyens, des chevaux, des taureaux, des brebis et des porcs, ils jetèrent

les corps de ces victimes sur le haut du bûcher. Les *Myrmidons* ensuite coupèrent leurs cheveux et en couvrirent le corps de leur roi. *Briséis* elle-même trancha ses longues tresses et les déposa, comme un suprême hommage, entre les mains de son regretté maître. Les restes d'Achille étant ainsi parés, on les plaça au sommet et au centre de ce vaste bûcher qu'environnait l'armée, et on y mit le feu. Les vents passèrent un jour et une nuit à faire rugir les flammes qui dévoraient *Achille*. Une épaisse fumée s'élevait dans le sein de l'espace éternel, les arbres se tordaient sous l'étreinte du feu et une cendre noire tombait aux alentours. Quand tout fut terminé, les *Myrmidons* rassemblèrent les os de Titan du prodigieux *Achille*, les enfermèrent dans l'urne qui contenait déjà les restes de *Patrocle*, et les ensevelirent sous un tombeau commun qu'ils élevèrent, afin qu'il fût de loin aperçu par les hommes qui sillonneraient les flots de l'Hellespont, sur le sommet d'un large promontoire. Selon d'autres récits, *Thétis*, la mère d'Achille, transporta dans une île déserte, qu'on appelait *Leuké*, l'urne qui contenait les cendres de son fils. Les Grecs, pour honorer *Achille*, construisirent sur sa tombe un temple magnifique. Et, comme

aucun habitant ne résidait en cette île, interdite aux femmes et peuplée seulement de grands troupeaux de chèvres, on racontait que des oiseaux de mer servaient de gardiens à ce pieux sanctuaire. Chaque matin, disait-on, ils s'envolaient au large, plongeaient au sein des vagues, et revenaient ensuite avec leurs ailes móuillées balayer les parvis du temple solitaire.

X

LA MORT D'AJAX

Tandis que les Argiens, accablés de tristesse, pleuraient et ensevelissaient auprès de leurs vaisseaux le corps du grand *Achille*, les Troyens, en voyant du haut de leurs remparts les flammes du bûcher dévorer le héros qui n'était plus à craindre, étaient pleins d'allégresse. Plus d'un nourrissait l'espoir de voir bientôt les Grecs déployer les voiles de leurs nefs et quitter sans retour les rivages de Troie. Les Argiens cependant bien loin de songer à refendre les flots de la mer azurée, ne pensaient qu'à combattre et qu'à venger *Achille*. Le valeureux *Diomède* les exhortait ainsi :

— Amis, leur disait-il, si véritablement nous « voulons être vaillants, c'est maintenant surtout « qu'il nous faut attaquer plus ardemment que « jamais nos odieux ennemis. Il ne faut pas qu'ils « reprennent courage après la mort d'*Achille*. « En avant donc ; armons-nous et cernons de nos « lances avides de carnage les solides murs de « leur vaste cité. »

L'illustre *Ajax* répondit par ces mots à ces nobles paroles :

— Tu as raison, fils de Tydée, de nous engager « à continuer la lutte. Mais il nous faut, pour « honorer *Achille* en célébrant des jeux, rester « encore aujourd'hui auprès de nos navires. De- « main, nous reprendrons les armes. »

Ainsi parla le fils de Télamon. *Diomède* souscrivit à ces vœux, et tous les Grecs, au lieu d'aller assaillir les Troyens, se réunirent en une immense assemblée. *Thétis*, sortant du sein des eaux, vint présider les jeux et disposer tout auprès de son trône les récompenses destinées aux vainqueurs. L'éloquent *Nestor* s'avança le premier. L'âge lui interdisant de prendre part au pugilat ou au ceste, il rendit hommage au grand *Achille* en célébrant, aux acclamations unanimes et en termes choisis, la gloire et les vertus de ce brillant guerrier. Ce panégyrique achevé, les jeux funèbres se déroulèrent avec solennité, et les vainqueurs reçurent de la main de *Thétis*, des prix variés autant que magnifiques. Alors, pour brillamment couronner cette fête, *Thétis* aux pieds d'argent fit apporter et étaler devant elle la céleste armure du magnanime *Achille*.

— Qu'il s'avance, dit-elle avec une voix d'or,

« le guerrier qui sauva le corps de mon fils. Je le « proclame le plus brave des Grecs, et je veux « lui donner ces armes que forgea le divin Héphæs- « tos. »

En entendant ces mots, *Ajax* et *Ulysse* aussitôt s'avancèrent pour faire valoir leurs droits à ce précieux présent qu'auraient envié les Dieux. En paroles de feu, le fils de Télamon prétendait être le seul homme capable de pouvoir se vêtir de la large cuirasse, et le seul assez fort pour pouvoir brandir, avec assez d'aisance, le puissant javelot en frêne du Pélion. De son côté, le fils de Laërte se prévalait de la blessure qu'il avait reçue en défendant avec rage, contre les Troyens qui voulaient les ravir, les armes éclatantes dont il se jugeait digne. Afin de trancher ce délicat différend, qui menaçait de dégénérer en désordre, le sage et vieux *Nestor* proposa de laisser aux Troyens, que les Grecs retenaient prisonniers, le soin de décider entre le divin *Ajax* et le prudent *Ulysse*.

— Ils jugeront sans faveur et sans idée précon- « çue, disait-il, car ils ont assisté à cette rude « dispute et ils détestent également tous les Grecs. »

D'un commun accord, les Troyens interrogés se prononcèrent pour le valeureux *Ulysse*, et lui

adjugèrent le prix de la bravoure et les armes d'*Achille*. Au su de cet arrêt, l'ardeur bouillonnante d'*Ajax* se glaça dans ses veines. Un désespoir atroce assombrit ses sourcils, et une colère effroyable paralysa tous ses membres. Les yeux fixés à terre, il demeurait immobile et perdu. Ses compagnons alors le prirent sous les bras et l'aidèrent à marcher jusque vers ses vaisseaux. Quand vint la nuit, les troupes restaurées cédèrent au doux sommeil. Mais seul, dans le camp qui dormait sous le silence étoilé de la nuit, *Ajax* ne se reposait pas et gardait l'œil hagard. Le cœur en proie au plus sombre délire, il se revêtit de ses armes brillantes, tira son glaive aigu et médita de terribles projets. Allait-il incendier les navires, égorger les Argiens, ou tremper sa lame dans le sang chaud d'*Ulysse*? Accablé d'une indomptable folie et ne sachant en somme où diriger ses pas, il s'élança au gré de sa démence. Grinçant des dents et l'écume à la bouche, il bondissait et courait au hasard comme une bête fauve que la peur a saisie. Portant toujours au cœur une rage homicide, il rencontra enfin au lever du soleil un troupeau de moutons. Alors, croyant frapper des Grecs et immoler le fils ingénieux de Laërte, il s'abattit sur eux comme un lion terrible et en fit pêle-mêle

un sauvage carnage. Quand sa fureur lassée eut calmé sa folie et qu'il vit des moutons palpiter à ses pieds, il comprit sa démence. Consumé de tristesse et redoutant un pire égarement, *Ajax* tourna son épée contre lui et, jusqu'à la garde, se la plongea dans la gorge. Les Grecs en pleurs relevèrent son cadavre. *Agamemnon* gémit sur ce vaillant guerrier et *Ulysse* lui-même se lamenta sur son noble rival. Lorsque la flamme eut consumé les restes du valeureux *Ajax*, ses compagnons éteignirent le bûcher en y versant du vin ; puis, recueillant les os du héros dans une urne d'argent, ils les cachèrent sous un tombeau de terre qu'ils érigèrent au faîte d'un promontoire.

Le lendemain du jour de ces tristes funérailles, lorsque l'Aurore reconduisait les hommes aux pénibles travaux de leur courte existence, les Grecs se rassemblèrent à l'appel de *Ménélas*. Ils redoutaient que les Troyens, enhardis par la mort du fils de Télamon, ne vinssent les surprendre. *Calchas* alors, pour les encourager, prit la parole et dit :

— Fils valeureux des Grecs aux têtes chevelues,
« écoutez-moi. Vous savez que je connais claire-
« ment les secrets des destins. Jadis, je vous ai
« prédit qu'au bout de la dixième année vous

« renverseriez les murs de la superbe citadelle « de Troie. Les Dieux accompliront bientôt « cette promesse. Croyez-moi donc, pour rem- « placer *Ajax* et le fils de Pélée, envoyez chercher « dans l'île de *Scyros*, le vaillant fils d'Achille, « le beau *Néoptolème.* »

Les Grecs, à ces mots, poussèrent des cris de joie, car l'espérance de la victoire et d'un prochain retour vint dilater leurs cœurs si longtemps tourmentés. *Ulysse* et *Diomède* tirèrent aussitôt un vaisseau vers la mer, le chargèrent de vivres, le montèrent en compagnie de vingt hommes habiles à ramer et se mirent à fendre avec rapidité les flots bruissants de la mer ondoyante. Assis sur le rivage, leurs compagnons, en aiguisant leurs lances pour un nouveau combat, suivaient des yeux ce départ vers *Scyros*. Pendant ce temps, les Troyens intrépides s'armaient aussi dans leur ville aux pittoresques murs. Les Dieux, en effet, exauçant leurs appels, leur avaient envoyé l'audacieux *Eurypyle*, un descendant du vaillant *Héraclès*. Il amenait à sa suite de nombreux guerriers aguerris aux combats et forts de leurs lances énormes. En les voyant défiler, les fils de Priam étaient pleins d'allégresse, et les femmes elles-mêmes, sur le seuil de leurs portes, les

saluaient avec reconnaissance. Les nouvelles troupes campèrent sous les murs de la ville de Troie, et le noble *Eurypyle* fut l'hôte de *Pâris*. Comme *Priam* voulait qu'on reprît sans retard la lutte contre les Grecs, *Eurypyle*, dès l'aurore qui suivit le jour de sa venue, se hâta d'endosser son armure éclatante. Sur son vaste bouclier étaient représentés les travaux d'Héraclès ; son casque au beau panache étincelait sur ses membres robustes comme une boule d'or. Semblable à Arès et comparable à Hector, il marchait plein d'ardeur au milieu de l'armée et animait ses troupes reposées. *Pâris*, de son côté, exhortait *Eurypyle*.

— Va donc, lui disait-il, je t'en conjure au « nom du grand et du noble *Héraclès* que tu « rappelles par la grandeur, la force et la beauté, « va donc semer la ruine dans les rangs des « Argiens. Ressouviens-toi des exemples du héros « de ta race, et accompli des exploits qui soient « dignes de lui. Tout notre espoir est en toi, « car tu es le seul qui puisses nous sauver du sort « qui nous menace. »

Il dit, et sur l'ordre bref et précis de leurs chefs, les guerriers en foule, serrés comme des abeilles essaimant de leurs ruches, s'ébranlèrent tout d'un

bloc et s'avancèrent dans la plaine que traversait le cours sinueux du *Scamandre*. Les Grecs, de leur côté, se réunissaient autour d'*Agamemnon*. Ils s'élancèrent au-devant des Troyens avec autant d'ardeur qu'un jeune veau se jette sur sa mère quand elle revient de la forêt dans l'étable. La terre retentissait sous les pieds des chevaux ; les chars soulevaient en roulant des traînées de poussière, et une moisson de lances reluisait au-dessus d'une nappe de cendre. Terrible fut le choc. Au milieu des clameurs, les javelots frappaient les boucliers et les casques. Chacun s'aidait, pour abreuver la terre et faire couler le sang, de tout ce qui peut servir à envoyer la mort dans le cœur des mortels. Les Grecs aux piques meurtrières eurent d'abord l'avantage sur les phalanges troyennes. *Pâris* en effet fut blessé, et le vaillant descendant d'Héraclès perdit sa lance homicide en recevant une pierre sur le bras. Mais, bientôt, lorsque ses serviteurs lui eurent apporté une lance nouvelle à hampe longue et solide, *Eurypyle* entraînant la masse des Troyens, fondit sur les Argiens et parvint cette fois à les mettre en déroute. Redoutant l'horrible approche du destin, ils s'enfuyaient, comme des moutons en panique. *Eurypyle* alors, tel un chien aux dents

blanches pourchassant un cerf dans les vallées et les bois, se mit à leur poursuite. Il tua tant de guerriers que l'immense plaine se trouva trop étroite pour contenir, alignés côte à côte, tous les cadavres que sa lance inlassable entassait l'un sur l'autre. La nuit tomba, lorsque les Troyens se retrouvèrent au bord du fossé et du mur qui défendaient les nefs et les tentes des Grecs. Ne pouvant plus combattre à cause des ténèbres, ils se replièrent sans toutefois s'éloigner des navires ennemis échelonnés sur le bord du rivage, et établirent leur camp auprès des rives du *Simoïs* aux claires eaux. Le lendemain, dès l'aube, le combat reprit et le funeste Arès, avec une force accrue, exerça sa fureur. Pour leur barrer la route, les Argiens se portèrent au-devant des Troyens, qui venaient reprendre leurs positions de la veille, et les assaillirent, en faisant d'abord tomber sur leurs boucliers, une grêle de pierres, de javelots et de traits. Les rangs troyens supportèrent sans faiblir ce formidable assaut. *Eurypyle* alors, le bras infatigable et la lance en arrêt, se précipita le premier sur les Grecs, rompit leurs lignes, et, couvrant de sang et ses mains et ses pieds, avança dans la plaine en enjambant les cadavres que sa lance meurtrière étendait sur

le sol. Refoulés avec perte et n'ayant pas l'audace d'affronter *Eurypyle*, car Héraclès avait soufflé contre eux la crainte et la panique et inspiré la force à son fils invincible, les Grecs, comme un troupeau poursuivi par l'orage, se réfugièrent auprès de leurs vaisseaux. Les Troyens les suivirent. Mais les Argiens, en se défendant sans relâche du haut de leurs remparts, et en faisant nuit et jour ruisseler un sang tiède sur la pierre des murailles, les maintinrent à distance, et les empêchèrent de jeter le feu dans le creux de leurs nefs aux poupes élevées.

Pendant ce temps, *Ulysse* et *Diomède* parvenaient à *Scyros*. Ils trouvèrent le fils du grand Achille se préparant, devant sa vaste et paisible demeure, aux travaux pénibles de la guerre et s'exerçant, tantôt à lancer des javelots et des flèches, tantôt à monter un rapide coursier. Non sans admiration ils allaient l'aborder, quand *Néoptolème*, prenant le premier la parole, leur dit avec douceur :

— Soyez heureux, vous que le sort conduit « en ma maison ! Dites-moi qui vous êtes, quelle « est votre patrie, et ce que vous venez me demander « ici ?

— Nous sommes, lui répondit *Ulysse*, des amis

« du belliqueux *Achille*. Nous voyons avec joie « que tu ressembles à ce héros tant aimé : tu as « sa taille, sa beauté, et sans doute aussi son « courage. Aie donc pitié de nous. Songe à ton « père dont tu dois venger avec honneur la « mort qui te chagrine. Viens avec nous ; ne « tarde pas ; tous les Grecs t'attendent pour mar- « cher au combat et terminer la guerre par une « prompte victoire.

— Eh bien ! puisque les Dieux et les Grecs « m'appellent, reprit alors le beau *Néoptolème*, « puissé-je être pour eux la lumière qu'ils im- « plorent ! Demain, je vous le jure, nous partirons « sur le sein profond des flots. Jusque là, entrez « dans ma demeure ; vous y trouverez une table « hospitalière et un lit pour la nuit. »

Le lendemain, au lever du soleil, *Néoptolème* s'embarqua sur le vaisseau d'*Ulysse*. Poussé par un vent favorable, le navire fut en vue, dès l'aurore suivante, des rivages de Troie. Il aborda au moment où, sous les coups des Troyens que conduisait *Eurypyle*, le mur que les Grecs avaient jadis élevé pour protéger leurs vaisseaux et leur camp, était menacé d'une ruine imminente. *Diomède* le premier s'aperçut du danger. Sautant alors à terre et poussant un grand cri :

— Amis, fit-il, un grand désastre menace au-
« jourd'hui les Argiens. Franchissant nos mu-
« railles, les Troyens belliqueux vont jeter sans
« pitié la flamme sur nos vaisseaux. Allons,
« revêtons-nous promptement de nos armes, et
« sauvons le doux espoir de retour que sont pour
« nous nos nefs. »

Saisis de peur, ses compagnons alors s'élancèrent du navire, et coururent aussitôt endosser leur cuirasse. *Ulysse* conduisit sous sa tente le vaillant fils d'Achille, avide de combattre.

— Tiens, lui dit-il, voici les armes de ton père ;
« elles sont dignes de toi. »

Néoptolème alors se revêtit de l'étincelante cuirasse et du divin bouclier. Toute l'armure s'adaptait si exactement à ses membres, que tous les Grecs, en contemplant le fils et en le voyant apparaître au point où le combat était le plus acharné, crurent admirer et retrouver le père. A ce moment, en effet, *Eurypyle* tentait avec ses troupes d'escalader les tours. Une partie du mur avait été conquise, et déjà les Troyens poussaient des cris de victoire et menaçaient les nefs. Mais quand *Néoptolème* leur apparut, debout sur le rempart et faisant au soleil miroiter son bouclier, une terreur affreuse refroidit leur audace. En

tout semblable à son père, et tel un fleuve qui coule sans s'épuiser ni s'arrêter jamais, le fils d'Achille brandissait sans relâche le frêne du Pélion, jetait à bas les assaillants qui montaient aux échelles et précipitait sur le bord du fossé ceux qui déjà se tenaient sur le mur. Le sang coulait partout sur la longue muraille, et les vaisseaux et les tours retentissaient aux cris déchirants des blessés. Las de tomber comme de jeunes arbres que dévore la flamme au souffle d'un grand vent, les Troyens peu à peu commencèrent à fléchir. Rude et dur néanmoins restait encore le combat, car si les Grecs reprenaient l'avantage, les troupes troyennes ne regagnaient la plaine qu'en se défendant âprement. *Eurypyle* surtout faisait avec sa lance le vide autour de lui, et étendait sur terre, comme des troncs abattus au sein d'une forêt, des cadavres sans nombre. Dans l'espoir d'égaler le courage et la gloire de son père intrépide, *Néoptolème* alors se dirigea contre ce nouvel Hector. Les deux héros, ruisselants de sueur et assoiffés de sang, s'abordèrent comme deux bêtes fauves. Impitoyable et tenace fut leur féroce rencontre. Enfin, après de longs efforts, la lance du fils d'Achille frappa en plein visage le vaillant *Eurypyle*. Son sang vermeil se répandit à flots,

et son âme, en même temps que son corps s'écroulait sur le sol, s'envola dans les airs à travers la blessure. Les Troyens à cette vue furent frappés d'épouvante. Les plus vaillants d'entre eux, n'étant plus soutenus, se résignèrent à une fuite rapide. Les Grecs alors leur donnèrent la poursuite et s'attachèrent à leurs pas comme une meute aboyante s'acharne sur les traces du sanglier qu'elle relance. Le fils d'Achille, avec sa lance énorme et son bouclier où brillaient des éclairs, leur inspirait une si sauvage furie, que bientôt les Troyens, repoussés en désordre jusques aux pieds des murs de leur cité, s'y précipitèrent comme des moutons dans l'étable, barricadèrent les portes, et se préparèrent à repousser l'assaut de leurs fortes murailles. Les Grecs, en effet, de toutes parts environnaient la ville, et s'acharnaient, malgré les flèches, les javelots et les pierres qui du haut des remparts leur tombaient sur la tête, à enfoncer les portes aux solides étais. Ils allaient les briser, quand *Zeus* enveloppa de soudaines ténèbres la ville sacrée de l'illustre Priam. Le sommet des tours et des murailles se perdit dans un brouillard épais, et le ciel tout entier fut traversé d'éclairs et d'incessants tonnerres. Redoutant alors la colère de Zeus, les

Grecs se retirèrent en emportant leurs morts. Puis après avoir, en se jetant à l'eau, lavé dans l'Hellespont leurs membres fatigués et souillés de sueur, de poussière et de sang, ils apaisèrent leur faim, postèrent des sentinelles et s'abandonnèrent, la nuit étant venue, aux douceurs du sommeil.

XI

PHILOCTÈTE ET LA MORT DE PÂRIS ET D'ŒNONE

Le lendemain, les Grecs s'éveillèrent aux premiers feux de l'Aurore. Tout encore sous le coup du prodige qu'ils avaient vu la veille, leur premier soin fut de regarder vers Ilion. Les hautes murailles de cette cité superbe brillaient dans la lumière et plus aucun nuage ne les enveloppait. De plus en plus la ville sainte de Troie leur semblait imprenable. Aussi, pour obéir à *Calchas* et parvenir à tout prix à s'emparer des tours de cette forteresse, *Agamemnon* résolut d'envoyer à *Lemnos* le beau *Néoptolème* et l'ingénieux *Ulysse*. Ils devaient aller y chercher *Philoctète*, et ramener cet invincible archer parmi les troupes grecques, car, avait dit le pénétrant devin qui, par l'art des présages qu'il tirait de l'inspection du vol des oiseaux et des entrailles fumantes des victimes, connaissait toutes choses : « Troie ne saurait être prise sans « le secours de l'arc que tenait *Philoctète* du « puissant *Héraclès*. » *Néoptolème* et *Ulysse* mon-

tèrent alors sur un vaisseau léger, se confièrent aux larges flots de la mer azurée et abordèrent heureusement en l'île de *Lemnos*. Ils trouvèrent le héros qu'ils cherchaient au fond d'une caverne d'où sortait une affreuse odeur de pourriture. Consumé de douleurs, les cheveux en désordre et les yeux éteints sous des sourcils froncés, il était étendu sur un lit de feuillage et gémissait sans discontinuité. Depuis que *Philoctète*, en effet, en voulant montrer aux Grecs ce que pouvait son arc prodigieux, avait par mégarde, en se disposant à tirer sur un daim, laissé choir sur son pied une des flèches qu'avait empoisonnées le sang de l'Hydre de Lernes, ce malheureux blessé n'avait cessé de gémir nuit et jour. Seul, sans secours, sans espérance et sans soulagement, il endurait, depuis près de dix ans, des souffrances atroces. Les Grecs l'avaient abandonné. Le sang noir, en effet, qui coulait de sa plaie répandait une si puante odeur que tout le camp en était infecté, et la violence exaspérée des cris qu'arrachait sans relâche à cet habile archer l'épouvantable torture qui lui rongeait les os, ne permettait plus aux chefs de l'armée de sacrifier en paix. Aussi, pour s'en débarrasser, le roi d'Ithaque, pendant que *Philoctète* s'était un jour endormi sur le bord de

l'île de *Lemnos*, avait fait lever l'ancre, et donné ordre à la flotte de prendre la mer sans retard et sans bruit. Abandonné des hommes depuis lors, le malheureux archer employait ses flèches à percer les colombes et les autres oiseaux qui volaient autour des sauvages rochers de sa triste caverne. Avait-il atteint quelque proie? Il se traînait péniblement par terre pour aller ramasser à la fois, et de la chair pour apaiser sa faim et des plumes légères pour étancher le pus de son immonde plaie.

Lorsqu'il entendit les cris de *Philoctète*, *Ulysse*, redoutant la vengeance de celui qu'il avait jadis abandonné sur ce rivage inculte, ne voulut point entrer dans cet antre fétide.

— Va, dit-il alors au vaillant fils d'Achille, « entre dans la caverne et va trouver *Philoctète*. « Il ne te connaît point. Tu pourras l'aborder « sans danger, capter aisément sa confiance et « le décider à venir avec nous. »

Néoptolème obéit. Joyeux de revoir, après tant d'années d'amère solitude, le visage d'un homme, et de réentendre le doux parler des Grecs, *Philoctète*, bientôt, surtout quand il eût appris que son beau visiteur était le fils de son ancien compagnon d'armes, lui accorda toute

son amitié. Estimant le moment favorable et la partie gagnée, *Ulysse*, qui était aux écoutes, se présenta alors aux yeux de *Philoctète*. Le malheureux archer le reconnut aussitôt, éclata de fureur et prit en mains son arc. Il allait décocher contre lui une de ces flèches qui, infailliblement, envoyaient chez les Morts ceux contre lesquels elles étaient dirigées, quand *Néoptolème*, à force de prières et de supplications, put apaiser enfin sa terrible colère. *Ulysse* alors, le visage contrit en voyant tant de maux, s'assit auprès de *Philoctète*.

— Courage, lui dit-il, ta blessure guérira si tu « te décides à venir avec nous. Nul parmi les « Grecs n'est l'auteur de ton mal. Daigne seulement nous écouter et consentir à nous suivre. « Nos médecins sauront bien te guérir. »

A ces paroles, *Philoctète* oublia tout son ressentiment et promit de partir. *Néoptolème* et *Ulysse* l'aidèrent alors à gagner le rivage et à monter à bord. La nef retraversa l'Hellespont poissonneux et rejoignit bientôt la flotte grecque tirée sur le rivage. Toute l'armée se réjouit en voyant arriver celui qu'elle attendait et qui était heureux de retrouver enfin des hommes de sa race, des amis, des guerriers. Appuyé sur les épaules de *Néoptolème* et d'*Ulysse*, *Philoctète* débarqua et s'avança

vers les tentes des Grecs. *Podalire* alors, le savant médecin, versa sur sa blessure un baume salutaire. La guérison fut subite, et *Philoctète*, se sentant tout à coup tel qu'il avait été, se mit à marcher sans incommodité et se rendit, sans être soutenu, sous la tente du roi de l'opulente Mycènes. *Agamemnon* l'honora en lui offrant d'abord un repas succulent ; puis, quand il eut rassasié cet héroïque archer :

— Ami, lui dit alors le prince de tous les Grecs, « si nous t'avons offensé en t'abandonnant dans « l'île de *Lemnos*, n'en sois point irrité. Sache « que nous n'avons agi que sur l'ordre des Dieux. « Nous réparerons toutefois les torts que te « causa ce nécessaire abandon, le jour où nous « prendrons la ville sainte de Troie. Pour aujour- « d'hui, accepte sept jeunes filles, vingt chevaux « rapides et douze trépieds. Sois donc heureux « et reste parmi nous, car désormais, on te rendra « sous ma tente, au milieu des repas, les honneurs « dus à un roi. »

Philoctète accepta les présents magnifiques, et répondit ainsi au roi *Agamemnon* :

— Eh bien ! puisque le salut de la Grèce l'exige, « soyons unis à partir de ce jour. Mon cœur ne « nourrit plus, ni contre toi, ni contre un autre

« Grec, aucun ressentiment. Et maintenant, puis-
« que la nuit est là, allons nous reposer, car,
« à la veille de combattre, il vaut mieux dormir
« que festoyer longtemps. »

Le lendemain, comme les rayons du soleil éclairaient les montagnes et incitaient les hommes à reprendre leurs pénibles travaux, l'armée grecque, déjà prête au combat, s'avançait dans la plaine. Muni de l'arc et des flèches du puissant Héraclès, *Philoctète* marchait au milieu d'elle et enflammait, par son joyeux courage, la bravoure et l'élan des guerriers. Sortis de leurs murailles et occupés encore à donner à leurs morts de dignes funérailles, les Troyens, quand ils virent s'approcher cette masse de troupes marchant comme un seul homme, furent épouvantés. Elle leur apparut aussi terrible que paraît aux marins le vent impétueux qui démonte la mer et qui dresse les vagues, comme un horrible autel, pour immoler tous ceux qui affrontent les flots. *Polydamas* alors, lisant sur le visage des enfants de Priam la plus sombre affliction :

— Amis, leur cria-t-il, les Grecs ont juré
« notre perte. Puisque nous avons pour supporter
« un long siège des vivres suffisants, quittons la
« plaine et la rase campagne, montons au faîte de

« nos solides tours, et veillons-y jour et nuit en « combattant sans relâche, jusqu'à ce que les « Argiens, fatigués de poursuivre un long siège « sans gloire, remontent sur la mer et repartent « chez eux. »

Il parla ainsi. Mais le vaillant fils d'Anchise le reprit en ces termes :

— *Polydamas*, dit-il, comment peut-on dire « que tu sois sage, lorsque tu nous proposes de « subir dans la ville les rigueurs d'un long siège! « Veux-tu nous faire périr de misère et de faim, à « l'abri de nos murs investis par les Grecs? « Si nous devons mourir, mieux vaut périr avec « gloire en défendant le sol sacré de la patrie, « que s'éteindre inactifs, terrés comme des taupes, « au fond de nos demeures. »

Ainsi parla *Énée*, et l'armée entière applaudit ses paroles. Se rangeant aussitôt en ordre de bataille, les Troyens s'apprêtèrent à tenir tête à ce nouvel assaut. Terrible fut le choc des boucliers et des lances. Dans les deux camps, la *Discorde* allumait la fureur dans le cœur des soldats. Marchant à ses côtés, la *Terreur* et l'*Effroi* répandaient autour d'elle l'épouvante et la peur. Terrible comme Arès et portant le baudrier et le carquois d'Héraclès, *Philoctète* envoyait dans la mort des

bataillons entiers. Aux cris de ceux que brûlait et tordait le poison des flèches lancées par ce Titan, *Pâris* accourut, tendit son arc et décocha un trait qui fendit l'air, mais qui n'atteignit point ce nouveau fils d'Alcmène. Exaspéré de voir un de ses compagnons tomber à ses côtés, *Philoctète* alors banda la corde de son arme cintrée et, poussant un grand cri en jetant sur *Pâris* des regards de Furie :

— Chien ! s'écria-t-il, puisque tu oses venir te « mesurer avec moi, je vais te donner, ô toi qui es « la cause de tous les maux qui se sont abattus « sur les Grecs, la mort et le tombeau ! »

Tout en parlant, il détendit son arme. L'arc vibra sous la corde lâchée et la flèche en sifflant ne manqua point son but. Blessé au creux de l'aine, *Pâris*, tel un chien qui prend peur d'un sanglier que d'abord il avait attaqué, s'enfuit hors du combat. Sa retraite entraîna celle de tous les Troyens. La nuit tombait, quand, après avoir laissé des monceaux de cadavres sur le sol de la plaine, leurs troupes harassées retrouvèrent un asile dans les murs de leur ville, se restaurèrent et goûtèrent un repos bien gagné. Mais le doux oubli que verse le sommeil ne s'étendit point sur *Pâris*. Quoique tous les soins lui fussent prodigués,

aucun remède ne pouvait apaiser ses longs gémissements, ni détourner le venin de l'Hydre de lui brûler le cœur et les entrailles. Se souvenant alors que le destin avait arrêté qu'il mourrait ou vivrait selon le gré d'*Œnone*, le malheureux *Pâris* résolut de se rendre auprès de celle qu'il avait, pour *Hélène*, abandonnée depuis longtemps. Pâle de douleur et la poitrine en feu, il se jeta aux pieds de son épouse étonnée :

— Noble femme, lui dit-il d'une voix faible et « tremblante, vois ma triste souffrance, et ne sois « point irritée, si je t'ai jadis laissée seule et dolente « sous le toit conjugal. J'ai agi en aveugle. Je t'ai « gravement offensée, mais un destin fatal me « poussait vers *Hélène*. Au nom des Dieux qui « habitent le ciel, pardonne-moi et chasse de « mes veines ce poison dévorant. Si tu le veux, tu « peux promptement me guérir ; oublie donc « ta jalousie et ton ressentiment, et ne me laisse « pas atrocement mourir sous tes yeux que j'im« plore. »

Il dit ; mais d'aussi douces paroles ne parvinrent point à fléchir la longue et sombre colère de cette épouse justement irritée.

— Quoi, malheureux, lui répondit-elle, tu oses « venir te présenter à moi, après m'avoir si lâche-

« ment délaissée pour cette femme étrangère qui « nous causa tant de maux! Va, misérable, va loin « d'ici, scélérat, te réfugier en des bras qui t'ont « semblé plus beaux ! Va conter ta douleur à « Hélène, gémir au pied de son lit parfumé, « et attendre d'elle le remède à tes maux. »

Pâris alors, désespéré de se sentir chassé de sa maison, voulut aller rejoindre, sur les pentes ombragées de l'Ida, les compagnons champêtres de son adolescence. Boitant péniblement et la douleur dans l'âme, il se mit en route. Mais le poison eut bientôt achevé de corrompre le sang de ce guerrier que consumait la soif. Il s'affaissa soudain, et rendit son âme au souffle des forêts. Pendant ce temps, la malheureuse *Œnone* se lamentait au fond de sa demeure. La lumière du soleil n'avait pour elle plus aucune douceur. Quand la nuit vint, les ombres assaillirent sa pensée d'un noir pressentiment. Alors, pendant que dormaient son père et ses servantes, elle se leva de sa couche, ouvrit sans bruit les portes de sa maison et se précipita, comme portée par l'Amour et la Mort, à la recherche de celui qu'elle pleurait. Foulant sans douleur les pierres de la montagne, franchissant sans fatigue les vallées escarpées, sans crainte des fauves entrevus dans

la nuit, elle arriva bientôt à l'endroit où les Nymphes pleuraient autour du bûcher de *Pâris*, et regardaient les flammes consumer les grands arbres, qu'avaient entassés, pour honorer leur compagnon défunt, les bergers de l'Ida. A cette vue, sans pleurer et cachant sous ses voiles son visage au teint clair, la malheureuse *Œnone* s'élança dans cet ardent brasier et se fit brûler vive auprès de son époux.

XII

LE CHEVAL DE TROIE ET LA PRISE D'ILION

Tandis que les bergers recueillaient en pleurant les cendres de *Pâris* et les enfouissaient, avec celles d'*Œnone*, sous un tertre élevé, le combat continuait à gronder dans la plaine. Longtemps la victoire apparut indécise, car tantôt les Grecs enfonçaient les Troyens, et tantôt les Troyens contraignaient au recul les bataillons des Grecs. Enfin, après que bien des guerriers eurent été de part et d'autre étendus dans la poussière, une furie plus sauvage s'empara des Argiens. Semblables à de jeunes taureaux que pique sous le ventre le dard aigu d'un taon, ils se précipitèrent sur les fils de Priam. Leur élan fut tel que le sang troyen, comme l'eau pendant la pluie, ruissela sur la plaine. Désireux d'échapper à ce combat destructeur, les Troyens essayèrent de se réfugier en leur vaste cité. Peu nombreux toutefois furent ceux qui parvinrent à en passer les portes, car les Grecs, enivrés de carnage,

s'attachaient à changer leur poursuite en massacre. La bataille bientôt reprit au pied des murs. Les Argiens avançaient en élevant leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, s'abritaient sous eux comme sous la carapace d'un monstre fabuleux, et supportaient sans faiblir la grêle de pierres, de javelots et de flèches que les Troyens, du haut de leurs remparts, faisaient tomber sur eux. Les plus hardis d'entre eux, s'efforçaient à coups de hache de briser et d'enfoncer les portes. Leur espoir semblait prêt d'aboutir, quand *Énée* saisit un bloc énorme et le fit choir sur les guerriers qui déjà sentaient fléchir les battants et les gonds. Couvert d'une armure éclatante, le fils du magnanime Anchise combattait sur les tours et ressemblait à Zeus lorsque, du haut du ciel, son bras puissant terrassait les Géants. Aussi, malgré les prouesses de *Philoctète* et de son arc, les murailles de Troie restaient infranchissables. Vainement pour ouvrir aux soldats une route meurtrière, *Alcimédon* appliqua une échelle contre la haute muraille et gravit en se couvrant la tête de son vaste bouclier, ses nombreux échelons. A peine, en effet, avait-il atteint le sommet du rempart et jeté de là un regard sur la ville, qu'*Énée* d'un coup de pierre fracassa la tête de ce jeune assail-

lant. La vie sacrée l'abandonna, et *Alcimédon* tomba comme une chèvre sauvage qu'abat sur un rocher une flèche sifflante. Vers le soir, harassés de fatigue et tristes de compter de trop nombreux cadavres, les Grecs se retirèrent auprès de leurs vaisseaux. Comme la guerre semblait ne pouvoir prendre fin, les Argiens, las de tant d'efforts et de si longues peines, se laissèrent aller au découragement. La victoire leur apparut bien tardive et le retour, de plus en plus différé. Pour calmer leurs alarmes et leur mélancolie, *Calchas*, le sage devin qui connaissait les signes par lesquels les volontés des Dieux se manifestent aux hommes, réunit l'assemblée des princes de la Grèce :

— Amis, leur dit-il, ne combattez plus au pied « des murs de Troie, mais trouvez quelque ruse « pour terminer la guerre. Je viens, en effet, « d'apercevoir un épervier qui poursuivait une « colombe. Effrayé, l'oiseau chéri de la divine « Aphrodite se cacha dans le creux d'un rocher. « Tandis qu'il s'abritait, l'épervier le guettait « à la sortie de son refuge. Las d'attendre, l'épervier conçut un funeste projet, et se cacha sous « un épais buisson. La colombe alors, croyant « imprudemment que cet oiseau de proie était

« loin du rocher, sortit de sa retraite. Mais l'éper-
« vier veillait. Fonçant alors sur elle, il la saisit
« et lui donna la mort. A cet exemple, ne tentons
« plus par la violence de renverser les murailles
« de Troie, mais usons d'artifice pour capter
« la victoire.

— Cher ami, fit alors le fils ingénieux de Laërte,
« si vraiment, comme tu nous l'affirmes, le
« Destin nous permet de détruire par la ruse la
« ville de Priam, il nous faut dès ce jour construire
« en bois un cheval gigantesque. Les plus vaillants
« des Grecs s'enfermeront dans ses flancs téné-
« breux. Notre armée, cela fait, mettra la flotte
« à la mer, et, après avoir incendié les tentes,
« s'embarquera et se dirigera vers l'île de *Ténédos*.
« Du haut de leurs tours les Troyens nous ver-
« ront ; et, croyant que nous quittons les rivages
« de Troie, ils se répandront sans crainte dans
« la campagne. Seul, un homme au grand cou-
« rage, inconnu des Troyens, restera dans le camp.
« Il dira que les Grecs voulaient l'immoler pour
« obtenir des Dieux un fortuné retour, mais
« qu'il s'est réfugié, pour éviter la mort, sous
« l'inviolable asile que lui offrait ce cheval,
« fabriqué par nous en l'honneur de *Pallas*. Voilà
« ce qu'il devra répondre à leurs questions

« répétées. Il lui faudra ensuite et malgré leur
« défiance, engager les Troyens à conduire ce
« cheval dans les murs de leur ville, en leur
« faisant accroire que s'ils l'abandonnaient sur
« le bord du rivage, *Athèna* outragée livrerait
« Ilion entre les mains des Grecs. Alors, dès
« que le cheval sera introduit dans l'enceinte
« de Troie, il allumera, pour avertir les uns,
« une torche ardente sur la plus haute tour, et
« donnera aux autres, quand les fils de Priam
« seront aux mains d'un tranquille sommeil,
« le signal de sortir du ventre énorme de ce colosse
« de guerre. »

Il dit, et tous les princes des Grecs, approuvant l'ingénieux stratagème qui devait assurer la victoire des Argiens et la ruine de Troie, chargèrent *Epéos* de fabriquer un cheval de bois, solide comme un navire et haut comme une montagne. Le lendemain même, dès que l'Aurore eut refoulé dans l'Erèbe les ténèbres épaisses, les fils d'Atrée ordonnèrent aux guerriers de gagner les forêts qui tapissaient les pentes ombragées et les vallées aux mille sources de l'Ida cher aux Dieux. Tous, une fois en montagne, réunissaient leurs efforts contre les noirs sapins et abattaient les plus hauts. Les vals profonds retentissaient de leur chute, et la

forêt, s'ouvrant de toutes parts, devenait moins chère aux bêtes sauvages qui auparavant s'y plaisaient. Des peuples sans nombre se pliaient aux ordres d'*Epéos*. Les uns renversaient de grands arbres, les dépouillaient de leurs branches, taillaient en planches ou réduisaient en ais leurs solides troncs ; les autres chargeaient des mulets et transportaient, du haut des sommets ombragés jusque sur le rivage de l'immense Hellespont, le bois coupé sur la sainte montagne. *Epéos* fabriqua d'abord les pieds et les jambes du merveilleux cheval. Il construisit ensuite et son ventre et son dos, édifia sa tête et adapta sur son cou une longue et flottante crinière. Deux pierres précieuses, placées sous les orbites et imitant l'éclat brillant des yeux, rendirent comme vivante cette tête chevaline, dont les oreilles nerveuses et dressées, semblaient attendre le signal du départ. Enfin, une queue superbe descendit de la croupe et traîna jusqu'à terre. Pour renouveler l'air que devait, dans le sein du cheval, respirer les guerriers, une ouverture secrète venait aboutir tout au fond de sa bouche armée de dents d'argent. Grâce à *Pallas*, la divine artisane, l'ouvrage sacré grandissait à vue d'œil. En trois jours, il se dressa sur pied. Quand tout fut achevé :

— Princes, dit le fils de Laërte, souvenez-vous
« que l'audace l'emporte sur la force. Il est temps
« de monter dans notre ingénieuse cachette. Dès
« que la trappe sur nous se sera close, il faut que
« l'armée parte pour *Ténédos* et qu'elle y reste
« cachée, jusqu'à ce que les Troyens, croyant
« y faire entrer une offrande à Pallas, nous aient
» introduits à l'aide du cheval dans la ville de
« Priam. Mais quel est le soldat, inconnu des
« Troyens, qui consent à rester avec une âme de fer
« sous cette masse à l'énorme charpente? »

Seul, le vaillant *Sinon* prit alors la parole.

— Ulysse dit-il, dût-on m'insulter, me frap-
« per et me jeter dans les flammes, je suis décidé
« à tout oser pour donner aux Argiens la gloire
« de renverser les murailles de Troie. »

Il dit. L'armée des Grecs admira son audace, et plus d'un s'écria :

— Bravo, *Sinon*! Nous allons, grâce à toi,
« voir la fin prochaine de cette longue guerre. »

Le fils du grand Achille fut le premier qui monta dans les flancs du cheval. *Ménélas*, après lui, *Ulysse*, *Diomède*, *Philoctète*, *Ajax le Petit*, et beaucoup d'autres, autant que le ventre énorme du colosse pouvait en contenir, s'y engouffrèrent. *Epéos*, l'artisan qui avait fabriqué cette ingénieuse

œuvre d'art et qui savait en ouvrir et en fermer la porte, monta le dernier, retira l'échelle et aveugla l'ouverture. Cela fait, le reste des troupes, sous la conduite d'*Agamemnon* et de *Nestor*, mit à la mer les vaisseaux, incendia les tentes, gagna rames battantes le rivage escarpé de l'île de *Ténédos*, et attendit là que le signal du feu vînt lui indiquer l'heure de reprendre la mer.

Lorsque les Troyens virent les flammes dévorer le camp grec, ils s'imaginèrent que les Argiens renonçaient à la guerre et retournaient chez eux. Troie tout entière s'affranchit d'un long deuil ; les portes s'ouvrirent et les fils de Priam se rendirent au rivage. Frappés d'étonnement à la vue du cheval, ils se demandaient avec anxiété ce que pouvait être et ce que leur réservait cette œuvre colossale. La multitude incertaine se partageait en avis opposés, quand elle découvrit, caché derrière une jambe du cheval, le courageux *Sinon*. Son visage était triste, et, pour donner un air de vraisemblance au perfide stratagème d'*Ulysse*, il avait les deux mains liées derrière le dos. Les Troyens d'abord le questionnèrent avec aménité. Mais, comme ils se heurtaient à un silence têtu, ils l'insultèrent, le frappèrent et lui coupèrent enfin le nez et les oreilles. Sans laisser son âme

fléchir sous la douleur, le vaillant *Sinon* leur répondit alors :

— Fatigués de cette guerre et de leurs cruelles « souffrances, les Grecs chez eux se sont enfuis. « Sur le conseil de *Calchas*, ils ont fabriqué ce « cheval en l'honneur de *Pallas*, afin d'apaiser « la Déesse qui prenait contre eux parti pour les « Troyens. Pour obtenir un heureux retour et « des vents favorables, ils voulaient, sur le conseil « d'*Ulysse*, m'immoler aux ombrageuses divinités « de la mer. Désireux alors d'échapper au trépas, « je me suis réfugié auprès de cette offrande ; et, « par respect pour la fille puissante du grand « Zeus, ils m'ont laissé la vie. Sachez pourtant « que les Argiens ne retournent à Mycènes que « pour y chercher de nouveaux renforts et des « armes plus sûres. Ce cheval est là pour protéger « le camp qu'ils doivent réoccuper. Si vous l'y « laissez, *Athèna* outragée livrera Troie entre « les mains des Grecs ; mais si vous pouvez « l'introduire dans vos murs — car les Grecs, « sur le conseil de *Calchas*, ne l'ont fait aussi « grand que pour l'empêcher de passer sous « vos portes — l'Asie tout entière vous aidera « à repousser les Grecs. »

Il dit, et les Troyens se divisèrent en deux camps.

Les plus crédules voulaient qu'on introduisît sur le champ ce cheval dans la ville ; les autres, plus méfiants, désiraient qu'on précipitât dans les ondes cette insidieuse offrande ou que, du moins, on ouvrît ses flancs pour en sonder les cavités profondes. Quant à *Laocoon*, il exigeait à grands cris qu'on l'incendiât sans retard :

— Défiez-vous, ô Troyens, leur disait ce « prêtre d'Apollon ! Ce cheval n'est qu'un piège, « et je redoute, même dans les offrandes qu'ils « peuvent faire aux Dieux, la perfidie des Grecs. »

A peine avait-il achevé de parler, que deux longs serpents s'avancèrent sur la mer en déroulant leurs anneaux. Abordant le rivage, ils se précipitèrent en sifflant sur les deux fils du malheureux *Laocoon*, s'enroulèrent autour d'eux et les étouffèrent sous l'étreinte de leurs replis écailleux. Croyant se porter au secours de ses enfants, *Laocoon* lui-même fut saisi et broyé.

Les Troyens alors, pensant qu'*Athèna* venait de punir l'insolence du prêtre d'Apollon, se décidèrent à transporter sans retard le colosse en leurs murs. Ils entourèrent de chaînes l'immense cou du cheval, nouèrent de grosses cordes tout autour de son corps et glissèrent des rouleaux sous ses pieds gigantesques. Tous alors et tels

des pêcheurs tirant sur des cables pour remettre à la mer un énorme navire, se mirent à tirer sur les chaînes pesantes. Le cheval s'ébranla en grinçant sur le sable. Les inégalités du terrain et le gué qu'il fallait traverser, leur rendaient le chemin très pénible ; et, au moindre cahot, ils entendaient des craquements pareils à ceux d'un char qui gémit sous sa charge. Quand on fut près d'Ilion, il fallut abattre les murailles pour introduire dans l'enceinte ce coursier formidable. Les Troyennes alors poussèrent des cris de victoire et de joie, en admirant l'étonnant prodige qui s'avançait dans les rues de leur ville. Croyant que ce trophée leur amenait la fin de la guerre détestée, elles entouraient de guirlandes de fleurs les flancs de ce cheval. Des chœurs de jeunes filles couronnées de feuillage l'escortaient en dansant. L'allégresse régnait dans tous les cœurs. Les guerriers surtout, s'imaginant délivrés du lourd fardeau des batailles, couronnaient les autels des Dieux, offraient des sacrifices et répandaient des libations de vin. Cependant, les victimes n'étaient pas dévorées par la flamme ; des larmes coulaient des statues divines ; les loups et les chacals venaient hurler et glapir jusque devant les portes de la sainte cité. La crainte pourtant, à ces signes

funestes, ne s'empara point de l'âme des Troyens. Seule, pressentant un malheur imminent, *Cassandre* criait comme une lionne blessée, et parcourait les rues les cheveux en désordre et les yeux pleins de larmes.

— Malheureux, disait-elle, la ruine et la déso-
« lation viennent d'entrer chez vous! La ville
« est pleine de feu ; vous ne le voyez pas, aveugles
« que vous êtes. Et, sur le bord de la route qui
« mène chez les Ombres, vous prenez aujourd'hui
« et sans vous en douter votre dernier repas. »

En martelant ces mots, armée d'une main d'un brandon enflammé et brandissant de l'autre une hache à deux tranchants, elle s'élança pour briser le cheval et y mettre le feu. Mais les Troyens l'insultèrent en lui arrachant et son fer et sa flamme. Alors, comme une panthère poursuivie par des chiens, *Cassandre* affolée s'enfuit dans sa demeure. Quant aux fils de Priam, leur jubilation se continua en festins et en danses accompagnées de chants. De toutes parts, au son des flûtes et des syringes, on s'abandonnait à une joie sans mesure. Aucun guerrier n'était plus à son poste ; et, quand le sommeil s'empara des Troyens, ils s'endormirent accablés de lassitude, gorgés de viandes et la tête alourdie par une ivresse massive. Avec l'obscurité

croissante, s'abattit sur la ville le calme qui allait devenir le signal du carnage, et les chiens eux-mêmes, s'arrêtant d'aboyer, semblèrent craindre de troubler le silence tragique de cette nuit suprême. Tout dormait donc en cette vaste cité, tout sauf *Hélène* qui brûlait de voir et d'admirer plus à l'aise le prodigieux colosse qu'avaient construit les Grecs. Au milieu de la nuit, elle sortit de chez elle et se rendit sans bruit auprès de ce cheval. Elle fit trois fois le tour de cette masse énorme ; et, imitant la voix de leurs épouses, elle appelait par leur nom les plus illustres Argiens. *Ménélas* s'attendrit en reconnaissant la voix de sa très belle épouse. *Ulysse*, en s'entendant nommer comme par *Pénélope*, sentit des larmes lui brûler les paupières. Tous pourtant gardaient, au fond de leur cachette, le plus profond silence. Le seul *Anticlos* n'eut point la vertu de cet inébranlable courage. Comme il allait ouvrir la bouche pour répondre à celle qui lui rappelait l'objet lointain de sa tendresse, *Ulysse* lui arrêta la parole sur les lèvres, et la main du héros serra si fortement la gorge de celui qui allait les trahir, qu'il l'étrangla et lui fit rendre l'âme.

Hélène avait à peine regagné sa demeure que *Sinon* monta sur la plus haute tour et fit briller

dans l'air noir l'éclat splendide et exaltant du feu. Les Grecs, apercevant de *Ténédos* le fanal attendu, levèrent aussitôt l'ancre, et firent à leurs vaisseaux fendre la mer écumante. Inquiet, mais courageux comme un loup qui rôde à pas feutrés tout autour d'une étable, *Sinon* s'approcha ensuite du cheval et donna aux guerriers enfermés dans le ventre du monstre le signal de sortir. Avec l'aide de l'habile *Epéos*, *Ulysse* ouvrit sans bruit les flancs de l'animal, et, penchant sa tête en avant, il regarda de partout si les Troyens veillaient. Ne voyant rien et n'entendant que silence, il sortit une échelle et descendit à terre. Les autres chefs, glissant le long d'un câble le suivirent sans retard. Quand le cheval les eut tous rendus à la nuit sombre, les uns s'apprêtèrent à préluder au massacre, et les autres, tombant à l'improviste sur les sentinelles qui, au lieu de veiller, dormaient au pied des remparts découverts, les égorgèrent et ouvrirent les portes de l'illustre cité du malheureux Priam. Pendant ce temps l'armée grecque, secondée à la fois par des vents favorables et l'effort des rameurs, réabordait les rivages qu'elle avait feint de quitter. A peine débarqués, les Argiens se dirigèrent en silence vers la superbe Ilion qu'ils brûlaient de détruire. Pleins du souffle

d'Arès, ils pénétrèrent dans la ville et la trouvèrent déjà toute souillée de mourants et de morts. Le carnage dès lors s'accrut et s'étendit avec la rage du feu. De toutes parts on entendait se mêler aux aboiements des chiens qui désertaient les maisons embrasées et qui hurlaient au regard des flammes crépitantes : les gémissements des blessés, les râles des moribonds, les cris des femmes en cheveux et des mères demi-nues qui portaient leurs enfants. L'obscurité ajoutait à l'horreur, et l'odeur du sang chaud se mêlait aux relents des ripailles récentes et aux âcres senteurs de l'incendie grandissant. De nombreux guerriers en effet, car les Grecs craignaient dans la mêlée obscure de se blesser entre eux, parcouraient les rues avec des torches ardentes et jetaient des tisons dans les maisons endormies. La citadelle, les temples, les opulentes demeures flambèrent comme une forêt étagée sur les flancs d'une montagne sans eau. Des milliers d'étincelles se mêlaient aux étoiles, et la montée des flammes, qu'avivait l'écroulement des toits, empourprait dans les rues des torrents de sang noir. Le fils du blond Achille envahit alors le palais de Priam. Rencontrant ce pieux roi près d'un autel à Zeus, il lui trancha la tête. Non loin de là, des soldats

grecs découvrirent *Andromaque*. Les yeux en pleurs et le pas indécis, elle portait en ses bras *Astyanax*, le fils chéri d'Hector. Sans pitié pour la mère, les vainqueurs arrachèrent cet enfant au doux sein maternel, et le précipitèrent du haut en bas d'une tour élevée. *Andromaque* eût désiré mourir, mais les Grecs, sans la tuer, la saisirent et lui réservèrent le triste sort des captives. Dans une des chambres du palais, *Ménélas* surprit *Déiphobe* dans le lit même d'*Hélène*. *Hélène*, en effet, après la mort de *Pâris*, avait épousé le propre frère de son ancien ravisseur. De part en part *Ménélas* traversa *Déiphobe* de sa lance robuste. *Hélène* effrayée, sauta du lit et courut se cacher. Mais, son époux, les bras couverts de sang, se mit à sa poursuite et parvint à l'atteindre. Il allait la tuer, tant la jalousie sait soulever des colères, quand le charme attirant de son épouse aimée lui rappela tout à coup le précieux souvenir de son bonheur passé. En la voyant si belle, il n'osa plus lever l'épée sur une tête aussi chère ; il restait immobile, stupéfait et sans force. Plus impudent que lui, *Ajax*, fils d'Oïlée, ayant trouvé *Cassandre* réfugiée dans le temple de la divine Athèna et étreignant d'un bras désespéré la statue de la déesse aux yeux pers, n'eut pas crainte de la déshonorer. *Athèna*, dit-on,

pour ne point voir ce criminel attentat, détourna les yeux et leva son regard vers la voûte du temple. Pendant ce temps, l'incendie gagnait toute la ville et faisait reluire les flots de l'Hellespont. Les maisons s'écroulaient en ensevelissant, sous leurs poutres ardentes, d'infortunés Troyens. Des cris affreux montaient de chaque ruine fumante. On étouffait dans les rues comme à la bouche d'un four. Fuyant l'âcre fumée et le mugissement des flammes dévoratrices, les chiens et les chevaux, foulaient aux pieds les morts et blessaient les vivants pour se frayer un passage, passer les portes et se sauver à travers la campagne qu'illuminait, comme au soir de l'incendie du monde, la splendeur rouge et fauve d'un ouragan de flammes.

XIII

LE DÉPART DE LA FLOTTE ET LE RETOUR EN GRÈCE

Tandis que l'incendie réduisait en cendres la ville de Priam, les Grecs aux longs cheveux ne restaient point inactifs. Fatigués du carnage, ils se mirent à piller et à rassembler en un lieu désigné les richesses de Troie. Aussi, lorsque l'armée quitta ce qui restait d'une ville naguère florissante, elle put emporter un immense butin. Les uns, en longues files, regagnaient leurs vaisseaux les épaules chargées de dépouilles diverses, les autres conduisaient par troupeaux les captives en pleurs. La reine et la servante avaient le même sort. *Agamemnon* emmenait *Cassandre*, *Néoptolème* entraînait *Andromaque* et *Ulysse* pressait devant ses pas *Hécube* aux cheveux blancs. Avec eux, *Ménélas* conduisait l'épouse qu'il avait recouvrée. Seule, entre toutes les femmes asservies que les Grecs dirigeaient vers leurs solides nefs, *Hélène* ne pleurait pas. Le front couvert de honte et baigné de réserve, elle suivait son mari, mais cette pourpre

décente mariait à la blancheur de ses joues désirable le teint des roses vives. Tout au long du parcours, on se pressait pour la voir ; on admirait sa démarche et ses voiles, et personne n'osait, même à voix basse, adresser un reproche à celle dont la beauté avait été la cause de tant de maux. *Ménélas* la mena directement sous sa tente. *Hélène* alors l'entoura de ses bras. Tous deux, au souvenir de leurs anciennes tendresses, versèrent de douces larmes ; puis, oubliant leurs chagrins, et sentant Aphrodite les inonder de ses charmes, ils s'endormirent enlacés l'un à l'autre comme le lierre à la vigne.

Lorsque, pleins d'une grande joie, les Argiens eurent achevés d'entasser, au fond des nefs creuses, l'opulence de Troie, ils se réunirent et se mirent à chanter pour célébrer leur victoire et remercier les Dieux. Ils convièrent ensuite à un festin plantureux les guerriers qui s'étaient enfermés dans le flanc ténébreux du cheval d'*Epéos*. Ils firent surtout honneur au valeureux *Sinon*, dont le visage avait été mutilé. Fier de ses blessures, ce soldat intrépide oubliait son malheur dans l'allégresse commune. La moitié de la nuit s'écoula dans la gaieté sonore qui jaillissait des coupes. Mais bientôt, accablés de fatigue et malgré leur désir de

festoyer jusqu'au jour, ils cessèrent de boire et de manger, se couchèrent çà et là sur le sable lavé et abandonnèrent leurs membres au sommeil.

Or, pendant que le fils d'Achille reposait sous sa tente, l'âme de son père lui apparut au chevet de sa couche :

— Salut, mon fils, lui dit-il! N'afflige plus ton « cœur en pensant à ma mort, car je suis désormais « le commensal des Dieux. Sache pourtant que « je suis irrité de ce que les Grecs, quand ils se « sont partagés les richesses de Troie, aient oublié « le bras qui répandit si souvent la terreur et « l'effroi dans les rangs des Troyens. Le souvenir « de ma bravoure indomptable est-il mort avec « moi? Dis-leur donc, s'ils veulent un bon retour, « que je désire qu'on immole auprès de mon « tombeau la propre fille de Priam, la belle « *Polyxène*. »

Le lendemain, comme les Grecs se préparaient au départ, *Néoptolème* arrêta la joie bruyante de leur empressement, les réunit et leur dit :

— Amis, apprenez de moi la volonté de mon « père. Il m'est apparu cette nuit, et il demande « aux Argiens qu'on lui choisisse une récompense « honorable. Son choix s'est arrêté sur la fille « de Priam, et il désire, si vous voulez obtenir

« un prompt et bon retour, qu'on immole sur sa « tombe *Polyxène* aux beaux seins. »

Il dit, et les Grecs alors obéirent à ce souhait comme à celui d'un Dieu. Ils arrachèrent *Polyxène* aux bras d'*Hécube*, sa mère, et la conduisirent sur la tombe d'*Achille*. Là, *Néoptolème* saisit par les épaules la fille désolée de Priam ; et, appuyant la pointe de son glaive sur le tertre qui recouvrait les cendres du plus vaillant des Grecs, il adressa ces paroles à son père :

— Écoute, ô mon père, la prière de ton fils! « Ne sois plus irrité contre nous, puisque nous « t'offrons la vierge de ton cœur. Sois-nous « propice et accorde-nous la douceur du retour. »

En achevant ces mots, il plongea son épée dans la gorge de *Polyxène*. Le sang coula sur sa poitrine d'ivoire, et la vie sacrée s'échappa de son corps.

Après ce sacrifice, les Grecs se remirent à hâter leur départ. Ils embarquèrent en dernier lieu les captives, plantèrent à l'avant des vaisseaux des têtes de Troyens, et suspendirent de chaque côté des poupes et des proues : les boucliers et les lances, les casques et les cuirasses des ennemis vaincus. Quand tout fut prêt, ils détachèrent les amarres, levèrent les ancres et prirent la mer

en poussant de longs cris de victoire. L'Hellespont résonnait du bruit de leur départ ; les rames en cadence faisaient bondir les carènes chargées et, du haut de leurs proues décorées de trophées, les rois, priant les Dieux de leur donner un florissant retour, versaient des libations de vin dans la mer azurée.

Seules, les captives aux joues amaigries par les larmes, tournaient les yeux vers Ilion. Horrifiées d'épouvante et leurs mains sur la gorge, elles regardaient, pour la dernière fois, les ruines fumantes qui indiquaient où fut Troie.

Les Grecs cependant, tantôt à la rame, et tantôt à la voile, s'éloignèrent promptement de cette rive étrangère où reposaient tant des leurs. Ils auraient certainement atteint la terre de l'Hellade et traversé sans encombre les flots changeants de la mer odorante, si *Athèna*, irritée de l'injure qui avait été faite à *Cassandre*, n'eût contre eux suscité une horrible tempête. Au milieu d'un orage qui bouleversa leur flotte, la foudre s'abattit sur *Ajax*, et le fils d'Oïlée, avec tous ceux qui montaient son vaisseau, fut précipité dans le gouffre des eaux. Toutefois, grâce à sa force étonnante, le vainqueur sacrilège put se sauver à la nage et escalada les rochers de *Gyra*. Mais là,

comme il se vantait, en dépit des Immortels, d'échapper au trépas, *Poséidon*, d'un coup de son trident, déracina cet îlot escarpé et fit ainsi rouler *Ajax* au sein des flots.

Toutefois, bien d'autres longues et pénibles traverses attendaient les héros qui regagnaient leur patrie. Quand *Agamemnon* fut de retour à Mycènes, il trouva son trône occupé par un indigne et perfide usurpateur qui s'appelait *Égisthe*. Durant son absence, en effet, *Clytemnestre*, sa femme, avait été séduite par un aventurier qui jalousait les vastes richesses de l'opulente Mycènes. Quand elle apprit que le divin *Agamemnon* arrivait en vue de sa terre natale, elle envoya *Égisthe*, avec des chars et des coursiers, le recevoir sur la plage où il allait débarquer. *Égisthe* salua le héros, l'invita chez lui, le conduisit lui-même en son propre palais et le fit asseoir à un festin magnifique. Or, dans une salle voisine, vingt hommes en armes étaient en embuscade. A un signal donné, ils firent irruption, égorgèrent les convives et tuèrent *Agamemnon*. *Clytemnestre* elle-même se chargea de *Cassandre*. Durant sept ans, l'homicide *Égisthe* régna sur Mycènes. Mais à la huitième, secondé par son ami *Pylade*, *Oreste* vint égorger le meurtrier de son père.

Plus heureux que le roi de Mycènes, *Ménélas* revint à Sparte en compagnie d'*Hélène*. Ils y régnèrent paisiblement pendant quelques années. Les uns racontent que cette femme fatale y fut ensevelie à côté de son époux. Selon d'autres, après la mort de *Ménélas*, elle se serait réfugiée à *Rhodes* auprès de *Polyxo*. Et celle-ci, pour venger son mari qui avait été tué pour les beaux yeux d'*Hélène* au pied des murs de Troie, aurait fait pendre aux branches d'un platane touffu, la belle épouse du vaillant *Ménélas*.

Quant à la pure *Andromaque*, elle suivit en *Epire* le fils du blond Achille. Quoique fort épris d'elle, *Néoptolème* bientôt s'en sépara et la donna en mariage à *Hélénus*, le seul des fils de Priam qui ait survécu à la ruine d'Ilion. Après la mort de *Néoptolème*, *Hélénus* hérita d'une partie du royaume d'*Êpire* ; et, sur cette terre étrangère, *Andromaque* édifia, en souvenir de la grande et sur les bords d'un cours d'eau qu'elle nomma *Simoïs*, une petite Troie.

XIV

ULYSSE ET POLYPHÊME

De tous les héros qui se confièrent à la mer pour regagner leur patrie après la chute de Troie, *Ulysse* fut celui qui erra le plus longtemps et qui essuya, avant de revoir *Ithaque* et *Pénélope*, les plus nombreux revers. Il passa vingt ans sans revoir la fumée s'élever des toits de son île natale. Appréhendant les suites d'une aussi longue absence, il ne s'était pas d'ailleurs, raconte-t-on, décidé de bon gré à partir pour Ilion et à quitter l'épouse qu'il aimait tendrement. Aussi, pour esquiver la promesse qu'il avait faite de secourir celui des prétendants d'*Hélène* qui serait outragé, le subtil *Ulysse* avait imaginé toutes sortes de ruses pour se dispenser d'aller venger à Troie, le déshonneur qu'avait encouru *Ménélas*. Simulant la folie, il attelait à une même charrue des animaux différents, labourait le sable infécond du rivage et semait du sel au lieu de grains de blé. Mais *Palamède*, celui-là même qui devait, pour distraire les soldats de la longueur et des ennuis du siège

de la ville de Priam, inventer pour eux les jeux de dés et d'échecs, découvrit que la folie du roi n'était que feinte habile. Étant venu à *Ithaque* et ayant trouvé *Ulysse* en train de labourer avec un bœuf et un cheval, *Palamède* prit d'entre les bras de *Pénélope* le petit *Télémaque* et le plaça à l'endroit où la charrue, pour prolonger le sillon qu'elle creusait, devait passer inévitablement. *Ulysse* apercevant son fils, se détourna avec adresse et fit ainsi connaître que ses extravagances n'étaient que concertées.

Après la prise et la ruine de Troie, *Ulysse* put prendre enfin le chemin du retour. Au sortir de l'Hellespont, il fut jeté par les vents sur les côtes de *Thrace* et dut aborder sur les terres des *Cicones*. Là, il s'empara d'*Ismaros* et pilla cette ville entourée de vignobles. Après cette victoire, et pendant que ses troupes s'oubliaient dans le vin, les *Cicones* fondirent à l'improviste sur l'ingénieux roi d'Ithaque et massacrèrent, sans qu'il pût les défendre contre le trop grand nombre des lances ennemies, soixante et douze de ses hardis compagnons. Contraint et forcé de remettre à la voile, *Ulysse* fut de nouveau surpris par la tempête. Au moment, en effet, où il allait doubler le cap *Malée*, les vents et la houle le rejetèrent au sud de l'île

de *Cythère*. Pendant neuf jours il erra sur la mer, ballotté çà et là par de funestes vents. A la dixième aurore, il aperçut la terre. Dès qu'il prit pied sur ce nouveau rivage, il envoya trois de ses compagnons s'informer chez quel peuple il était parvenu. Les *Lotophages* les reçurent avec aménité et leur donnèrent à manger un fruit dont la saveur était d'une vertu si étrange, que ceux qui en goûtaient, oubliant la mission dont ils étaient chargés, perdaient le souvenir de leur contrée natale et n'éprouvaient plus que le désir de vivre et de rester en ce pays où l'on mange des fleurs. *Ulysse*, ne voyant plus revenir les émissaires attendus, dut aller les chercher et employer la force pour les contraindre à revenir à bord. Craignant ensuite que tous ses compagnons n'oubliassent aussi, en mangeant du *Lotos*, la pensée du retour, le roi d'Ithaque leur ordonna de monter sur leurs nefs et de frapper aussitôt de leurs rames le vaste dos de la mer poissonneuse. Avec sa flotte de douze vaisseaux aux proues vermillonnées, *Ulysse* parvint en peu de temps dans les parages du pays des *Cyclopes*. La nuit tombait quand il aborda dans une île, voisine de la côte sur laquelle habitaient, en des grottes profondes, des monstres gigantesques qui, sans labourer ni semer, passaient leur temps à faire

paître, sur le sommet ou le flanc des montagnes de ce pays aride, d'immenses troupeaux de moutons et de chèvres. Le lendemain, dès les premiers rayons, les compagnons d'Ulysse se partagèrent en trois bandes, et, armés de javelots et d'arcs recourbés, partirent à la chasse. Leur battue fut féconde, car des milliers de chèvres bondissaient sur cette île. Chaque vaisseau eut neuf pièces à rôtir. Aussi le repas dura-t-il jusqu'au bord de la nuit. La joie cependant n'était pas sans mélange. De leur île, en effet, les Ithaciens voyaient s'élever, sur le continent proche, la fumée de grands feux, et entendaient des voix, horribles et étranges, se mêler aux bêlements des brebis et des chèvres. Sachant toutefois que les cruels *Cyclopes* ignoraient l'art nautique, ils se couchèrent sur le bord du rivage et s'endormirent avec tranquillité. Le jour suivant, au retour de l'aurore, *Ulysse* rassembla ses compagnons dispos et leur dit ces paroles :

— Amis, restez ici dans cette île tranquille.
« Moi cependant, avec tous ceux qui montent
« mon navire, je veux aller reconnaître ce que sont
« les *Cyclopes*, m'informer de leurs Dieux et
« m'instruire de leurs mœurs. Attendez-moi en
« veillant sur ma flotte. »

Il dit, et il monta, avec son équipage, à bord de

son vaisseau. Lorsqu'il toucha la côte dont il était si près, *Ulysse* confia à ses marins la garde de son navire, choisit pour toute escorte douze des plus vaillants, et, emportant avec lui une outre pleine de vin, se dirigea vers la grotte élevée qu'il avait aperçue comme il entrait au port. Après avoir franchi une enceinte formée de blocs de rocher et traversé une cour qu'ombrageaient de grands pins, *Ulysse* pénétra dans un antre d'une propreté plaisante et d'une vaste étendue. Ses compagnons n'y trouvèrent point le *Cyclope*, car *Polyphème* avait conduit ses troupeaux au pacage, mais ils admirèrent l'aménagement de sa fraîche demeure. Ici, se trouvaient des claies surchargées de fromages ; plus loin, des rangées de jattes remplies de petit-lait. Des agneaux, des chevreaux, séparés selon leur âge par différentes cloisons, remplissaient l'intérieur de bêlements prolongés. En attendant l'hôte de ce refuge, *Ulysse* et ses compagnons firent du feu, prièrent les Immortels, prirent quelques fromages et y goûtèrent en se tenant assis. Quand, à l'heure où l'on dételle, le *Cyclope* revint, il portait sur son dos un énorme fardeau de branches mortes et de bois desséché. Il s'en déchargea en le jetant par terre avec un bruit terrible. Puis, ayant fait entrer

les brebis et les chèvres qu'il était temps de traire, il ferma son antre avec un gros rocher, tira le lait de son troupeau bêlant et rendit ensuite les agneaux à leur mère. Ce travail achevé, il ranima le feu. A la lueur des flammes, le *Cyclope* apparut comme la pointe hirsute d'une montagne à pic. Ses longs cheveux tombaient comme des branches sur ses vastes épaules, et, sous un sourcil qui étendait d'une oreille à une autre un arc de broussailles, s'ouvrait un œil unique, large et brillant comme un bouclier reluisant au soleil. Mais le feu, en éclairant la grotte, permit à *Polyphème* d'apercevoir les compagnons d'Ulysse :

— Étrangers, leur dit-il, qui êtes-vous et que « désirez-vous ? »

La voix rauque et terrible de cet affreux colosse glaça d'effroi le cœur des Ithaciens. *Ulysse* pourtant :

— Nous sommes Grecs, fit-il ; et nous nous « rendons, après des mois et des années d'absence, « dans notre chère patrie. Mais les vents contraires « nous ont jetés sur cette côte inconnue, et nous « venons, suppliants, te demander, sinon l'hos- « pitalité, du moins la subsistance qu'il est juste « d'offrir aux malheureux égarés.

— Etranger, reprit alors le *Cyclope*, où as-tu « laissé ton vaisseau ?

— *Poséidon* a brisé mon navire, répondit *Ulysse*, « et les vents en ont dispersé les débris sur les « flots irrités. »

Sans rien répondre, le farouche *Cyclope* se jeta mains ouvertes sur les douze Ithaciens, en saisit deux et écrasa leur tête sur le sol de sa grotte. Ce forfait accompli, il dépeça leurs corps, et, l'un après l'autre, engloutissant et la chair et les os, il en dévora les membres palpitants. Buvant ensuite une cruche de lait, *Polyphème* repu s'étendit pour dormir au milieu de ses chèvres. *Ulysse* alors pensa tirer son glaive et se précipiter sur ce monstre inhumain. Une idée le retint. Il songea tout à coup qu'il lui serait impossible, même avec le concours de tous ses matelots, de soulever la pierre qui obstruait l'entrée de cet antre sauvage. En gémissant, et pour ne point mourir enfermé dans sa grotte, il laissa le *Cyclope* dans les bras du Sommeil. Le lendemain, aux premiers feux du jour, *Polyphème* se leva, saisit encore pour en faire son repas deux compagnons d'Ulysse, souleva le rocher, fit sortir ses troupeaux et retint, en refermant l'entrée, les Ithaciens prisonniers dans son antre. *Ulysse* alors, trouvant au fond de l'étable une massue taillée dans un tronc d'olivier, la coupa à la longueur d'un pieu, en appointa le bout, la

durcit au feu et cacha cette arme sous un tas de fumier. Vers le soir, quand le *Cyclope* rentra, il vaqua à ses travaux coutumiers ; puis, saisissant de nouveau deux compagnons d'Ulysse, il en fit son souper. Quand il les eut mangés, le fils de Laërte versa du vin dans une grande coupe et, tendant de ses deux mains ce breuvage enivrant :

— Tiens Cyclope, dit-il en s'approchant de lui, « bois, puisque tu as mangé, de ce vin délectable. »

Polyphème trouva cette liqueur si divine, qu'il en redemanda.

— Verse encore, étranger, dit-il ; verse-moi « de ce nectar et de cette ambroisie, et dis-moi, « je te prie, pour que je puisse te donner un présent « qui t'agrée, quel est ton nom ?

— Je m'appelle *Personne*, lui répondit *Ulysse* « en lui versant trois coupes, et c'est *Personne* « que m'appellent, mon père, ma mère et tous « mes compagnons.

— Eh bien, *Personne*, répartit le *Cyclope*, pour « te récompenser, je ne te mangerai que le dernier « de tous tes compagnons. »

Il dit, et bientôt le sommeil de l'ivresse l'envahit jusqu'au cœur. Dès qu'il fut endormi, *Ulysse* retira le pieu du fumier, l'approcha du feu, et aussitôt que la flamme en sautilla sur la pointe, il

le planta dans l'œil unique du monstrueux *Cyclope*. Puis, appuyant de tout le poids de son corps sur le haut de ce pal, il le fit tourner comme une puissante tarière. La prunelle écrasée sifflait sous l'orbite évidée, comme une eau dans laquelle on trempe un fer ardent. Une vapeur de feu dévorait les sourcils, et la pointe brûlante faisait grésiller et craquer les racines de l'œil. Fou de douleur et se sentant aveuglé, *Polyphème* se mit à pousser de tels rugissements que la montagne entière frémissait à sa voix. Arrachant ensuite de ses mains en délire ce pal ensanglanté, il le fit voler tout au fond de son antre. Ne pouvant joindre *Ulysse*, car il s'était caché, il appelait à grands cris les *Cyclopes* voisins. Ceux-ci, entendant ses appels, de toutes parts accoururent.

— Qu'as-tu, lui dirent-ils en se pressant à « l'entrée de sa grotte, pour pousser dans la nuit « d'aussi vives clameurs ? »

Polyphème, à ces mots, du fond de sa caverne leur répondit ainsi :

— Amis, *Personne* m'a dompté par ruse et non « par force.

— Puisque personne ne t'outrage, que pou« vons-nous pour toi ? » firent alors les *Cyclopes*, et ils se retirèrent.

Désespéré, gémissant sans relâche, et renonçant à chercher à tâtons ses meurtriers invisibles, *Polyphème* s'assit pour les prendre au passage et garder de son corps, en déplaçant la pierre, la sortie de sa grotte. *Ulysse* alors, avec des liens d'osiers, attacha sous le ventre des béliers de l'étable les compagnons qui lui restaient. Quand l'Aurore amena l'heure de la pâture, le *Cyclope*, en ayant soin toutefois de tâter de la main l'échine de ses bêtes, fit sortir son bétail. Liés et cachés entre les pattes des robustes béliers, les compagnons d'Ulysse purent ainsi s'évader, et *Ulysse* lui-même franchit la porte de l'antre en se cramponnant à l'épaisse toison qui recouvrait le ventre du plus beau bélier de ce riche troupeau. Dès qu'il se crut assez éloigné de l'enceinte qui protégeait la cour, *Ulysse* se se détacha et libéra de leurs liens ses compagnons sauvés. Chassant alors devant eux les brebis les plus grasses, ils les firent monter à bord de leur vaisseau, levèrent l'ancre et partirent. *Polyphème* pourtant n'avait point été sans avoir entendu et le bruit de leurs pas et la cadence de leurs rames pressées. La rage au cœur, le *Cyclope* arracha par deux fois tout un bloc de montagne et le lança, d'un jet exaspéré, sur le vaisseau d'Ulysse. Le premier coup rasa les bords du gouvernail, et

le second effleura la proue couleur d'azur du solide navire. La mer se bouleversa sous la tombée des roches, et un violent remous mit la nef à la côte. *Ulysse* alors s'arma d'une solide gaffe et renforça, pour les aider à reprendre le large et regagner le port d'où ils étaient partis, le courage et l'effort de tous ses compagnons.

XV

ULYSSE, ÉOLE, LES LESTRYGONS ET CIRCÉ

Heureux d'avoir ainsi échappé au trépas, *Ulysse* reprit la mer. Il aborda bientôt en une île flottante qui portait, solidement défendu par des rochers de bronze, le vaste palais habité par *Éole*. Le dieu des Vents l'accueillit avec bienveillance ; et, durant un mois, il le garda comme hôte en le comblant de douceurs innombrables. *Ulysse*, pendant ce temps, mit sa flotte au repos et raconta au Dieu toutes ses aventures. Quand, désireux de reprendre le chemin du retour, *Ulysse* parla de se réembarquer, *Éole*, qui avait tout pouvoir pour arrêter ou déchaîner les vents, vint attacher lui-même sur la nef en partance une outre faite avec la peau d'un bœuf de neuf ans. Tous les souffles des vents les plus retentissants y étaient enfermés ; un seul, le *Zéphyr*, pouvait en liberté répandre sur les flots son haleine propice. Pendant neuf jours les vaisseaux d'Ulysse naviguèrent sans relâche. A la dixième Aurore, comme ils

étaient en vue de la terre paternelle et que déjà des feux se voyaient allumés sur ces bords espérés, *Ulysse*, fatigué d'avoir, pour arriver plus vite, si longuement tenu le gouvernail, voulut se reposer. Un lourd sommeil s'appesantit sur lui. S'imaginant alors que l'outre d'*Éole* contenait des richesses, ses curieux compagnons décidèrent de savoir combien d'or et d'argent contenait ce présent. Ils délièrent le câble qui retenait prisonniers, sous cette peau de bœuf, les vents et les tempêtes, et tous les souffles du ciel s'échappèrent à la fois. La mer se souleva et les flots en fureur rejetèrent bien loin des terres de la patrie *Ulysse* et ses navires. Six jours entiers ils furent en butte aux caprices des vagues et aux assauts des vents violents et continus. Au matin du septième, ils arrivèrent à l'embouchure d'un passage qui, creusé dans le rivage, aboutissait à un port fermé de tous côtés par des rochers abrupts. Les compagnons d'Ulysse mouillèrent leurs navires dans l'eau paisible qui recouvrait le fond de ce cirque abrité. Quant au fils de Laërte, après avoir, à l'écart de sa flotte, amarré son vaisseau sur un rocher saillant, il grimpa sur une éminence voisine et de partout promena ses regards. De toutes parts la terre était inculte et ne portait la trace d'aucun

travail humain. Au loin seulement des tourbillons de fumée s'élevaient dans les airs. *Ulysse* alors délégua trois de ses compagnons pour aller s'informer quels étaient les hommes qui allumaient ces feux. Ils suivirent une route en lacets qui conduisait à une crête couronnée d'une enceinte. Arrivés près des portes, ils rencontrèrent une vierge géante qui, venant puiser de l'eau à une source limpide, leur indiqua les superbes demeures du roi de ces contrées. Une fois parvenus sous le toit désigné, l'aspect de la reine et du roi les remplit d'épouvante. Loin de les accueillir, *Antiphate*, monstre aussi fruste qu'une montagne rocheuse, étendit ses grands bras et, saisissant l'un de ces trois envoyés, il le broya et en fit un repas. A cette vue, les deux autres s'enfuirent. Mais le roi, jetant un cri d'appel, fit accourir à lui le peuple entier des *Lestrygons* robustes. Du haut des falaises qui surplombaient le port, ces géants redoutables — car ils mangeaient les étrangers qui, repoussés par la tempête, avaient le malheur d'aborder sur leurs côtes — lancèrent sur les vaisseaux d'Ulysse une avalanche de rocs et de blocs de pierre. Onze navires avec leurs équipages furent écrasés et abîmés dans la mer. La seule nef d'Ulysse échappa au désastre. Pendant, en effet, que les

bras gigantesques des monstrueux *Lestrygons* engloutissaient sa flotte et harponnaient comme des thons ses marins naufragés, le fils de Laërte avait coupé le câble qui retenait son navire au rocher, gagné le large et évité la mort.

Le cœur consumé de tristesse et voguant en silence sur les flots inféconds, les compagnons d'Ulysse ne tardèrent point à rencontrer une île que rendait abordable un petit port abrité. Succombant de fatigue, ils accostèrent et se reposèrent, en ce havre tranquille, pendant deux jours et deux nuits. Lorsque l'Aurore eut ramené le matin du troisième, *Ulysse* s'arma et monta seul sur la hauteur la plus proche. Il découvrit de là, au cœur même de l'île et au milieu d'une forêt touffue, un palais d'où sortait une épaisse fumée. Toutefois, sentant ses compagnons tourmentés par la faim, il remit à plus tard l'exploration de cette habitation et de cette forêt. Comme il s'en retournait, un Dieu vint à son aide et fit passer à portée de sa main un magnifique cerf. Ulysse alors le frappa dans le dos, l'étendit sur le sable et, ayant chargé sur ses larges épaules ce superbe animal, il l'apporta aux matelots restés auprès de son navire. Bien vite, ils préparèrent un succulent repas. Une fois rassasiés :

— Amis, leur dit alors Ulysse, j'ai pu apercevoir du haut sommet de cette proche montagne, « le contour entier de l'île qui nous abrite. Cette « île est basse et de peu d'étendue. Mais au milieu « de la forêt touffue qui en recouvre le centre, « j'ai vu des tourbillons de fumée s'élever des « toits d'une vaste demeure. Partageons-nous en « deux groupes, et que ceux d'entre nous que « le sort désignera s'en aillent, pendant que les « autres garderont le navire, s'informer et du nom « de cette île et de ses habitants. »

Il dit, et le sort, agité dans un casque d'airain, fit sortir et choisit pour cette reconnaissance le groupe que commandait le vaillant *Euryloque*. Vingt-deux compagnons le suivirent en pleurant, car ils se souvenaient des méfaits du *Cyclope* et des cruels *Lestrygons*. Bientôt, au cœur même d'une luxuriante forêt, bâtie sur un tertre élevé et en pierres polies, ils aperçurent la demeure de la magicienne *Circé*. A mesure qu'ils avançaient sous les arbres, l'air était rempli par les accents d'une voix mélodieuse. La fille du Soleil, en effet, en tissant une toile immense et magnifique, chantait à l'intérieur de son fastueux palais. Tout autour de cette habitation, rôdaient des loups et des lions apprivoisés. Ces animaux

saluèrent les massagers en se dressant sur leurs pattes et en agitant complaisamment leurs queues. Interdits par tant de nouveautés, les compagnons d'Ulysse s'arrêtèrent un instant sous les brillants portiques de la Déesse aux tresses parfumées. Quand ils se décidèrent enfin à l'appeler, elle parut aussitôt sur le seuil de la porte et les pria d'entrer. Tous la suivirent, excepté *Euryloque* qui, soupçonnant quelque embûche, ne voulut point la suivre. *Circé* alors introduisit ses hôtes dans sa belle demeure, les fit asseoir à table, leur offrit à manger du miel et du fromage, et leur versa un breuvage enchanté. A peine avaient-ils bu, que la magicienne les frappa de sa baguette. Changés dès lors en immondes pourceaux, elle les enferma dans une porcherie et leur jeta des faînes et des glands. Ne voyant plus revenir ses imprudents compagnons, *Euryloque*, l'âme troublée par une grande douleur, vint retrouver *Ulysse*. A la nouvelle de leur disparition, le fils de Laërte prit son glaive et son arc, et se mit en chemin pour rejoindre *Circé*. Il traversait les bois qui entouraient, comme d'un parc, les abords du palais de cette enchanteresse, quand il fit, sous les traits d'un jeune homme, la rencontre d'*Hermès*. Le messager des Dieux lui remit une plante dont la

vertu devait servir à conjurer les charmes qu'essayerait contre lui la perfidie de cette magicienne. Arrivé près des portes, *Ulysse* appela la Déesse. Elle accourut aussitôt, introduisit chez elle ce noble visiteur et le fit asseoir sur un trône orné de clous d'argent. Puis, préparant dans une coupe d'or un breuvage funeste, elle l'offrit à *Ulysse*. Celui-ci prit la coupe et la vida d'un trait. Le croyant charmé, bien qu'il ne le fût point, *Circé* alors le frappa de sa baguette en lui disant ces mots :

— Va, toi aussi, dans l'étable à pourceaux « languir avec tes autres compagnons! »

Elle dit, mais *Ulysse*, tirant son glaive aigu, fondit sur la Déesse. Épouvantée, *Circé* poussa un cri d'alarme et étreignit les genoux du héros.

— Je te laisse la vie, lui dit alors *Ulysse*, à « condition que tu rendes à leur forme première, « ceux de mes compagnons que tu as transformés « en pourceaux. »

La magicienne non seulement accepta, mais elle voulut encore hospitaliser dans sa belle demeure *Ulysse* et tout son équipage. Pendant toute une année, savourant une prodigue abondance de vins et de mets délicieux, les Ithaciens vécurent à l'ombre des forêts de cette île enchan-

tée. Toutefois, le souvenir de leur chère patrie venait souvent attrister la si douce lenteur de ces jours trop heureux.

— *Ulysse*, disaient-ils à leur chef, ressouviens-
« toi d'Ithaque, de ton épouse et du palais désolé
« qui t'attend ! »

Circé aux beaux cheveux, quand elle apprit qu'*Ulysse* préparait son départ, ne fit rien pour le retenir auprès d'elle et prolonger malgré lui son absence.

— Noble fils de Laërte, lui dit-elle, tu n'es
« point forcé de rester malgré toi dans ce vaste
« palais. Néanmoins, si tu tiens sûrement à revoir
« l'âpre Ithaque, il faut que tu descendes dans les
« demeures d'Hadès pour y consulter l'âme de
« *Tirésias*. Cet illustre devin est le seul, en effet,
« à qui *Perséphone* ait accordé, chez les Ombres,
« la science de l'avenir ; lui seul peut te mettre
« sur l'heureux chemin d'un infaillible retour. »

Pour consoler *Ulysse*, que cette perspective d'une descente aux *Enfers* assombrissait et troublait, *Circé* lui enseigna la route pour s'y rendre. Ainsi muni, le fils de Laërte reprit la mer avec ses compagnons, et quitta l'île où habitait la fille du Soleil. Un vent doux et propice gonflait les voiles de son vaisseau qui parvint, sans essuyer

de tempête, aux rivages extrêmes de l'Océan, dans le pays blafard des infortunés *Cimmériens*, à l'entrée même du royaume des Ombres. Là, comme *Circé* le leur avait indiqué, ils tirèrent leur navire sur la plage, traversèrent un bois de peupliers et de saules, creusèrent une fosse au pied d'un grand rocher, y firent couler le sang d'un agneau mâle et d'une brebis noire, et implorèrent en commun tous les Morts. Alors, sortant à flots de l'Érèbe au sein noir, les âmes des défunts qui dorment dans la mort accoururent en foule. Leurs ombres légères et diaphanes, voltigeaient avec d'étranges cris à l'entour de la fosse. Mais *Ulysse*, le glaive à la main, ne permettait pas à ces Ombres débiles de s'abreuver du sang dont elles étaient avides. Il voulait avant tout interroger *Tirésias*. Enfin, portant un sceptre d'or, l'âme du devin s'approcha de la fosse, reconnut *Ulysse* et lui dit ces paroles :

— Illustre fils de Laërte, ô toi qui abandonnes « la lumière du soleil pour venir ici visiter les « Morts et leur affreux séjour, écarte-toi de cette « fosse, retire ton glaive, afin que, m'abreuvant de « ce sang vivifiant, je puisse t'annoncer la vérité « que tu cherches. »

Ulysse obéit, et l'irréprochable devin s'abreuva

de sang, se ranima et fit ensuite entendre ces mots révélateurs :

— Noble *Ulysse*, dit-il, tu désires un heureux « retour, mais *Poséidon* te le rendra difficile. « Ce dieu, en effet, te garde rancune d'avoir « privé de la vue *Polyphème*, son fils. Cependant « tes compagnons et toi, vous rentrerez dans « *Ithaque*, mais à condition que vous ne touchiez « pas, dans l'île de *Trinacrie*, aux troupeaux du « *Soleil*, sinon je te prédis la perte de ton navire « et de tes matelots. Quant à toi, tu ne rentreras « que tard, misérablement et sur un navire étran- « ger, au sein de ta patrie. Tu trouveras la reine « en ta demeure, des hommes audacieux qui dé- « vorent tes richesses et qui prétendent à l'hymen « de ta divine épouse. A ton arrivée, tu auras à « punir leurs violences exécrables. Cela fait, « tu visiteras encore des peuples ignorants des « choses de la mer ; puis, revenant à Ithaque, « une douce mort terminera paisiblement tes « jours. »

Ayant ainsi parlé, *Tirésias* disparut. *Ulysse* alors, apercevant l'ombre errante de sa mère *Anticlée* :

— O ma mère, lui dit-il, toi que je laissai « vivante quand je partis pour la ville d'Ilion,

« dis-moi quelle destinée t'a soumise à la mort ?
« Parle-moi de mon père, de mon épouse, de mon
« fils. Ne me cache rien et dis-moi toute la vérité.

— *Pénélope*, ô mon fils, répondit *Anticlée*, « le cœur toujours fidèle, t'attend en son palais « où ses jours et ses nuits s'écoulent dans les « larmes. Ton fils, *Télémaque*, cultive tes domaines, « et ton père, ayant quitté la ville, vit dans les « champs en pleurant sur ton sort. Quant à moi, « il ne m'est point survenu de maladie funeste ; « mais le regret, l'inquiétude et l'angoisse m'ont « à eux seuls privée de la douceur de vivre. »

Après sa mère, ce furent les âmes des épouses et des filles des héròs de la Grèce qui vinrent auprès d'*Ulysse* s'abreuver de sang noir. Tour à tour: *Tyro*, *Antiope*, *Alcmène*, *Jocaste*, *Lèda* et *Phèdre* s'entretinrent un instant avec le fils de Laërte. Quand ces âmes de femmes se furent dispersées, l'ombre affligée d'*Agamemnon* survint. Reconnaissant *Ulysse*, elle lui raconta l'affreux accueil qu'*Égisthe* et *Clytemnestre* lui avaient réservé. L'âme d'*Achille* également apparut. Plaignant son sort et regrettant la terre, le fils de Pélée dit au fils de Laërte : « J'aimerais mieux, simple valet « de ferme, servir un homme obscur que de régner « en chef sur toutes ces Ombres vaines. » De tous

ceux qui tombèrent au pied des murs de Troie, seul, le valeureux *Ajax* ne voulut point répondre aux avances d'*Ulysse*. La colère d'avoir été privé des armes du grand *Achille*, le poursuivait jusque dans la maison d'Hadès aux larges portes. Après avoir interrogé les Ombres dont le visage lui était familier, le fils de Laërte aurait bien voulu voir les héros des vieux âges. Mais avant qu'ils ne vinssent se présenter à lui, la foule des Morts apparut si tumultueuse, si dense et si bruyante qu'une subite frayeur saisit le cœur d'*Ulysse*. Redoutant que *Perséphone* ne fît enfin sortir du plus profond du gouffre, la monstrueuse et terrifiante tête de l'horrible *Gorgone*, le fils de Laërte quitta ces sombres bords, regagna son navire et se réembarqua avec ses compagnons. Un vent propice les ramena dans l'île de *Circé*. Lorsque cette Déesse à la voix mélodieuse eut appris leur retour, elle se hâta de leur offrir du pain, des mets en abondance et des vins généreux. Le repas fini, *Circé* tendit la main à l'ingénieux *Ulysse*, le conduisit à l'écart et lui dit :

— Noble fils de Laërte, puisque demain, dès « la pointe de l'aube, tu veux continuer ta route « sur la mer, je vais t'indiquer, en te les annon- « çant, tous les obstacles que tu auras à vaincre,

« avant de parvenir au pays de tes pères. Non « loin d'ici, tu rencontreras les *Sirènes*. Ces oiseaux « de mer au visage de femme essayeront de te « séduire par leurs chants harmonieux. Ne t'en « approche pas, car celui qui les écoute et qui « aborde en leur île ne revoit plus jamais sa « maison, son épouse et ses enfants chéris. Plus « loin, tu trouveras la terrible *Scylla*, et non loin « d'elle, à peine à une portée d'arc, la non moins « redoutable *Charybde*. Quand tu passeras à côté « de ces monstres, évite *Charybde*, rapproche-toi « de *Scylla*, et surtout ne crains pas de fatiguer « les rameurs en leur recommandant de franchir « au plus vite ces dangereux passages. Enfin « tu arriveras dans l'île de *Trinacrie*. Là, paissent « en liberté les nombreuses génisses et les grasses « brebis du *Soleil*. Si tes compagnons ne leur font « aucun mal, ils obtiendront leur retour ; mais « s'ils s'attaquent à ces troupeaux sacrés, l'abîme « de la mer, avant qu'ils ne soient parvenus dans « Ithaque, les engloutira tous. »

Le lendemain, quand apparut l'Aurore au voile de safran, *Ulysse* pressa ses compagnons de remonter à bord, ordonna de larguer les amarres et de confier au vent que fit lever *Circé*, toutes les blanches voiles de son navire à la proue azurée.

XVI

ULYSSE, LES SIRÈNES ET LES BŒUFS DU SOLEIL

Poussé par un vent favorable, le vaisseau d'*Ulysse* semblait glisser sur la plaine liquide. Il approcha bientôt de l'île des *Sirènes*. Soudain, le vent tomba et un calme immobile s'étendit sur les eaux. Pour se conformer aux ordres de *Circé*, *Ulysse*, pressentant le danger, fit amollir de la cire aux rayons du soleil, la pétrit entre ses doigts puissants, en boucha les oreilles de tous ses compagnons et se fit attacher par les pieds et les mains au mât de son navire. Les *Sirènes*, en effet, assises, l'œil et l'oreille au guet, dans une prairie où s'entassaient les os des mortels qu'elles avaient fait périr, ne tardèrent point, au bruit des rameurs qui frappaient de leurs rames alertes les flots profonds de la mer azurée, à découvrir *Ulysse*. Toutes ensemble alors, se mettant à chanter :

— Viens à nous, disaient-elles de leurs voix « charmeresses, viens, glorieux *Ulysse* ! Arrête ton

« navire, afin d'entendre nos mélodieux accents. « Jamais vaisseau ne passa nos rivages avant « d'avoir ouï les doux chants qui s'échappent « de nos lèvres divines. Arrête-toi. Si tu cèdes à « nos vœux, tu seras transporté, et tu regagneras « la terre de ta patrie en ayant le secret de tout « notre savoir. »

Ainsi chantaient les *Sirènes*. Le cœur d'*Ulysse*, ému, désirait s'attarder ; mais ses compagnons, rendus sourds à leurs enchantements, ramaient avec vigueur sans tenir aucun compte des signes des yeux que leur faisait leur chef pour arriver à être détaché. Quand ils eurent franchi ces insidieux parages et qu'on n'entendit plus ni la voix des *Sirènes*, ni leur chant séducteur, ils enlevèrent la cire qui fermait leurs oreilles et dégagèrent *Ulysse* de ses liens.

A peine était-ils à quelque distance de l'île des *Sirènes*, que les Ithaciens se heurtèrent à un mur de brouillard derrière lequel ils entendaient rugir les flots grondants de la bruyante *Amphitrite*. Sous cette brume, en effet, se dressait, polie comme un galet, la pointe aiguë d'un écueil redoutable. A mi-hauteur de cette arête rocheuse se creusait le trou noir d'une profonde caverne où habitait *Scylla*. Ce monstre, dont la voix rugis-

sait comme un jeune lion, portait en éventail six cous allongés à chacun desquels était attachée une tête effrayante. Cachée jusqu'au milieu du corps au fond du formidable gouffre, *Scylla* n'allongeait au dehors que ses hideuses têtes aux mâchoires armées d'une triple rangée de dents, les promenant tout autour de ce farouche écueil pour happer à coup sûr les monstrueux poissons qui venaient y rôder. Non loin de *Scylla*, et à la distance à peine de la portée d'un trait, séjournait sous les eaux la dévorante *Charybde*. Tapi sous un îlot paré d'un verdoyant figuier, ce monstre, trois fois par jour, aspirait l'onde amère et creusait dans les flots comme un vaste entonnoir qui laissait apparaître le fond bleu des abîmes. Trois fois aussi, il rejetait avec fracas les vagues qu'il avait englouties. La mer se soulevait alors en bouillonnants remous, des flots d'écume recouvraient les brisants et serpentaient sur les eaux mugissantes. Comme il fallait pour éluder le trépas, — car *Poséidon* lui-même ne saurait empêcher que ne fût englouti le navigateur qui de trop près approcherait *Charybde* — que la nef avant tout évitât d'effleurer les abords de ce gouffre, *Ulysse* ordonna de longer l'écueil où habitait *Scylla*, et de franchir en accélérant au

plus haut point possible la cadence des rames, cette passe effrayante. Mais, pendant que les Ithaciens, en frappant de leurs rames alertes le vaste sein des mers, traversaient ce dangereux détroit, *Scylla* tendit ses têtes en allongeant ses cous, appréhenda six rameurs et les dévora sous les yeux même d'*Ulysse*.

Après avoir, en sacrifiant six des leurs pour sauver tous les autres, évité *Charybde* et apaisé *Scylla*, les compagnons d'*Ulysse* aperçurent devant eux l'île de *Trinacrie*. Leur vaisseau était encore au large, quand ils entendirent des mugissements de génisses et des bêlements prolongés de moutons. *Ulysse* alors, se souvenant à la fois des recommandations de *Tirésias* et de *Circé* :

— Amis, fit-il, évitons à tout prix d'aborder « en cette île, car c'est là, m'a-t-on dit, que nous « aurons à souffrir les plus grands des maux que « nous puissions éprouver.

— Impitoyable *Ulysse*, répondit à ces mots « *Euryloque*, si ton corps est d'airain, nous sommes, « nous autres, vaincus par la fatigue, et nous avons « besoin d'une nuit de repos.

— Eh bien ! reprit *Ulysse*, puisque vous le vou- « lez, reposez-vous et mangez sur cet auguste « rivage ; mais jurez-moi de ne point toucher

« à aucune des cinquante génisses ni à aucun des
« cinquante moutons dont se compose chacun
« des sept troupeaux du *Soleil.* Contentez-vous,
« assis tranquilles sur le bord de la mer, des
« provisions que nous donna *Circé.* »

Les compagnons d'Ulysse s'engagèrent par serment à respecter le bétail du redoutable Dieu qui voit et connaît tout. Ils placèrent leur vaisseau dans l'enceinte du port, près d'une source d'eau pure, descendirent à terre, apaisèrent leur faim et s'endormirent en pleurant ceux des leurs qui avaient servi de pâture à *Scylla.* Vers le milieu de la nuit, une horrible tempête s'abattit sur la mer, et les vents furieux, pendant un mois entier, rendirent tout départ impossible. Tant que les matelots eurent du pain et du vin, ils ne songèrent point aux troupeaux du *Soleil.* Mais quand leurs provisions touchèrent à leur fin, et qu'ils n'eurent pour apaiser la faim de leurs entrailles, que quelques oiseaux ou les quelques poissons qu'ils pouvaient attraper, *Euryloque*, profitant de ce qu'*Ulysse* dormait :

— Amis, dit-il à ses compagnons affamés,
« jusques à quand serons-nous assez fous pour
« consentir à mourir de misère en ayant sous
« la main de quoi manger et vivre ? Tant pis si

« le *Soleil* brise notre navire! J'aime mieux, « quant à moi, en un instant périr au sein des « flots, que de mourir lentement épuisé par la « faim. »

Ainsi parla *Euryloque*. Tous les matelots l'approuvèrent, et aussitôt, choisissant les plus belles génisses, ils les immolèrent, les firent rôtir et assouvirent la faim qui les pressait. A ce moment le doux sommeil s'échappa des paupières d'*Ulysse* et la bonne odeur de la viande rôtie lui révéla le parjure de ses infortunés compagnons.

— Malheureux, leur dit-il, vous avez commis « un exécrable forfait! Le mal est sans remède, « et le châtiment proche. »

En effet, comme les vents peu après s'apaisaient, les Ithaciens lancèrent leur navire sur les flots, dressèrent le mât, déployèrent les voiles et se confièrent aux vagues azurées. A peine avaient-ils perdu de vue la terre, qu'un épais brouillard plongea la mer dans une nuit opaque. Les vents se déchaînèrent, le mât fut abattu et la foudre de Zeus, tombant sur le navire, le fit pencher si fort que tout son équipage s'engloutit dans les eaux. *Ulysse* restait seul sur cette triste nef.

Bientôt pourtant une vague énorme disloqua la membrure et détacha la quille de son large

vaisseau. Abandonnant alors cette épave en dérive, le fils de Laërte parvint à s'emparer du mât et de la quille, à les relier ensemble et à tenir la mer sur cet humble radeau. Durant toute une nuit, il fut en butte à la fureur des vents qui soufflaient en tempête. Au lever du Soleil, il se trouva en face de la passe gardée par *Charybde* et *Scylla*. A ce moment, *Charybde* avalait l'onde amère. Saisissant alors les branches du figuier qui pendaient sur le gouffre, *Ulysse* se suspendit comme une chauve-souris aux rameaux de cet arbre et attendit ainsi, jusqu'à ce que le monstre, rejetant de son sein le fragile radeau qu'il avait englouti, pût lui permettre de lâcher le figuier et de se laisser tomber sur la misérable épave qui devait le sauver et le conduire, après neuf jours d'angoisses et d'efforts, dans l'île d'*Ogygie* où habitait la belle *Calypso*.

XVII

ULYSSE CHEZ CALYPSO ET CHEZ NAUSICAA

Fille d'*Atlas*, belle et charmante Déesse, la Nymphe *Calypso*, habitait, au milieu de son île, une grotte ouverte sur le penchant d'une riante colline. Servie par de nombreuses Nymphes, *Calypso* ne sortait guère de la haute demeure où elle était occupée, à la lueur odorante des bûches de cèdre qui brûlaient au foyer, à tisser en chantant des toiles magnifiques. Parfois pourtant, pour se délasser du fil et des navettes, elle venait s'asseoir sur le pas de sa grotte dont une vigne épaisse agrémentait l'entrée. De là, elle se plaisait à regarder la mer, à écouter le murmure des fontaines et le chant des oiseaux, et à respirer la fraîche odeur des prés émaillés de violettes. Un jour, comme elle considérait les grâces du matin s'irradier sur les flots, *Calypso* vit un homme, assis sur une épave, se diriger en ramant de ses mains vers le rivage de son île enchantée. Prise de pitié, cette Nymphe aux beaux cheveux ordonna

sur le champ à l'une de ses servantes de porter secours à cet infortuné, et de le prier de venir auprès d'elle se délasser de ses rudes épreuves. *Ulysse*, en effet, quand il entra dans la grotte accueillante de la fille d'Atlas, ruisselait d'onde amère et chancelait de fatigue. *Calypso* sans retard fit allumer un grand feu et préparer un repas. Or, pendant que le fils de Laërte mangeait, il ne se lassait point d'admirer l'éclat et la beauté de la toute divine, sa longue robe flottante, les cheveux parfumés qui couronnaient son front et les deux yeux, si clairs, qui donnaient tant d'attrait à son brillant visage. De son côté, la belle *Calypso* ne pouvait s'arracher au doux charme d'entendre le merveilleux récit des exploits de son hôte et de ses aventures. Bientôt, un tendre amour envahit le cœur de la fille d'Atlas et la porta à désirer *Ulysse* pour époux. Elle s'imagina arriver à ses fins, en promettant à celui qu'elle aimait une jeunesse éternelle et une vie de délices. Durant sept ans entiers, *Calypso* le retint. Mais las enfin des charmes de sa divine hôtesse et ne pensant qu'à revoir *Ithaque* et *Pénélope*, *Ulysse*, sans vaisseau ni rameur pour le conduire au pays de ses pères, se sentait consumé par un terrible ennui. Toutes les nuits, car tel était le vœu de la

Déesse, il était contraint de dormir malgré lui dans la grotte profonde. Pendant le jour, assis sur les rochers qui bordaient le rivage, il contemplait la mer en répandant des larmes. Enfin, au bout de la huitième année, les Dieux eux-mêmes le prirent en pitié. *Zeus* envoya *Hermès* notifier à *Calypso* l'ordre de laisser *Ulysse* regagner son *Ithaque*. Bienveillante jusque dans la douleur de la séparation, la Déesse à la voix mélodieuse, remit d'abord à *Ulysse* une hache à deux tranchants et une fine doloire ; puis, le conduisant à l'extrémité de l'île, où se trouvait une futaie magnifique, elle lui dit ces mots :

— Hâte-toi, cher *Ulysse*, de couper ceux des « arbres que tu croiras les plus propres à te cons- « truire un léger mais solide radeau. Je te donne- « rai, avant de t'embarquer : du pain, de l'eau et « du vin fortifiant. Puis, faisant souffler pour toi « un vent propice et doux, je prierai les Dieux de « te laisser heureusement parvenir aux terres « de ta patrie. »

Elle dit. *Ulysse* alors, en constructeur habile, abattit des arbres, équarrit et assembla des poutres, et construisit en quatre jours un radeau résistant. *Calypso* elle-même lui apporta les toiles qui devaient servir à compléter son grément.

Quand le radeau fut à flot, la Déesse y fit porter des provisions diverses, de l'eau douce et du vin. Puis, envoyant sur les eaux une brise légère, elle vit à regret, assis près de la poupe et la barre à la main, le fidèle époux de Pénélope aux bras blancs s'éloigner de la rive en souriant aux voiles qui ailaient son retour. Durant dix-sept jours, *Ulysse* vogua sans peine sur une mer unie. Au matin du dix-huitième, il aperçut comme un bouclier posé sur la plaine liquide, l'île des *Phéaciens*. Déjà, la joie au cœur, il allait toucher terre, quand *Poséidon*, toujours courroucé contre *Ulysse*, rassembla les nuages et excita les souffles de tous les vents contraires. En un clin d'œil la mer fut bouleversée ; l'obscurité du ciel s'étendit sur les flots, et *Ulysse* se vit en un si grand danger qu'il regretta de ne point être mort dans les plaines de Troie. Comme il désespérait de revoir son épouse, une lame effrayante fondit en rugissant sur son embarcation et lui fit faire une telle embardée, que le fils de Laërte, lâchant le gouvernail, tomba au sein du grand gouffre des eaux. Les rafales alors, redoublant de fureur, brisèrent le mât, emportèrent les voiles, et finirent par disjoindre les poutres du radeau et les éparpiller comme des fétus de paille que roule sur la neige le souffle

de l'hiver. Pendant deux jours et deux nuits tout entières, luttant avec effort et redoutant les monstres que nourrit *Amphitrite*, *Ulysse* se soutint à la nage sur la mer démontée. A l'aurore du troisième, les vents s'apaisèrent et le ciel s'éclaircit. Apercevant alors une île devant lui, le fils de Laërte reprit courage et, regardant la terre pour y trouver quelque côte abordable, il rassembla tout le fonds de sa vigueur, et tendit à gagner le rivage en évitant les rocs où tonnait le ressac. Il parvint ainsi à l'embouchure d'un fleuve, en remonta le cours et découvrit bientôt une plage accessible A bout de forces et respirant à peine, il s'assit sur le sable, vomit une onde amère et dit en soupirant :

— Malheureux que je suis! Qu'ai-je encore à « souffrir? Me voici nu sur une plage déserte. Si « je passe la nuit près des rives du fleuve, il est à « craindre que la fraîcheur de l'aube ne paralyse « l'énergie qui me reste, et si je m'endors dans ce « fourré voisin, n'y serai-je point la proie des « bêtes fauves? »

Il parla ainsi. Toutefois, accablé de fatigue, il résolut de nuiter sous un épais taillis. Il y trouva des feuilles en abondance, s'en fit un lit, et se terra, sous une douce jonchée, comme un tison qu'on recouvre de cendres.

Le lendemain, pendant qu'*Ulysse* dormait encore du plus profond sommeil, *Nausicaa*, la fille du généreux *Alkinoos*, vint, avec ses suivantes, laver le linge royal dans les eaux claires et coulantes du fleuve. Bien vite, en leur jeunesse alerte, elles eurent achevé de le plonger dans les ondes et de le fouler aux pieds dans les trous de rocher que remplissaient les flots d'un courant toujours pur. Après avoir rincé et tordu leur lessive, elles choisirent un lieu sec et couvert de gravier pour y étendre leur linge. Et, en attendant que le soleil le séchât et lui rendit sa blancheur odorante, ces vierges aux mains actives se baignèrent et prirent un repas sur les berges du fleuve. Leur faim satisfaite, gracieuses comme Artémis chassant dans les montagnes, ces jeunes lavandières se mirent ensuite entre elles à jouer à la balle. Les cris des jeunes filles et leurs éclats de rire arrachèrent *Ulysse* à son pesant sommeil. Sortant alors du creux de sa feuillée, et ayant honte de se présenter nu, le fils de Laërte se fit autour des reins un vêtement de branches bien feuillues et se rendit ensuite, tel un lion trempé de pluie et battu par l'orage, auprès des jeunes filles. Toutes, à son approche, jetèrent des cris d'effroi et fuirent de toutes parts se cacher où elles purent. Seule,

Nausicaa eut le courage de rester et d'attendre. Hésitant, confus et se gardant d'aborder de trop près cette vierge aux yeux clairs, *Ulysse* lui adressa ces mots :

— Qui que tu sois, Déesse ou mortelle, lui « dit-il humblement, je t'en supplie, aie pitié « de celui qui se présente à toi en redoutant, « dans l'état où il est, d'embrasser tes genoux! Une « grande infortune m'accable. Après vingt jours « d'horreurs, je n'ai pu qu'hier soir échapper à la « mer. Seul sur ce rivage, je ne connais aucun « des hommes qui l'habitent. Montre-moi donc « le chemin de la ville, et donne-moi, je te prie, « quelques lambeaux d'étoffe pour protéger mon « corps.

— Noble étranger, lui répondit *Nausicaa* aux « bras blancs, puisque tu abordes dans notre « patrie, tu ne manqueras ni de vêtements, ni « de tous les secours que l'on doit prodiguer à « tous les suppliants qui se présentent à nous. « Je t'enseignerai donc le chemin de la ville, j'y « guiderai tes pas, et te dirai le nom de notre « peuple. Ce sont les *Phéaciens* qui habitent cette « île. Quant à moi, je suis la fille du magnanime « *Alkinoos*, le roi qui reçut d'eux la puissance « et la force. »

Ayant ainsi parlé, *Nausicaa* rappela ses compagnes et leur ordonna de choisir pour *Ulysse* une tunique et un ample manteau, et de lui offrir, pour parfumer ses membres, une essence odorante. Alors, pour se laver et se vêtir sans offenser le pudique regard de ces jeunes servantes, le fils de Laërte se retira dans un recoin du fleuve. Quand il revint, il ne ressemblait plus au malheureux qu'il était, mais à un Immortel resplendissant de grâce et de verte jeunesse. *Nausicaa*, saisie d'admiration :

— Jeunes compagnes, dit-elle, donnez main-
« tenant à ce bel étranger nourriture et breu-
« vage. »

Elle dit, et toutes s'empressèrent d'obéir à cet ordre. Or, pendant qu'*Ulysse* buvait et mangeait avec avidité, car depuis longtemps la faim le tourmentait, la fille d'Alkinoos s'occupait de ramasser son linge, de le plier et de le ranger dans un coffre solide que supportait un magnifique char. Quand elle eut attelé les mules aux pieds rapides :

— Noble étranger, fit-elle alors à *Ulysse*, lève-
« toi, car je vais te conduire au palais de mon
« père. Tant que nous serons dans les champs,
« tu pourras suivre notre char et marcher derrière

« lui. Mais, dès que nous serons aux abords des
« portes de la ville, que ceint et que protège une
« haute muraille, pour couper court à toute mé-
« disance, tu cesseras de nous accompagner. Te
« rendant alors sous un bosquet planté de hauts
« peupliers, au cœur duquel gazouille une fontaine,
« tu t'assieras en ces lieux délicieux, et tu y res-
« teras, sans t'attarder longtemps, jusqu'à ce que
« nous soyons au palais de mon père. Quand tu
« jugeras que nous l'aurons atteint, entre alors
« dans la ville et demande où se dresse la splen-
« dide demeure du fier *Alkinoos*. Tout le monde
« la connaît, et un enfant même pourrait te l'indi-
« quer. Dès que tu auras passé les portes d'or, que
« gardent des chiens d'or et d'argent forgés par
« *Héphæstos*, traverse la salle où les *Phéaciens*
« viennent boire et manger. Ne t'y arrête point,
« mais dirige-toi tout aussitôt vers ma mère, la
« divine *Arètè*. Tu la trouveras assise près du
« foyer, filant, à la lueur des flammes et adossée
« à une haute colonne, des laines pourpres
« d'une admirable beauté. A côté d'elle est le
« trône de mon père. Laisse le roi, et va tout droit
« toucher les genoux de la reine. Ma mère est
« bienveillante, et tu pourras, si tu sais l'implorer,

« avoir bientôt la joie de revoir tes amis et de « retourner en tes belles demeures. »

Le soleil se couchait quand *Ulysse*, laissant le char continuer sa route, s'assit auprès de la fontaine aux peupliers. Pendant ce temps, *Nausicaa* arrivait au palais. Sans attendre la nuit, le fils de Laërte se leva et franchit à son tour le seuil d'airain des brillantes demeures du roi *Alkinoos*. Il traversa la cour entourée de jardins, pénétra dans la salle où les chefs et les princes achevaient de souper, et vint sans s'arrêter jeter ses bras autour des genoux de la reine.

— O Reine, lui dit-il, aie pitié de moi! Tu vois « à tes pieds un homme infortuné que poursuit « le malheur. Puissent les Dieux te donner et à « tous tes convives, de vivre heureusement! Per- « mets pourtant que je m'adresse à toi pour « pouvoir retourner bientôt dans ma patrie, car « depuis bien longtemps, souffrant d'horribles « maux, je me meurs du désir de revoir mon « foyer. »

En achevant ces mots, *Ulysse* alla s'asseoir sur la cendre au rebord du foyer. Alors, au milieu du silence de tous les assistants, *Alkinoos* se leva, tendit la main au pauvre suppliant qui avait fait appel au bon cœur de la reine, et lui offrit

un siège orné de clous d'argent. Une servante ensuite installa près d'*Ulysse*, une table chargée de mets et de boissons, et le héros se mit à boire et à manger. Bientôt après, comme l'heure du repos s'annonçait, les convives s'en allèrent, et *Ulysse*, en compagnie du roi *Alkinoos* et de la reine *Arètè*, resta seul au palais. Quand les serviteurs eurent desservi les tables, *Arètè*, qui désirait la première interroger *Ulysse* :

— Étranger, lui dit-elle, dis-nous donc qui tu « es, d'où tu viens et ce que tu désires ? »

Le sage *Ulysse* répondit aussitôt :

— Il serait long, ô reine, de te raconter toutes « mes infortunes. Je vais pourtant répondre de « mon mieux à ce que tu demandes. J'arrive « d'un séjour de sept ans dans l'île d'*Ogygie*. « Dix-huit jours après avoir quitté la Déesse qui « l'habite, je voguai sur la mer pour regagner « *Ithaque* et ma maison, quand une tempête « affreuse disloqua mon radeau. J'en fus réduit « à nager sur la mer écumeuse, jusqu'au moment « où les vents et les flots me déposèrent tout nu « sur les bords de votre île. Là, après une nuit « passée à dormir sous une jonchée de feuilles, « je fus éveillé, vers le milieu du jour, par des « rires de vierges jouant sur le rivage. Me cou-

« vrant aussitôt de feuillage, je vins vers elles « implorer du secours. *Nausicaa*, votre fille, « m'offrit alors du pain, me donna les habits que « je porte, et m'indiqua votre illustre demeure.

— Noble étranger, fit alors *Alkinoos*, ma fille « aurait mieux fait de t'introduire elle-même au « sein de ma maison. Sois cependant et confiant « et tranquille. Dès demain, je ferai tout pour « que tu sois bientôt dans ta chère patrie. Tu « verras toi-même combien sont excellents nos « rapides vaisseaux, et combien sont habiles à « manœuvrer la rame nos jeunes matelots. Pour « le moment, ne songe qu'à goûter les douceurs « du sommeil. »

Le lendemain, le roi des Phéaciens fit, selon sa promesse, armer un navire pour reconduire *Ulysse*. Or, pendant que des marins attachaient les rames sur les bancs du vaisseau, dressaient le mât et vérifiaient les voiles, d'autres serviteurs préparaient un repas dans le palais royal. Au milieu du festin, fut introduit dans la salle, où festoyaient d'illustres et de nombreux convives, un divin chanteur que chérissaient les Muses. On le fit, car il était aveugle, asseoir sur un trône d'argent, et près de lui, à la portée de sa main, on plaça une table chargée d'une corbeille de pain et d'une

coupe de vin. Le régal achevé, *Démodocos* prit sa lyre et chanta les exploits des héros. En entendant l'aède célébrer la colère d'Achille, les prouesses d'Ulysse et la dispute fameuse qui mit aux prises ces deux chefs argiens, le fils de Laërte se recouvrit la tête de son écharpe en pourpre et se mit à pleurer. Il réussit à cacher ses larmes à tous les *Phéaciens*. Mais *Alkinoos*, assis à ses côtés, s'en aperçut aux profonds soupirs que son hôte jetait.

— Amis, dit-il en s'adressant aux convives, « assez longtemps, je crois, nous avons bien joui « des plaisirs de la table et des joies de la lyre. « Levons-nous maintenant ; allons nous essayer « à nos jeux favoris, afin que l'étranger puisse « raconter chez lui combien, dans les exercices « du pugilat et de la lutte, de la course et du saut, « nous l'emportons sur tous les autres peuples. »

Se levant à ces mots, il sortit le premier, et tous les invités marchèrent après lui. Ils se rendirent, en grossissant leurs rangs tout le long du parcours, sur la place des fêtes. *Ulysse* lui-même, après avoir assisté à une course de chars, s'exerça au lancement du disque et remporta le prix. Pour célébrer sa victoire, de jeunes *Phéaciens* exécutèrent, devant un peuple immense, des danses et des chants qui charmèrent à la fois l'œil et l'oreille du héros

attentif. Combats et chœurs divers se succédèrent jusqu'à la fin du jour. Le soleil se couchait sur les flots lie de vin d'une mer éclatante, quand *Alkinoos* :

— Amis, dit-il aux principaux d'entre les « *Phéaciens*, avant de lever l'assemblée, nous de- « vons songer, pour honorer son départ, à offrir « à notre hôte les dons de l'hospitalité. Que cha- « cun donc des douze chefs illustres qui gouvernent « le peuple, fasse envoyer en mon propre palais, « avant d'y revenir pour le repas du soir, les « présents les plus propres à charmer l'étran- « ger. »

Variés et magnifiques, les dons s'entassèrent auprès du trône de la noble *Arètè*. Les convives bientôt rejoignirent leurs offrandes, et *Nausicaa*, debout contre le montant d'argent des hautes portes d'or, recevait avec grâce les hôtes de son père. Quand elle revit *Ulysse*, sortant du bain et fraîchement lavé, parfumé et paré :

— Salut, noble étranger, lui dit-elle ! Puisses-tu « parvenir au pays de tes pères. Quand tu seras « rentré, souviens-toi de moi, car c'est à moi « d'abord, que tu dois ton salut.

— *Nausicaa*, lui répondit *Ulysse*, si les Dieux « me donnent de revoir mon pays, je t'y implorerai

« comme une divinité, car c'est toi, jeune vierge,
« qui m'as sauvé la vie. »

Il dit, et il alla s'asseoir auprès d'*Alkinoos*. Vers la fin du repas, l'aède *Démodocos* reprit sa lyre et se mit à chanter. Mais *Ulysse*, en entendant le récit de la prise de Troie et de ses propres exploits, se couvrit de nouveau le visage et se mit à pleurer. *Alkinoos* alors :

— Suspends, *Démodocos*, lui dit-il, les accords
« de ta lyre. Tes chants ne plaisent point à tous ;
« et, depuis qu'il t'entend, l'étranger n'a point
« à mes côtés cessé de soupirer, et il ne sied pas
« de contrister un hôte. — Quant à toi, ajouta-t-il
« en s'adressant à *Ulysse*, puisque tout est prêt
« pour ton proche départ, dis-nous de quel nom
« t'appelaient et ton père et ta mère. Parle-nous
« de ton pays, de ta ville. Avec force détails,
« raconte-nous en quels lieux la destinée t'a
« conduit, quels peuples elle t'a permis de visiter
« et de voir, et dis-nous surtout ce qui te fait
« pleurer en écoutant ce que chante sur sa lyre au
« son clair, l'aède *Démodocos*.

— Puissant *Alkinoos*, reprit alors *Ulysse*, puis-
« que tu désires entendre le récit de toutes mes
« infortunes, je vais auparavant te dire qui je suis.
« Je suis le fils de Laërte, *Ulysse*, dont la gloire,

« connue de tous les hommes, est montée jus-
« qu'aux cieux. J'habite l'occidentale *Ithaque*, et
« je n'ai jamais, depuis que j'erre en tant d'endroits
« divers, trouvé un lieu qui soit aussi doux à
« mon cœur que ne l'est mon pays. A partir
« du moment, en effet, que je quittai le rivage
« troyen, j'ai essuyé bien des mésaventures. Je
« vais, ô roi, puisque tu le demandes, te racon-
« ter ce malheureux retour. Mon récit sera long,
« mais je t'obéirai. »

Ulysse alors longuement raconta, depuis la chute de Troie, jusqu'à son arrivée dans l'île des *Phéaciens*, toute la suite imprévue des étonnants revers qu'il avait éprouvés. Ravis d'admiration, les convives l'écoutèrent en un parfait silence. Et, quand ils se levèrent pour aller goûter, au fond de leurs demeures, les douceurs du sommeil, la nuit déjà était très avancée. Le lendemain, dès que brilla l'Aurore aux doigts de roses, les *Phéaciens* se rendirent, en compagnie du puissant *Alkinoos*, auprès du beau navire qui devait ramener *Ulysse* dans *Ithaque*. Apportant avec eux des présents magnifiques, ils les placèrent sous les bancs des rameurs et regagnèrent ensuite, pour dire adieu au fils de Laërte, le vaste et beau palais de leur illustre roi. Pour fêter le départ

de son hôte fameux, *Alkinoos* avait fait immoler et rôtir un bœuf gras. Mais, au lieu de s'oublier dans la joie de la table, le fils de Laërte, sachant qu'il allait s'embarquer au coucher du soleil, ne cessait pas de guetter, en pensant au retour, le trop lent déclin de cet astre éclatant. Enfin, quand vint le soir et après une pieuse et dernière libation, *Ulysse* remercia de leur hospitalité le roi et la reine des généreux Phéaciens, prit congé des convives et se rendit au port. Tout était prêt pour son embarquement. A peine *Ulysse* eut-il monté à bord que les rameurs se rangèrent sur leurs bancs, détachèrent les amarres de la pierre trouée, et, frappant en cadence les flots azurés de la mer, enlevèrent le vaisseau comme des coursiers enlèvent un char dans une arène. Or, pendant qu'il sillonnait sans secousse et sans risque l'immensité des flots, le héros s'endormit d'un si profond sommeil qu'il ne se réveilla point quand, juste à l'heure où paraît l'étoile du matin, le navire accosta le rivage d'*Ithaque*. Doucement alors et sans le réveiller, les matelots d'*Alkinoos* prirent *Ulysse* en leurs bras, et le déposèrent, en le laissant étendu sur sa couche, sur le sable doré de sa grève natale. Puis, tirant du creux du vaisseau les riches pré-

sents que le héros apportait, ils les entassèrent au pied d'un olivier, à l'écart des passants. Leur mission terminée, ils s'en retournèrent au pays phéacien. Hélas! ils ne devaient point l'atteindre, car leur nef, avant de toucher terre, fut enracinée sur le fond de la mer et changée en rocher.

XVIII

ULYSSE CHEZ EUMÉE ET SON RETOUR A ITHAQUE

Depuis longtemps les *Phéaciens* avaient repris la mer, quand *Ulysse*, endormi sur le sable de son île natale, se réveilla. Mais en s'ouvrant, ses yeux, après vingt ans d'absence, ne reconnurent plus le pays de ses pères. Les routes, les arbres, les sites et les rochers, ne lui rappelaient rien. Peu à peu cependant des souvenirs lointains en lui se ranimèrent. *Athèna* elle-même, sous la figure d'un jeune et beau berger, lui apparut, et l'auguste Déesse, en les lui renommant, lui rappela la mémoire et du port de *Phorkys* et de l'olivier touffu qui ombrageait l'entrée de la grotte des Nymphes. Sur le conseil de la fille de Zeus, le fils de Laërte, après avoir baisé le sol de sa patrie et remercié les Dieux, cacha ses richesses dans un recoin profond de cet antre sacré ; puis, métamorphosé par la Déesse en vieillard et recouvert par elle de la besace et du manteau troué d'un mendiant loqueteux, il prit, sans oser toutefois regagner sa

demeure à cause des prétendants, l'étroit sentier qui devait le conduire auprès d'*Eumée*, le gardien-chef de ses troupeaux de porcs. Il le trouva assis à la porte d'entrée de la cour arrondie, où s'ouvraient porte à porte, nouvellement bâties, douze étables à pourceaux. Dès que les chiens découvrirent ce mendiant, ils s'élancèrent avec fureur et fracas contre lui. *Ulysse*, dans ses propres demeures, allait souffrir les plus indignes outrages, quand le gardien des porcs, imposant silence à ses dogues rageurs, les dispersa en leur lançant des pierres.

— Vieillard, dit *Eumée* en s'approchant d'*Ulysse*, « peu s'en est fallu que mes chiens ne te mordent « et ne m'accablent et de honte et d'opprobre. « Les Dieux me donnent cependant assez d'autres « sujets de chagrins et de peines. Suis-moi dans « ma cabane, et viens t'y rassasier au gré de tes « désirs. Tu me diras ensuite de quel pays tu es, « et ce que tu viens faire en cette île d'*Ithaque*. »

En achevant ces mots, le divin porcher, sans reconnaître son maître, introduisit *Ulysse* et le fit asseoir sur des branches épaisses, que recouvraient la peau douce et velue d'une chèvre sauvage. Se rendant alors dans une étable voisine, *Eumée* saisit deux jeunes porcs, les immola, les fit rôtir

au feu et les servit tout dorés et fumants. Puis, offrant à son hôte un vin fleurant le miel :

— Mange et bois, étranger, lui dit-il. Pauvre « mais bienveillante est l'hospitalité que je t'offre. « Oh! si j'étais libre, ou si tout au moins, mon « véritable maître me commandait encore! Mais « il est mort sans doute, car depuis bien longtemps, « je ne sais rien de lui, si ce n'est qu'il partit dans « les plaines d'Ilion combattre les Troyens. »

Ainsi parlait Eumée. *Ulysse*, l'écoutait en silence, car, étant affamé, il mangeait et buvait avec avidité. Quand il fut restauré :

— Ami, fit-il alors, quel est ce maître véri- « table, qui partit pour la guerre de Troie et qui « n'est pas revenu? Parle; il est possible que je « l'aie rencontré au cours de mes voyages, car j'ai « parcouru bien des contrées lointaines et di- « verses.

— Hélas! repartit le pasteur, *Ulysse*, mon « vénérable maître, ne reviendra jamais dans sa « riche demeure, et le regret de celui que je ne « verrai plus m'absorbe tout entier. Et ce n'est « pas moi seul qui le pleure. *Pénélope*, sa res- « pectable épouse, consume dans les larmes et « ses jours et ses nuits. Son vieux père, *Laërte*, « succombant de chagrin, supplie le Père des

« hommes et des Dieux de l'arracher à une vie « qui n'a plus aucun charme pour lui. Son propre « fils, le divin *Télémaque*, est parti pour *Pylos* et « *Sparte*, afin de demander au vieux *Nestor* et au « blond *Ménélas*, des nouvelles de son père adoré. « Pendant ce temps, une bonne centaine de pré- « tendants se sont installés dans la maison d'Ulysse. « Tous aspirent à épouser la respectable *Péné-* « *lope* ; et, en attendant qu'elle se détermine à « donner sa main à un époux de son choix, ils « ruinent l'héritage et dissipent les biens de mon « malheureux maître. Sans redouter la vengeance « des Dieux, ces audacieux ne songent chaque « jour qu'à jouer aux dés sous les vastes portiques. « Ils remplissent la maison de leurs cris, font « joyeuse et opulente chère et agrémentent, par « les doux plaisirs de la danse et du chant, les « coûteux festins auxquels ils s'abandonnent. « *Pénélope*, pour se soustraire aux avances de « cette foule de frelons qui l'assiégeaient à toute « heure, la pressaient de décider un choix et « de se déclarer en faveur de l'un d'eux, fut obli- « gée d'user d'adresse et de ruse. Assise dans ces « demeures et espérant, d'un jour à l'autre, le « retour de l'époux qu'elle aimait d'une extrême « tendresse, elle ourdissait une grande toile d'un

« tissu délicat et d'une grandeur immense. « Jeunes « gens qui prétendez à mes mains, disait-elle, « puisqu'*Ulysse* a péri dans les flots et ne reviendra « plus, laissez-moi, tout impatients que vous « soyez, achever mon ouvrage et user tout mon « fil avant d'avoir à déclarer mon choix. Je tisse « un linceul pour notre vieux *Laërte*, car quelle « serait l'indignation des femmes si je laissais, « quand ce héros subira les dures lois de la mort, « reposer sans linceul celui qui posséda de si « grandes richesses ! » Or, pour gagner du temps « et faire durer sa tâche, la sage *Pénélope* détissait « la nuit à la lueur de torches ce qu'elle avait « tissé à la lumière du jour. Pendant trois ans « elle put, grâce à cet expédient, vivre à peu près « tranquille. Mais, lorsque les Heures amenèrent « dans leur course le quatrième printemps, une « servante découvrit le stratagème qu'employait « *Pénélope* et en avertit les nombreux prétendants. « Exaspérés et multipliant leurs audaces, ces « oiseaux de proie, après avoir contraint cette « épouse fidèle à terminer sa toile, se mirent « à dévorer avec plus d'insolence et sans rien « épargner, le patrimoine de son vénéré maître. « Toutes les nuits et tous les jours, ils ne se con- « tentent pas d'immoler les bœufs, les moutons

« et les porcs les plus gras ; mais, buvant sans « mesure, ils ont épuisé tout le vin des celliers. »

Ainsi parlait *Eumée*. *Ulysse* l'écoutait en silence et méditait en son âme irritée une atroce vengeance. Le soir tombait quand l'entretien cessa. Les serviteurs ramenèrent les troupeaux et *Eumée*, après avoir près du feu préparé pour son hôte un lit avec des peaux de moutons et de chèvres, se rendit lui-même goûter un doux sommeil auprès de ses pourceaux. *Ulysse*, bien que souffrant en son cœur ulcéré de tous les maux qu'endurait *Pénélope*, s'endormit toutefois en pensant avec joie à tous les soins que le fidèle *Eumée* prenait de son bétail.

Or, tandis que le maître de l'âpre île d'Ithaque recevait l'hospitalité d'un de ses serviteurs, le divin *Télémaque*, désireux de revoir sa mère irréprochable, quittait *Pylos* et revenait en son île natale. Néanmoins, comme il avait été averti par *Athèna*, que les fiers prétendants voulaient attenter à ses jours et l'immoler avant qu'il ne touchât au port, le fils du magnanime *Ulysse* ne gagna point son île par la route habituelle. Il fit route la nuit et déjoua les embûches de ces hommes pervers en accostant, loin des yeux des guetteurs qui surveillaient les passes coutumières, dans un coin retiré du rivage rocheux.

— Amis, dit-il à ses vaillants rameurs, condui-
« sez mon vaisseau dans la rade du port. J'irai
« pendant ce temps visiter les pasteurs, et ce soir,
« après avoir inspecté mon domaine, je reviendrai
« parmi vous dans Ithaque. »

Il dit et s'armant d'une forte lance, que terminait une pointe de bronze, il se dirigea en marchant à grands pas vers les enclos que surveillait *Eumée*. Lorsqu'il arriva dans la cour aux étables, le noble et diligent gardien préparait, en compagnie d'*Ulysse*, le repas du matin. Levé dès l'aurore, il avait déjà envoyé dans les champs et bergers et pourceaux. Les chiens, reconnaissant et flairant *Télémaque*, vinrent à sa rencontre et lui prodiguèrent, sans aboyer pourtant, leurs plus brusques caresses. Au bruit d'un pas perçu au seuil de sa cabane, *Eumée* se retourna. Apercevant son maître encadré dans la porte, il s'élança vers lui et lui baisa la tête, les yeux et les deux mains.

— Enfin! s'écria-t-il, te voici, *Télémaque*, douce
« lumière de ma vie! Je ne te savais pas de retour
« de *Pylos*. Sois donc le bienvenu ; entre, mon
« fils, car tu ne viens pas souvent visiter les bergers.

— Noble vieillard, répondit *Télémaque*, il en
« sera comme tu le désires. A peine débarqué,
« c'est toi le premier que j'ai voulu revoir. Dis-

« moi : ma mère est-elle encore restée dans son « palais ? A-t-elle épousé quelqu'un des préten- « dants, laissant ainsi, dans la couche d'*Ulysse*, « l'araignée filer tranquillement sa toile ?

— Oui, *Télémaque*, reprit le chef des pasteurs, « *Pénélope* est toujours, avec une constante et « inébranlable patience, au fond de son palais ; « mais ses jours et ses nuits sont remplis d'amer- « tume. »

Rassuré désormais, *Télémaque* franchit le seuil de pierre de cette pauvre cabane. *Ulysse*, son père, était assis près de l'âtre. Comme il se levait pour lui céder la place, *Télémaque* lui dit :

— Reste assis, vénérable étranger ; mon servi- « teur saura m'offrir un autre siège. »

Ulysse à ces mots se rassit, et *Eumée* aussitôt s'empressa d'amasser des branchages et de les recouvrir d'une peau de mouton. *Télémaque* prit place en face de son père et goûta avec lui aux viandes rôties que leur servit, avec du pain et du vin, le chef des pasteurs. Quand ils eurent apaisé l'un et l'autre et leur faim et leur soif :

— Dis-moi, *Eumée*, fit alors *Télémaque*, d'où « nous arrive ce vieillard étranger ?

— Mon fils, lui répondit *Eumée*, cet hôte se « glorifie d'être né dans la *Crète* fertile. Longtemps

« errant, il a, raconte-t-il, visité bien des villes
« et connu bien des peuples. Mais le malheur vou-
« lut que les matelots qui devaient le conduire en
« sa belle patrie, eussent, en cours de route, la
« criminelle idée de le couvrir de liens pour en
« tirer argent à leur prochaine escale. Mais, sur
« les côtes d'Ithaque, profitant de ce que ses
« bourreaux étaient descendus sur le bord de la
« mer pour prendre leur repas, ce vieillard put
« enfin s'évader et il vint en mendiant se pré-
« senter chez moi. Fais-en ce que tu veux.

— Puisque les Dieux t'envoient cet étranger,
« fit alors *Télémaque*, retiens-le près de toi aussi
« longtemps qu'il voudra. Pour qu'il ne te soit
« point à charge, je t'enverrai des vêtements
« et du blé. Quant à toi, cher *Eumée*, il faut que
« sans retard tu ailles trouver au fond de sa
« demeure la sage *Pénélope*. Tu lui diras, mais
« à elle seulement, que je suis sain et sauf de
« retour de *Pylos*. »

Obéissant à cet ordre, le fidèle *Eumée* se chaussa sur le champ et partit pour la ville. A peine s'était-il éloigné de sa pauvre cabane, que la divine *Athèna* vint s'y montrer en face de la porte. *Télémaque* ne la vit point, car les Dieux ne se rendent pas visibles aux yeux de tous. Mais

Ulysse aperçut la Déesse aux yeux pers; et, comme *Athèna* lui faisait signe avec ses beaux sourcils, il se leva et se rendit aussitôt auprès d'elle. *Athèna* l'entraîna dans un coin de la cour, et là, à l'écart et à l'insu de tous, elle lui adressa ces rapides paroles :

— Noble fils de Laërte, lui dit-elle, fais-toi « connaître à ton fils. Ne lui cache rien, et, après « avoir concerté tous les deux le trépas et la ruine « des prétendants, gagnez ensemble vos fameuses « demeures. »

Ayant ainsi parlé, la divine *Athèna* toucha *Ulysse* de sa baguette d'or et rendit à son corps sa forme véritable. Aussi, quand il revint s'asseoir sous le toit du gardien, le prudent *Télémaque* le contempla-t-il avec étonnement.

— Étranger, lui dit-il en tremblant, comme tu « parais différent de ce que tu étais tout à l'heure! « Serais-tu par hasard, un des Dieux de l'Olympe?

— Non, mon fils, lui répondit *Ulysse*, je ne « suis point un Dieu. Je suis celui pour lequel « tu souffris tant de maux, ce père errant qui « revoit enfin, après vingt ans d'absence, la terre « de sa patrie. »

En achevant ces mots, il étreignit son fils, et les larmes qu'il avait jusque là contenues, il les

laissa couler sur sa barbe fleurie. *Télémaque* aussi tenait son père embrassé, jetait des soupirs en répandant des pleurs. Mais, ayant trop à se dire pour pleurer bien longtemps, *Ulysse* et *Télémaque* ne tardèrent point à se concerter entre eux pour tirer vengeance des odieux prétendants.

— Mon fils, reprit alors *Ulysse*, les Dieux nous « aideront. Voici, quant à toi, ce qu'il faut que tu « fasses. Demain, dès l'aurore, retourne à la « maison. Le pasteur *Eumée* m'y conduira peu « après. J'y paraîtrai sous la figure d'un mendiant « recouvert de haillons. Si les prétendants m'in- « sultent en ma deméure ou m'accablent de coups, « supporte tout sans colère et sans blâme, regarde « et laisse faire. Cependant, lorsque la sage « *Athèna* m'en inspirera la pensée, je te ferai « un signe de ma tête. Tu prendras alors toutes « les armes qui sont en nos demeures et tu les « porteras dans une chambre secrète. Si les pré- « tendants en remarquent l'absence et veulent « des raisons, réponds-leur que tu n'as plus voulu « que ces armes continuent, à la fumée du feu, de « perdre en se rouillant le bel éclat qu'elles avaient « quand *Ulysse* partit. Tu ne laisseras dans la « salle que deux épées, deux javelots, deux « boucliers. Veille aussi, ô mon fils, à ce que nul

« ne sache qu'*Ulysse* est de retour. N'avertis de « ma venue, je t'en conjure, ni le gardien des « porcs, ni les serviteurs, ni mon père *Laërte*, « ni même mon épouse, la sage *Pénélope*. »

Durant toute la journée, le père et le fils s'entretinrent ensemble, car le fidèle *Eumée* ne revint que vers le soir. Toutefois, avant qu'il ne rentrât, *Athèna* de nouveau s'était approchée d'*Ulysse*, l'avait touché de sa baguette et changé une seconde fois en mendiant loqueteux. Quand *Eumée* reparut, il trouva *Ulysse* et *Télémaque* occupés à immoler un porc pour le repas du soir. Le moment venu, ils se mirent à table, apaisèrent leur faim, et gagnèrent ensuite, pour s'abandonner aux présents du sommeil, leurs couches respectives. Le lendemain, dès que brilla l'Aurore aux doigts de roses, le fils chéri d'*Ulysse* dit au chef des pasteurs :

— *Eumée*, je vais me rendre au palais afin de « revoir ma mère inconsolable. Quant à toi, dès « que le soleil aura dissipé le froid piquant du « matin, tu conduiras dans *Ithaque* ce malheureux « étranger. Chacun lui donnera selon sa volonté ; et « il vaut mieux, pour un pauvre, mendier à la « ville que dans la pleine campagne. »

Ayant ainsi parlé, *Télémaque* à grands pas et

joyeux du malheur de tous les prétendants, s'éloigna. Bien vite il arriva en ses vastes demeures, appuya sa lance contre une haute colonne et se rendit auprès de *Pénélope*. A la vue de son fils, cette mère, aussi belle que la chaste Artémis et qu'Aphrodite d'or, étreignit *Télémaque*, le baisa sur la tête et sur ses deux beaux yeux, et laissa échapper, à travers ses sanglots, ces paroles rapides :

— Te voilà donc enfin, ô ma douce lumière!
« Je n'espérais plus te revoir depuis le jour
« lointain où tu partis t'informer de ton père.
« Hâte-toi donc de me dire tout ce que tu as vu.

— O ma mère, répondit *Télémaque*, ne trouble
« point ton âme au moment même où les Dieux
« vont accomplir l'œuvre de la vengeance. Ni à
« *Pylos* auprès du vieux *Nestor*, ni à *Sparte* auprès
« d'*Hélène* et du blond *Ménélas*, je n'ai rien appris
« du malheureux *Ulysse*. Seul, un devin m'a
« attesté par Zeus, le plus puissant des Dieux,
« que déjà mon père était dans sa patrie et qu'il
« préparait à tous les gaspilleurs de son beau patri-
« moine le plus affreux trépas. »

Or, tandis que *Télémaque* et *Pénélope* aux bras blancs s'entretenaient à l'intérieur du palais, les prétendants se rassemblaient dans la cour et se

divertissaient, avec une morgue insolente, à s'exercer au lancement du javelot et du disque. Quand vint l'heure d'apprêter le repas, ils entrèrent dans les riches demeures et se mirent à abattre des brebis, des porcs, des chevreaux et un bœuf. Assis ensuite à table sur des sièges recouverts de tapis magnifiques, ils dilapidèrent comme à leur habitude, les biens d'*Ulysse* qu'ils estimaient absent ; mais le châtiment, comme un orage à la fin de l'été, se préparait à tomber sur leurs têtes. A ce moment, en effet, le fils de Laërte et le fidèle *Eumée* se disposaient à quitter les étables pour venir à la ville. *Ulysse* jeta sur ses épaules une sordide besace, releva ses haillons ; puis, appuyé sur un bâton noueux, descendit, en compagnie d'*Eumée*, les sentiers difficiles qui conduisaient à Ithaque. Comme ils arrivaient auprès de la fontaine ombragée de peupliers qui jaillit près des portes, ils rencontrèrent un des bergers d'*Ulysse* qui conduisait des chèvres, les plus belles de son troupeau, destinées aux repas des prétendants avides.

— Où donc mènes-tu, misérable porcher, fit
« alors à *Eumée* cet insolent berger, ce méprisable
« gueux, ce fléau des repas ? Au lieu de le conduire
« se frotter les épaules sur les montants des portes,

« et quémander des restes, tu devrais me le donner
« pour nettoyer mes étables et porter du feuillage
« à mes jeunes chevreaux. Mais, sans vouloir tra-
« vailler, il préfère assouvir et remplir en mendiant
« son ventre insatiable. »

En achevant ces mots, cet injurieux chevrier osa, dans sa fureur, porter un coup de pied sur la hanche d'*Ulysse*. Sans broncher du chemin, le héros supporta cet affront sans mot dire. Bientôt après, toutefois, le fils de Laërte et le chef des pasteurs approchèrent de la maison d'*Ulysse*. Des odeurs de viandes assaisonnées et rôties s'en exhalaient de partout et, dans l'intérieur, on entendait la lyre que les Dieux ont faite compagne des festins. Une fois dans la cour, le malheureux *Ulysse* aperçut, levant avec effort la tête et les oreilles, le vieux chien qu'il avait, avant de partir pour la sainte Ilion, élevé et dressé sans en avoir joui. Ce pauvre *Argos* — car tel était son nom — gisait honteusement sur un tas de fumier, tout couvert de vermine et la peau soulevée par la saillie des os.

— Dis-moi, *Eumée*, fit alors *Ulysse* en sentant
« des larmes lui brûler les paupières, dis-moi
« pourquoi ce chien dont les vieux ans gardent
« de si beaux restes, reste ainsi couché et comme
« abandonné sur le fumier des mules ?

— Hélas! fit *Eumée*, c'est le chien d'un héros « qui mourut en des lointaines terres. Si, pour « les exploits et le galbe, il était tel qu'*Ulysse* le « laissa, tu admirerais sa force, ses proportions « et son agilité. Nulle proie n'échappait à sa course, « car il excellait dans les forêts profondes à la « suivre à la piste. Maintenant il languit perclus « et délaissé; son maître a disparu, et les servantes « n'en prennent aucun soin. »

Il dit; et comme *Argos* avait flairé *Ulysse*, il agita sa queue, laissa tomber ses oreilles velues, mais ne put se lever pour aller jusqu'à lui; il mourut d'avoir, après vingt ans d'absence, reconnu son bon maître. Le fidèle *Eumée*, entre temps, avait pénétré dans les riches demeures et s'était rendu directement dans la salle où festoyaient les nobles prétendants. Dès qu'il le vit entrer, *Télémaque* lui fit signe, et le gardien des porcs vint aussitôt prendre place en face de son chef. Peu après lui, sous la figure d'un mendiant miséreux, *Ulysse* aussi entra dans le palais. Il vint s'asseoir sur le seuil de la porte, et, déposant à ses pieds et besace et bâton attendit en silence, adossé aux montants. *Télémaque* alors, prenant du pain et des viandes rôties :

— Tiens, dit-il à *Eumée*, va offrir ces mets à

« l'étranger besogneux, et dis-lui d'aller de table « en table faire appel au bon cœur de tous les « prétendants. »

Humble et soumis, le fils de Laërte accepta les vivres qui lui étaient offerts, les déposa sur sa pauvre besace et se mit en mangeant à apaiser sa faim. Quand il eut achevé les mets de *Télémaque*, *Ulysse* se leva et, commençant par la gauche, il tendit la main à tous les prétendants. Tous, émus de pitié, acceptèrent tour à tour de garnir sa besace. Un seul, *Antinoos*, osa lui adresser ces insultantes paroles :

— Éloigne-toi de ma table, vil fléau des repas, « lui dit-il. Tu n'es qu'un paresseux et un men- « diant pouilleux et importun. »

Il dit, et lançant sur *Ulysse* un foudroyant regard, il saisit l'escabelle qu'il avait sous les pieds et en frappa l'épaule du fils de Laërte. Le héros demeura ferme comme un rocher ; et, secouant sans rien dire sa tête aux cheveux blancs et méditant une horrible vengeance, il revint s'asseoir sur le seuil de la porte et déposa près de lui sa besace remplie. Vers la fin du repas, *Eumée*, car le jour déclinait, s'en retourna vaquer aux soins de ses troupeaux, et les prétendants, satisfaits et repus, se livrèrent aux plaisirs de la danse

et du chant. Le soir tombait quand un mendiant, bien connu dans Ithaque pour sa gloutonnerie, sa vantardise et sa poltronnerie, entra dans le palais. Voyant *Ulysse* assis sur le seuil de la porte qui donnait dans la salle où régnait grande joie, il voulut le chasser :

— Sors d'ici, lui dit-il, vieillard loqueteux et « glouton ! Tu n'es qu'un étranger et tu viens « me ravir le boire et le manger. Sors d'ici, sinon « je t'accable de coups et je fais pleuvoir les dents « de ta mâchoire. »

Ulysse alors, regardant *Iros* avec indignation :

— Malheureux, fit-il, quelle injure te fais-je ? « Je n'envie point ce qu'on te donne, et ce qu'on « m'offre m'est tout aussi nécessaire que ce tu « reçois. Je t'avertis ; ne me menace point, de « peur que, quoique vieux, je ne souille de sang « ta poitrine et tes lèvres. »

Les prétendants, quand ils virent ces mendiants se disputer avec autant d'aigreur, se mirent à rire aux éclats.

— O mes amis, fit alors *Antinoos*, quel plaisir « insolite les Dieux aujourd'hui nous envoient ! « Ces deux pouilleux brûlent de s'empoigner. « Mettons-les donc aux prises comme dans une « arène, et donnons à celui qui vaincra, le privi-

« lège d'être le seul désormais admis à nos festins. »

Tous les convives applaudirent à cette proposition. *Ulysse* alors, retroussant ses haillons, se découvrit résolument les cuisses, la poitrine et les bras. *Iros*, par contre, se montra si tremblant et si couard qu'on dût le contraindre, en employant la force, à s'avancer au milieu de la salle. L'un en face de l'autre et entourés du cercle de tous les prétendants, les deux mendiants se mirent alors en garde. *Iros*, le premier frappa d'un coup *Ulysse* sur l'épaule. Le fils de Laërte n'en reçut aucun mal ; mais, quand son poing de bronze s'abattit sur le cou et non loin de l'oreille de son fol adversaire, il lui brisa les os. La bouche pleine de sang et les dents fracassées, *Iros* s'affaissa et, de tout son long, s'étendit sur le sol. *Ulysse* alors le saisit par un pied et, aux applaudissements de tous les prétendants, le sortit de la salle, le traîna dans la cour et l'y laissa adossé contre un mur.

— Reste là, lui dit-il en lui mettant son bâton « dans les mains, pour écarter d'ici les pourceaux « et les chiens. Ne t'avise plus d'insulter les « mendiants, car un malheur plus grand pourrait « bien t'advenir. »

Iros expulsé, les convives se remirent à goûter les charmes et les plaisirs de la danse et du chant.

Quand la nuit sombre arriva, les servantes apportèrent des brasiers et des torches. Tour à tour elles se relayaient pour jeter sur la braise des éclats de bois sec. S'approchant d'elles, le patient et généreux *Ulysse* leur adressa ces mots :

— Servantes d'Ulysse, retournez dans vos ap-
« partements. Rendez-vous chez la reine ; asseyez-
« vous près d'elle, et réjouissez-la en tournant
« le fuseau ou en filant la laine ; je me charge
« tout seul d'entretenir ici la lumière à ces prin-
« ces. »

Il dit, et toutes les servantes se regardèrent en riant :

— Misérable étranger, lui dit alors la belle
« *Mélantho*, tu n'es qu'un insensé. Serait-ce par
« hasard le vin que tu as bu qui te fait délirer,
« ou bien es-tu grisé d'avoir été plus fort que
« le mendiant *Iros* ? Tais-toi, et crains qu'un bras
« plus vigoureux que celui de ce gueux ne te
« frappe à la tête et ne t'envoie coucher en te
« souillant de sang, dans une forge ou dans
« quelque taverne.

— Tais-toi toi-même, chienne impudente et
« vile ! lui répondit *Ulysse* d'une voix indignée.
« Je vais à l'instant même rapporter tes propos
« au divin *Télémaque*. »

Cette menace eut le don d'épouvanter les servantes. Toutes se dispersèrent, et le fils de Laërte, debout auprès des flammes et roulant en son âme mille desseins terribles qu'il saurait accomplir, entretint seul la lueur des brasiers. Sur le tard cependant, après avoir fait une libation aux Dieux et bu du vin au gré de leurs désirs, les prétendants se séparèrent et s'en allèrent goûter, chacun dans son logis, les douceurs du sommeil. Resté seul au palais, le divin *Ulysse* put adresser sans crainte à *Télémaque* ces paroles ailées :

— *Télémaque*, ô món fils, il est temps, lui dit-il, « que tu ramasses toutes les armes qui sont en « nos demeures et que tu les enfermes dans une « chambre secrète. Si les prétendants en remar- « quent l'absence et veulent des raisons, réponds- « leur, pour désarmer leurs soupçons, que tu « n'as plus voulu que ces armes terribles conti- « nuent à perdre, à la fumée du feu, le bel éclat « qu'elles avaient quand *Ulysse* partit. »

Il dit, et *Télémaque* obéissant aux ordres de son père et secondé par lui, se hâta d'enlever les casques, les boucliers et les lances, et de les mettre en lieu sûr. Cela fait, le fils chéri d'Ulysse se rendit dans la chambre où il avait coutume de se rendre pour attendre en dormant le lever de

l'Aurore. Quant au fils de Laërte, il regagna la salle du festin. Il n'eut point le temps d'y méditer longuement sa vengeance, car *Pénélope* peu après s'y rendit. Les servantes alors placèrent, face au foyer, le siège orné où s'asseyait la reine, installèrent sous ses pieds un escabeau recouvert d'une épaisse toison et s'employèrent ensuite, les unes à desservir les tables désertées, les autres à nourrir la chaleur et la flamme de l'âtre rayonnant. Apercevant *Ulysse* accroupi dans un coin, *Mélantho* crut bon de l'outrager une seconde fois.

— Sors d'ici, misérable étranger, lui dit-elle. « Pourquoi te permets-tu d'épier durant la nuit « les faits et les gestes des actives servantes ? « Sors d'ici, ou je t'éconduirai à grands coups « de tison. »

Elle dit ; mais *Pénélope*, belle comme Artémis ou la blonde Aphrodite, entendit ces menaces :

— Chienne effrontée, tais-toi, lui cria-t-elle! « Ne sais-tu pas que je veux, moi aussi, inter- « roger cet hôte ? »

Ayant ainsi parlé, elle ordonna qu'on apportâs un siège, qu'on le recouvrît d'une peau de brebit et qu'on fit asseoir ce mendiant auprès d'elle.

— Étranger, lui dit alors la plus sage des

« femmes, dis-moi d'abord qui tu es, d'où tu
« viens et quels sont et ton père et ta mère?

— Noble reine, lui répondit *Ulysse*, ne me
« questionne ni sur ma patrie, ni sur ma famille,
« tu remplirais mon âme de douleur, et il ne sied
« pas, quand on est assis dans une demeure
« étrangère, d'y soupirer et d'y verser des larmes.

— Hélas! ajouta *Pénélope*, depuis qu'*Ulysse*,
« mon époux, est parti pour Ilion, les Dieux ont
« détruit ma force et ma beauté. Depuis ce jour
« fatal, le cœur consumé de chagrin, je languis de
« tristesse. Ma maison est devenue la proie de
« nombreux prétendants. Mais, dis-moi, n'as-tu
« pas au cours de tes lointains voyages rencontré
« *Ulysse*, ou tout au moins entendu parler de
« l'époux dont l'absence me donne tant de
« regrets?

— Ce fut en *Crète* où je suis né, repartit l'hôte
« de Pénélope, que je vis *Ulysse* et que j'eus
« l'honneur de le recevoir en ma belle demeure.
« Il se rendait à Troie, quand la tempête, le reje-
« tant sur les côtes crétoises, me donna la joie
« de pouvoir l'accueillir et de le garder douze
« jours près de moi. »

En entendant ces mots, le beau visage de *Pénélope* aux bras blancs se sillonna de larmes.

Et *Ulysse* lui-même, pris de pitié pour sa très chère épouse, ne retint ses pleurs qu'en durcissant ses yeux.

— Chaste épouse d'Ulysse, reprit alors le fils « de Laërte, n'afflige point ton âme en pleurant « ton époux. Il reviendra peut-être dans sa « douce patrie. J'ai appris en effet, au pays des « *Thesprotes*, qu'*Ulysse* était en vie et qu'il s'était « rendu dans la forêt de *Dodone*, afin d'apprendre, « par la voix du grand chêne de Zeus, s'il devait « revenir, après vingt ans d'absence, ouvertement « ou en secret dans sa contrée natale.

— Plaise aux Dieux, cher étranger, reprit alors « la reine, que tu m'annonces la vérité! Mais « *Ulysse* ne reviendra jamais. Cette pensée me « désole, et toi-même, hélas! tu n'obtiendras « jamais dans sa maison ce que tu aurais obtenu « si ce grand cœur avait été présent, car ceux qui « dominent dans cette triste demeure ne sont « point tels qu'était *Ulysse* à l'égard de tous ceux « qu'il accueillait chez lui. — Cependant, mes « servantes, hâtez-vous de préparer un bain « pour l'étranger ; donnez lui des habits, et faites-« lui un lit pour qu'il puisse dormir.

— Les riches tuniques, ô vénérable épouse « du fils de Laërte, les chaudes couvertures et

« les tapis laineux me sont depuis longtemps « odieux et inutiles. J'ai passé tant de nuits sur « un lit misérable, que je me contenterai comme « j'en ai l'habitude. Quant au bain, je l'accepte, « mais à condition que ce soit une femme dont « l'âge ait mûri la sagesse, qui me lave les pieds.

— Eh bien! répondit *Pénélope*, j'ai justement « la servante prudente et âgée que tu veux. « Ce fut elle qui jadis éleva le malheureux *Ulysse* « et le reçut dans ses mains quand sa mère l'en- « fanta. — Allons, viens, *Euryclée*, hâte-toi donc « de baigner l'étranger. Il semble avoir le même « âge que ton maître, et *Ulysse*, peut-être, est « aussi pauvre et ravagé que lui! »

La prudente et docile *Euryclée* se hâta d'apporter un chaudron plein d'eau tiède. *Ulysse* alors, pour ne point se laisser reconnaître par sa vieille nourrice, tourna le dos au feu. Mais en lavant et en frottant la jambe du fils de Laërte, *Euryclée* retrouva la blessure qu'avait faite jadis, au genou de son maître, la terrible défense d'un farouche sanglier. Découvrant *Ulysse* à cette cicatrice, elle laissa tomber le pied qu'elle essuyait. Le choc renversa le chaudron et fit couler par terre l'eau qui le remplissait. Alors, l'âme saisie de douleur et de joie, les yeux gonflés de larmes, elle s'écria

d'une voix défaillante et en portant sa main au menton du héros :

— Oui, je te reconnais, tu es *Ulysse*, mon enfant « chéri, et je ne l'ai point su avant d'avoir touché « cette blessure qui témoigne, car je la connais « bien, que mon maître est ici ! »

Jetant alors les yeux sur *Pénélope*, *Euryclée* allait lui annoncer cette heureuse nouvelle. Mais *Ulysse*, se penchant tout aussitôt vers elle, lui ferma la bouche avec une de ses mains et lui dit à l'oreille :

— Veux-tu me perdre, nourrice ? Puisque tu « m'as reconnu, garde en ton âme cet inviolable « secret ; sinon, lorsque viendra l'heure assurée de « la vengeance et le moment choisi pour l'exter- « mination des nobles prétendants et des ser- « vantes fautives, je ne saurais, quoique tu m'aies « nourri, t'épargner plus qu'une autre. Retiens- « donc tes paroles et confie-toi aux Dieux. »

La vieille *Euryclée* à ces mots se leva pour préparer un nouveau bain. Puis, quand elle eut achevé de laver et d'oindre les deux pieds de son maître, *Ulysse* prit un siège et s'approcha du feu. *Pénélope* alors :

— Étranger, lui dit-elle, voici bientôt l'heure « du doux sommeil. Quant à moi, lorsque la

« nuit arrive, mille pensées dévorantes m'em-
« pêchent de dormir. Je me demande si, respec-
« tant la couche de mon époux, je dois rester
« veuve pour garder à mon fils l'intégrité de son
« avoir, ou si mon sort est de suivre celui des
« prétendants qui m'offrira les plus nombreux pré-
« sents. Toutefois, avant d'aller au repos, pourrais-
« tu m'expliquer ce songe qui me tourmente ?
« Ecoute : Vingt oies mangeaient dans ma maison
« du froment détrempé dans de l'eau. Je me plaisais
« à les considérer, quand un aigle fondit sur ces
« oiseaux et leur brisa le cou. Bientôt après,
« comme je gémissais sur la mort de mes oies, je
« vis cet aigle se pencher sur le toit de ma vaste
« demeure, prendre une voix humaine et dire de
« là-haut : « Rassure-toi, noble fille épouse d'Ulys-
« se, ce n'est point un présage, mais un signe cer-
« tain. Ces oies, ce sont les prétendants. L'aigle,
« c'est ton époux qui vient donner la mort à ceux
« qui s'engraissent en dissipant ses biens. »

— O Reine, reprit alors le fils ingénieux de
« Laërte, l'aigle lui-même s'est chargé de te dire
« ce que ton rêve annonce. N'en doute point,
« l'événement suivra.

— Ah ! étranger, repartit *Pénélope*, les songes
« sont si vains, et qui peut nous dire si c'est par

« la porte de corne ou par la porte d'ivoire que « Zeus nous les envoie! Voici pourtant l'épreuve « décisive à laquelle je veux, pour m'en remettre « au sort, soumettre la foule des prétendants « qui m'assiègent. Demain, je sortirai douze haches. « Comme étais de carène, je les alignerai les unes « derrière les autres ; et, s'il en est un parmi les « prétendants qui tende l'arc d'Ulysse et qui « fasse passer, comme le héros se plaisait à le faire, « un trait rapide à travers les douze trous réservés « aux manches des douze haches, je le suivrai en « le prenant pour époux.

— Épouse auguste du fils de Laërte, s'écria « *Ulysse* à ces mots, ne tarde point à tenter cette « épreuve, car *Ulysse* sera de retour en ces lieux « avant qu'aucun des prétendants n'ait pu tendre « les nerfs de l'arc étincelant et traverser les trous « des haches alignées. »

Comme il était tard, et qu'en chaque chose les Dieux ont assigné des bornes aux hommes sur la terre, la reine prit congé de son hôte et regagna ses hauts appartements.

XIX

MASSACRE DES PRÊTENDANTS

Lorsque la reine *Pénélope* se fut chez elle retirée, *Ulysse* alla, de son côté, se reposer sur la couche qui lui avait été préparée sous le portique du palais. Mais le sommeil n'arrivait point à fermer ses paupières. Aussi, quand il vit, après le coucher de la reine, les servantes sortir de la demeure pour aller se livrer, avec des cris et des ris immodérés, aux criminelles caresses des audacieux prétendants, la colère s'enflamma dans l'âme du héros. Rugissant dans le fond de son être, il se frappait la poitrine et gourmandait son grand cœur en disant :

— Modère-toi, mon cœur ; tu as supporté « sans rien dire des maux bien plus terribles ; « et tu as pu sortir de l'antre du *Cyclope* ! »

Il dit, et il comprima l'élan de sa fureur. Toute la nuit, pourtant, il se roula sur sa couche comme sur un brasier. Quand enfin vint l'Aurore, *Ulysse* se leva, descendit dans la cour et, s'adressant au ciel en élevant les mains :

— Grand Zeus, pria-t-il, ô toi qui m'as conduit « dans ma sainte patrie, fais que j'entende pour « me réconforter la voix d'un présage heureux « et salutaire! »

Tels furent ses vœux. Et soudain, il entendit gronder dans les hauteurs d'un ciel étincelant le tonnerre de Zeus ; et, dans l'intérieur de son propre palais, une voix de femme occupée à moudre du froment, au même instant s'écria :

— Grand Zeus, fit-elle, ô toi qui luis et tonnes « dans un ciel sans nuage pour signaler à un heu« reux mortel l'accomplissement de son ardent « désir, exauce aussi le souhait d'une vieille et « pauvre femme! Puissent en ce jour les préten« dants goûter pour la dernière fois, dans les « palais d'Ulysse, les charmes du festin! Ils brisent « mes membres à moudre leur farine. Qu'ils « prennent donc aujourd'hui leur ultime repas! »

En entendant ces mots, le noble *Ulysse* se réjouit en son âme, car il voyait déjà ses ennemis punis. Le Soleil se levait, quand les servantes, accourant de toutes parts, s'empressèrent de nettoyer le palais, de raviver la flamme au sein de l'âtre assoupi, d'épousseter les sièges, de laver les tables et de rincer les coupes.

Pendant ce temps, de vaillants serviteurs fen-

daient du bois pour faire rôtir les viandes. Bientôt, en effet, *Eumée* parvenait dans la cour en conduisant trois porcs, les plus beaux du troupeau. Le maître-chevrier y amenait des chèvres, et un autre berger appelé *Philétios*, une grasse génisse. La bonne odeur des chairs embrochées et rôties se répandait partout, quand les prétendants, sans se douter que jamais plus funeste repas ne leur fût préparé, envahirent le palais. Or, pendant qu'ils mangeaient et buvaient en se gaussant d'*Ulysse* assis, comme un mendiant, sur le seuil de la porte, la sage *Pénélope* se rendit dans la pièce où étaient enfermés, parmi d'autres trésors, l'arc et le carquois du valeureux *Ulysse*. Elle détacha l'arc de la cheville où il était suspendu, et le pressa sur son cœur en pleurant. Puis, prenant le carquois rempli de traits funestes, elle se dirigea vers la salle du festin. Deux servantes, portant une corbeille contenant les douze haches, accompagnaient ses pas. Un léger voile sur son charmant visage, la plus noble des femmes s'arrêta sur le seuil de la porte solide et dit aux prétendants :

— Princes superbes, vous qui ruinez la maison « d'un héros sans autre prétexte que celui de « m'épouser, approchez-vous pour l'épreuve « suprême. Voici l'arc d'*Ulysse*. Celui qui le

« tendra et qui fera passer une flèche à travers
« les douze trous réservés aux manches des douze
« haches, je le suivrai en le prenant pour époux. »

En achevant ces mots, elle ordonna qu'on alignât ces haches en les plaçant les unes derrière les autres. Les prétendants alors, commençant par la gauche, essayèrent tout à tour de tendre l'arc d'*Ulysse* et de décocher une flèche de son glorieux carquois. Or, tandis que les convives couraient ainsi leur chance sans aucun résultat, *Eumée* et *Philétios*, le gardien des génisses, sortirent du palais pour retourner aux champs. *Ulysse* les suivit. Quand tous les trois eurent franchi les portes et l'enceinte des cours, le héros, arrêtant les pasteurs, leur tint ce doux langage :

— Gardien des génisses, et toi, gardien des
« porcs, que feriez-vous, leur dit-il, si votre maître
« *Ulysse* arrivait en ces lieux ? Serait-ce à lui ou
« bien aux prétendants que vous prêteriez aide ?

— Grand Zeus, s'écrièrent-ils alors, puisse
« *Ulysse* revenir, et tu verrais alors ce que peuvent
« nos bras !

— Eh bien ! je suis *Ulysse* ; c'est lui que vous
« voyez et qui vous interroge. Reconnaissez-moi
« à la blessure que me fit autrefois la dent farouche
« d'un sanglier forcené. »

Et, tout en parlant, *Ulysse* leur montra la large cicatrice qu'il portait au genou. Subitement et pleinement convaincus, les deux pasteurs jetèrent en pleurant leurs bras autour du cou de leur maître aimé et embrassèrent sa tête et ses épaules.

— Cessez, leur dit alors *Ulysse* après avoir « baisé et leur tête et leurs mains, cessez vos « pleurs et vos gémissements. Le jour de ma « vengeance approche et j'ai besoin de tout votre « courage. Toi, *Eumée*, tu rentreras le premier dans « la salle. Je t'y suivrai de près. Quand tu m'y « reverras, tu prendras et mon arc et mes flèches, « et tu viendras, malgré les prétendants, me les « remettre en mains propres. Cela fait, tu iras « dire aux femmes de se tenir tranquilles, quoi « qu'elles puissent entendre. Quant à toi, *Philétios*, je te confie le soin de bien fermer les portes « de la cour et d'y mettre la barre. »

Ayant ainsi parlé, *Ulysse* le premier retourna dans la salle. *Eumée* et *Philétios* s'y rendirent peu après. A ce moment les prétendants, après avoir essayé d'assouplir, en le graissant au feu, l'arc éclatant d'Ulysse, s'efforçaient, mais en vain, de parvenir à le tendre. *Ulysse* alors :

— Illustres prétendants, fit-il, sans toutefois « prétendre au doux prix du combat, donnez-moi,

« je vous prie, en me confiant pour un instant « cet arc, d'essayer près de vous la force de mes « mains, et de voir si mes membres ont encore « la vigueur qu'ils avaient autrefois.

— O le plus misérable de tous les effrontés, « lui répondit *Antinoos* en colère, n'es-tu pas « satisfait d'avoir pris ton repas ? Le vin qu'on « t'a donné t'a troublé la raison. Nous crois-tu « assez sots pour nous exposer à ce qu'un gueux « comme toi, puisse nous couvrir d'opprobre « en proclamant partout que nous n'avons pu « tendre l'arc brillant, et qu'un pauvre hère « errant l'a courbé sans efforts ?

— Tais-toi, *Antinoos*, reprit alors la sage *Péné-* « *lope*. Il n'est ni juste, ni séant d'insulter les hôtes « qui sont en nos demeures. Remettez l'arc à « cet étranger qui est issu, dit-il, d'un père et d'une « mère illustres. S'il parvient à le tendre, je le « revêtirai d'un superbe manteau, lui offrirai « une lance et un glaive, et faciliterai son retour « au pays que son âme désire. »

Télémaque à ces mots, cherchant un prétexte pour éloigner la reine :

— Mère, s'écria-t-il, quand il s'agit de l'arc, « c'est à moi qu'il revient de décider à qui je puis « le donner ou bien le refuser. Retire-toi donc au

« fond de tes demeures, et reprends les travaux « qui conviennent aux femmes, ta toile et ta « quenouille. »

En compagnie de ses suivantes, *Pénélope* à ces mots regagna ses hauts appartements. A ce moment, sur un signe du fils de l'ingénieux Ulysse, *Eumée* remit l'arc éclatant entre les mains du fils valeureux de Laërte. Le héros le saisit, le mania, et, avec l'aisance d'un musicien qui tend autour d'une cheville la corde de sa lyre, *Ulysse* incurva l'arc et lui fit rendre comme un cri d'hirondelle. La flèche partit et, sans s'égarer, elle traversa les douze trous réservés aux manches des douze haches. Alors s'adressant à son fils :

— *Télémaque*, dit-il, l'hôte que tu as fait « asseoir en ton riche palais ne te fait point « rougir. Ai-je manqué le but et tendu avec peine « cet arc recourbé ? Ma force est donc encore tout « entière en mes bras, et les prétendants ne « m'outrageront plus. Tiens-toi donc prêt à « préparer pour eux le repas qu'ils attendent. »

Le fils d'*Ulysse* à ces mots se ceignit d'une épée, reprit en main sa lance et vint se placer tout auprès de son père. *Ulysse* alors, sentant une haine sauvage s'exaspérer en son cœur, se dépouilla de ses loques, se posta sur le seuil de la porte, tendit

son arc et commença, en décochant d'abord un trait mortel contre l'insolent *Antinoos*, son horrible vengeance.

— Chiens que vous êtes, hurla-t-il, vous ne pré-
« sumiez pas que je revinsse jamais ! Sans redouter
« les Dieux ni craindre ma colère, vous ruiniez
« ma maison, vous violiez mes servantes et pré-
« tendiez, moi vivant, épouser mon épouse. Mais
« *Ulysse* est ici, et la mort est sur vous ! »

A ces mots terrifiants, une pâleur extrême s'empara de l'âme de tous les prétendants. Les uns se tapirent en tremblant sous les tables ; les autres, cherchant en vain les armes disparues des murailles, imploraient la pitié. Mais *Ulysse*, écumant et furieux comme une laie défendant ses petits, les immolait sans merci les uns après les autres. Lorsque les traits lui manquèrent, il se couvrit d'un casque et d'un bouclier, et arma sa main d'un puissant javelot. *Télémaque*, *Eumée* et *Philétios* le secondaient dans son œuvre de carnage et d'extermination. De toutes parts, on entendait dans la salle le bruit affreux des crânes fracassés, des cris atroces, des râles d'agonie. Les tables renversées tombaient sur les cadavres, et le vin des coupes se mêlait au sang chaud qui fumait sur le sol. Tous les prétendants subirent

le sort qu'ils s'étaient préparé. Deux seulement échappèrent à cet égorgement : *Phémios*, le chantre mélodieux que les prétendants, pour charmer leurs repas, contraignaient à chanter, et le héraut *Madon* qui entoura de soins la vigoureuse enfance du divin *Télémaque*.

Ulysse alors, lorsqu'il eut étendu, sur le pavé sanglant et comme des poissons déchargés sur le sable, la foule entière de tous ses ennemis :

— *Télémaque*, dit-il, appelle-moi *Euryclée*. »

Quand la vieille servante aperçut, au milieu des cadavres des prétendants égorgés, son maître debout et ruisselant de sang comme un lion qui vient de dévorer un bœuf, elle ouvrit la bouche pour rugir d'allégresse.

— Nourrice, lui dit alors *Ulysse*, tais-toi, sois « heureuse en ton âme et contiens tes transports, « car il n'est pas permis de triompher sur les « morts. Dis-moi seulement quelles sont ici les « femmes qui m'ont déshonoré.

— O mon fils, répondit *Euryclée*, sur les cin- « quante femmes esclaves en ce palais, il en est « douze en tout qui ont eu, toi absent, une con- « duite infâme.

— Eh bien ! reprit *Ulysse*, va me chercher toutes

« ces femmes coupables, et dis-leur de se rendre « aussitôt dans la salle. »

Peu après, poussant des gémissements lamentables et pleurant avec des sanglots répétés, les douze esclaves fautives arrivèrent.

— Femmes perverses, leur dit alors *Ulysse*, vous « qui avez voulu tramer des vilenies, dormir « en secret avec les prétendants, emportez-moi « ces cadavres et, avec une éponge imbibée d'une « eau claire, nettoyez les tables et les sièges « souillés. »

Il dit, et les servantes se mirent à cette tragique et répugnante besogne. *Philétios* et *Eumée* secondaient *Télémaque*, et s'employaient à râcler avec soin le sol gluant de ce sanglant abattoir. Quand tout fut net et en ordre, le fils chéri d'*Ulysse*, aidé des deux bergers, tendit un câble dans un coin retiré de la cour et y pendit, alignées les unes auprès des autres comme des grives que l'on met en brochette, les serviles amantes des odieux prétendants. La vengeance était pleine. *Ulysse*, satisfait :

— Femme, dit-il à *Euryclée*, apporte-moi du « soufre pour chasser l'air fétide et purifier ces « lieux. Allume aussi du feu, puis va chez *Pénélope* lui annoncer qu'*Ulysse* est de retour, et « qu'il attend ici et la reine et sa suite. »

Jubilante et alerte, la vieille *Euryclée*, recouvrant tout à coup ses jambes d'autrefois, apporta feu et soufre et monta tout d'un trait dans les appartements de l'épouse d'Ulysse. Se penchant alors sur *Pénélope* endormie :

— Réveille-toi, ô ma fille chérie, lui dit-elle. « Viens revoir de tes yeux celui que tu désires. « *Ulysse* est de retour ; il est dans son palais, et il « vient d'immoler tous les prétendants qui rui- « naient sa demeure !

— Chère et bonne nourrice, répondit *Pénélope*, « les Dieux t'ont rendue folle ! Pourquoi viens-tu « m'arracher au sommeil et à l'oubli de mes trop « longs malheurs ? Va-t-en, et sache que si « quelque autre femme était venue m'arracher au « repos pour me raconter de telles invraisem- « blances, je l'aurais à l'instant injurieusement « renvoyée du palais.

— Non, chère enfant, insista *Euryclée*, je ne te « trompe point. *Ulysse* vivant est bien dans ses « foyers : c'est l'étranger que tous ont insulté « dans ses propres demeures. Lève-toi donc, « *Pénélope* ; si je te trompe, tu me feras périr « d'une déplorable mort. »

A ces mots, *Pénélope* en pleurant embrassa la nourrice, se leva de sa couche et descendit dans

la salle. Elle alla s'asseoir juste en face d'*Ulysse* qu'éclairait un grand feu. La stupeur dans l'âme et la bouche tremblante, elle regardait le héros qui, debout près d'une haute colonne, attendait, les yeux fixés à terre, un mot de son épouse. Mais la reine gardait un silence angoissé. Tantôt, considérant *Ulysse*, elle croyait le reconnaître ; et tantôt, à la vue des haillons qui recouvraient son corps, elle ne parvenait pas à s'imaginer que ce fût là son époux. Surpris de ce mutisme, *Télémaque* en fit le reproche à sa mère.

— Laisse ta mère, lui dit alors *Ulysse*. Elle ne « me reconnaît point, parce que je suis encore « tout couvert de haillons. Bientôt, quand je serai « paré, elle me connaîtra mieux. »

Ayant ainsi parlé, le noble *Ulysse* se rendit au bain, se purifia du sang qui le souillait, et se revêtit d'une belle tunique et d'un riche manteau. *Athèna*, la divine Déesse, répandit sur les traits du héros qu'elle aimait la grâce et la beauté. Sa taille parut plus grande, et plus auguste sa tête aux longues boucles de cheveux ondoyants. Aussi, quand il revint s'asseoir vis-à-vis de sa femme, *Ulysse* était semblable à l'un des Immortels. *Pénélope* pourtant ne se décidait point à s'approcher de son illustre époux. Elle aurait voulu voir, pour

être convaincue, la cicatrice qu'*Ulysse* portait à son genou. Dans ce but :

— Hâte-toi, dit-elle à *Euryclée*, de préparer le « lit qui est en notre chambre, lit qu'aucun homme, « hormis celui qui m'y reçut quand j'étais encore « vierge et qui lui-même de ses mains l'édifia, « n'a jamais contemplé. »

Ulysse, à ces mots, décrivit cette couche avec tant d'exactitude que, *Pénélope* sentit son cœur se fondre et ses genoux trembler.

— Cher *Ulysse*, s'écria-t-elle en pleurant et « en jetant ses bras autour du cou de son très cher « époux, ne t'irrite point et ne me blâme pas si « je ne t'ai point embrassé dès que tu m'es apparu. « Je redoutais de me tromper et de tomber dans « un funeste piège. Pardonne-moi. »

Pleurant l'un et l'autre de tendresse et de joie, *Ulysse* et *Pénélope* se rendirent alors dans leur chambre nuptiale, et tous les deux, après avoir goûté sur leur couche sacrée, les charmes de l'amour, longuement s'entretinrent. La chaste *Pénélope* redit à son époux tout ce qu'elle avait souffert, et le divin *Ulysse* lui apprit tous les maux qu'il avait endurés. Sa vertueuse épouse ne se lassa point de l'entendre, et le sommeil ne put

recouvrir ses paupières avant que le héros ne lui eût raconté toutes ses aventures.

Cependant, dès que l'Aurore eut monté sur son trône et ramené la lumière aux mortels, *Ulysse* se leva et dit à *Pénélope* :

— Maintenant, chère épouse, que nous avons « tous deux retrouvé notre lit et réparé nos forces, « permets que je me rende au milieu des vergers « voir mon noble père, qui sur moi, je le sais, « gémit amèrement. »

Il dit, et se couvrant d'une armure éclatante, il alla réveiller *Télémaque*, *Eumée* et *Philétios*. Tous les quatre s'armèrent et se rendirent dans le champ couvert d'arbres que cultivait *Laërte*. Dès qu'ils furent arrivés auprès de sa demeure :

— Amis, leur dit alors *Ulysse*, entrez vous autres « dans la maison que mon père s'est acquise, et « préparez pour un joyeux repas le porc le plus « gras. »

Il dit, et tandis que *Télémaque* et ses deux compagnons entraient dans la villa, *Ulysse* se rendait au verger pour éprouver son père et essayer de voir si les yeux du vieillard reconnaîtraient son fils. Il le trouva occupé à bêcher autour du pied d'un arbre. La pauvreté de sa mise lui arracha des larmes. *Laërte*, en effet, accablé d'ans et de

profonds chagrins, n'était vêtu que d'une robe crasseuse et rapiécée ; ses mains étaient gantées à cause des buissons ; le cuir de ses jambières était tout décousu, et il portait, pour se garer du froid, une toque en peau de chèvre. *Ulysse* alors, sans se faire reconnaître :

— Vieillard, lui dit-il, si tu prends soin de « ton riant verger, permets-moi de te dire que tu « te négliges toi-même. De quel maître sordide « es-tu le serviteur ? Parle-moi franchement, et « dis-moi s'il est vrai que je sois dans *Ithaque*, « et si l'hôte, que je reçus jadis et qui se glorifiait « d'être issu de *Laërte*, respire et vit encore ?

— Hélas ! étranger, lui répondit *Laërte*, le pays « que tu foules est bien celui d'*Ithaque*, mais cet « hôte, qui vous eût reçu comme vous le fîtes jadis, « est loin de sa patrie. Peut-être est-il gisant au « fond des mers ou enseveli sur quelque plage « lointaine ! Sa triste mère n'a point pleuré les « restes de son fils, son vieux père ne l'a point vu « mourir et son épouse n'a point eu le bonheur « de lui fermer les yeux. Néanmoins, dis-moi, « puisque tu as, dis-tu, pu parler à *Ulysse*, « depuis combien de temps l'as-tu reçu chez « toi ?

— Quatre ans se sont passés depuis que cet

« hôte a quitté ma demeure, en ayant, signe de « bon augure, les oiseaux à sa droite. »

Une immense douleur obscurcit à ces mots le front du vieillard. Prenant alors une poignée de terre, il la répandit sur sa tête chenue, et longuement se mit à soupirer. *Ulysse* à cette vue sentit ses narines se contracter sous les larmes qui lui brûlaient les yeux.

— Mon père, s'écria-t-il en le pressant dans « ses bras, je suis *Ulysse*, le fils que tu regrettes « depuis près de vingt ans! Cesse tes pleurs et « ton deuil, car je viens de châtier, en les immo- « lant tous, les odieux prétendants qui gaspil- « laient tes biens.

— Oh! si tu es *Ulysse* et si je vois mon fils, « montre-moi donc quelque signe évident qui « puisse me convaincre! »

Ulysse alors découvrit la blessure qu'il avait au genou. En la voyant, *Laërte* se sentit défaillir. Son fils le soutint, le ranima et lui fit gagner à pas lents son auguste demeure.

Or, pendant que *Laërte* et son fils s'entretenaient longuement et goûtaient au repas qu'avaient apprêté *Télémaque* et ses deux compagnons, la *Renommée* annonçait partout dans *Ithaque* que les prétendants avaient été massacrés. Poussant des

cris et de longs hurlements, une foule compacte et menaçante vint se presser aux portes du palais. *Eupithès*, le père de cet *Antinoos* qu'avait, en premier lieu, immolé le valeureux *Ulysse*, prit alors en pleurant la parole :

— O mes amis, dit-il, nous serions des lâches « si nous ne vengions pas le trépas de ceux que « fit ignoblement mourir celui qui jadis, entraîna « sur ses nefs de si nombreux et de si vaillants « guerriers, et qui revint après avoir perdu ses « vaisseaux et ses hommes. Allons, armons-nous, « et vengeons-nous d'*Ulysse* avant qu'il nous « échappe ! »

Il dit, et plus de la moitié du peuple courut aux armes en jetant des cris séditieux. *Eupithès* en tête, cette troupe arrivait dans les champs de Laërte, quand *Ulysse*, pressentant un malheur, dit à un serviteur :

— Sors, ami, et va voir si quelqu'un ne vient « point nous surprendre. »

A peine sur le seuil, le serviteur aperçut une foule aux lances menaçantes. Alors, adressant à *Ulysse* ces paroles ailées :

— Les ennemis sont là, s'écria-t-il ; armez-« vous au plus vite ! »

A ces mots, se levèrent et se saisirent de leurs

armes tous ceux qui se trouvaient dans la maison champêtre. *Laërte* lui-même se recouvrit d'une armure et voulut, quoique vieux, prendre part au combat, *Ulysse*, à la tête de sa vaillante troupe, se porta au-devant du corps des assaillants. Quand il les eut à la portée du bras, il brandit sa longue et forte javeline, et l'arme d'airain, frappant avec éclat le casque d'*Eupithès*, pénétra dans la tête du malheureux qui s'abattit par terre. *Télémaque* et son valeureux père allaient pourfendre tous ceux des premiers rangs, quand *Athèna* fit entendre sa voix :

— Ithaciens, cria-t-elle, assez de sang versé!
« Et toi, *Ulysse*, arrête aussi ta fougue, de peur
« que Zeus contre toi ne s'irrite! »

Ainsi parla la Déesse aux yeux pers. A peine avait-elle dit, que *Zeus*, confirmant les menaces de la divine *Athèna*, lança le trait enflammé de sa foudre. *Ulysse* alors s'arrêta de combattre; ses sujets se soumirent aux vœux de la Déesse, et la Concorde, mère de l'Abondance, vint régner de nouveau dans *Ithaque* apaisée.

XX

LES AVENTURES D'ÉNÉE JUSQU'A LA MORT D'ANCHISE

C'était à l'heure tragique où Troie allait tomber sous les coups des Argiens.

Fils du royal et magnanime Anchise, *Énée*, sans se douter des maux qu'allait lui apporter le cheval de bois abandonné par les Grecs et introduit dans Troie, goûtait les douceurs du tout premier sommeil. Sur les ailes d'un songe, il lui sembla qu'*Hector* lui apparaissait en pleurant.

— Fils de Déesse, lui dit alors cette Ombre « encore toute souillée de sang et de poussière, « fuis et arrache-toi aux flammes qui t'environ- « nent. L'ennemi tient nos murs, et Troie, avant « de s'écrouler du haut de ses remparts, te con- « fie ses autels et ses Pénates. Fais-en les compa- « gnons de ton rude destin, et donne-leur asile dans « les solides tours que tu dois élever, après avoir « erré bien longtemps sur les mers. »

Elle dit, et cette Ombre, avant de s'effacer,

remit aux mains d'*Énée* la puissante *Vesta* et le feu perpétuel qui brûlait en son temple. Réveillé en sursaut, le fils d'Anchise monta sur la terrasse de la plus haute tour, et de partout sur Troie promena ses regards. Le feu ardent d'un immense incendie brûlait toute la ville ; les flammes s'attaquaient aux demeures voisines et l'air retentissait des clameurs des guerriers et des appels éclatants des trompettes. Hors de lui-même alors et la colère animant son courage, il saisit ses armes et, rassemblant quelques guerriers épars :

— Amis, leur cria-t-il, cette heure est la der-
« nière de notre ville en flammes. Les Grecs sont
« nos maîtres, et notre antique gloire va sombrer
« aujourd'hui. Venez donc avec moi, et cherchons
« à mourir en même temps que disparaît Ilion. »

Se sentant, à ces mots, comme des vaincus dont l'unique salut est de désespérer de tout moyen de salut, ils se précipitèrent dans l'ombre ardente et chaude de cette nuit sanglante. Des milliers de cadavres jonchaient le sol des rues et le seuil des maisons, et l'abomination, l'épouvante et la mort avaient envahi jusqu'aux parvis des Dieux. *Énée* et les Troyens immolèrent plus d'un Grec. Puis, désireux de frapper avec plus d'impunité et de se mêler, sans être reconnus, aux batail-

lons argiens, les compagnons du fils du magnanime Anchise, se revêtirent des boucliers et des casques des ennemis tombés. Trompés par les armes et le panache d'emprunt de leurs vaillants camarades, les Troyens les prirent pour des Grecs et les accablèrent d'une nuée de traits. Les Argiens eux-mêmes les démasquèrent à leur accent étranger. Écrasés par le nombre, ils se replièrent en abandonnant des morts et en laissant aux flammes, qui réduisaient en cendres la ville sainte d'Ilion, le soin de leur donner un plus vaste bûcher. Mais des cris redoublés et de perçantes clameurs bientôt les appelèrent au palais de *Priam*. Le combat était là si terrible et si rude, qu'il ne semblait pas qu'on dût mourir ou s'assaillir ailleurs. Les Grecs escaladaient les murs de la sainte demeure, et les Troyens démolissaient les tours, arrachaient les poutres et les tuiles des toits et les faisaient tomber comme la grêle sur les boucliers et les casques des hardis assaillants. Connaissant l'existence d'une porte secrète donnant accès au cœur même du palais, *Énée* la franchit et vint s'adjoindre, sur le faîte des murs, aux malheureux assiégés qui les démantelaient. Mais l'ennemi remplaçait si bien ses phalanges écrasées, que les Troyens ne purent empêcher les béliers de

frapper et d'arracher de leurs gonds les solides portes de la maison du roi. La violence s'étant ouvert une voie, les Grecs, comme un torrent qui roule des haches et des épées, envahirent les superbes demeures. A ce moment, aux clameurs gémissantes des femmes répondirent les cris désespérés des mères. Tout ne fut que désordre, tumulte et confusion. *Priam*, malgré son âge, recouvrit ses tremblantes épaules d'une cuirasse depuis longtemps oisive. *Hécube* et ses filles, telles des colombes qu'attroupe la tempête, s'en allèrent s'asseoir autour d'un autel qui se dressait, ombragé d'un laurier, au milieu de la cour et sous la voûte découverte des cieux, et là, les yeux en pleurs, elles tenaient embrassées les images des Dieux. Le roi *Priam* se trouvait avec elles, lorsqu'un de ses fils, atteint par la lance du fils même d'Achille, vint s'effondrer et rendre l'âme avec un flot de sang, sous les yeux mêmes de ses propres parents. Ne pouvant à cette vue retenir sa colère et son indignation, le père du malheureux Hector lança un trait débile contre *Néoptolème*. Pour se venger du coup, qui n'avait fait qu'effleurer son bouclier, le fils d'Achille se précipita sur *Priam*, et lui plongea dans le flanc son épée sacrilège. Alors, pour la première fois, en voyant un père étendu

mort dans le sang de son fils, une sauvage horreur glaça l'âme d'*Énée*. L'image d'*Anchise* s'offrit à sa pensée. Il se rappela le danger que couraient son foyer, son épouse et son fils. Atterré par cette appréhension, il quitta la cour où sanglotait *Hécube* et, guidant ses pas aux lueurs de l'incendie qui grondait en dévastant la ville, regagna sa demeure. Son premier soin fut de proposer à son père de le transporter sur les montagnes voisines. Mais *Anchise*, ne voulant point survivre à la ruine de Troie, refusait de quitter son seuil et ses autels. Les Dieux alors, car les Destins avaient marqué cette famille pour transplanter ailleurs les destinées de Troie, firent soudain éclater un étonnant prodige. Tandis que l'épouse d'Énée, une des filles de Priam et d'Hécube, qu'on dénommait *Créuse*, tenait entre ses bras son tout petit *Ascagne*, une aigrette de feu s'alluma sur la tête de ce prédestiné, effleura ses cheveux sans lui brûler le front. A ce même moment, *Jupiter* longuement fit gronder son tonnerre, et une étoile brillante sembla tomber du ciel sur le haut du palais, s'arrêter un instant et disparaître en éclairant la route qui conduisait aux forêts de l'*Ida*. *Anchise* alors consentit à partir et à suivre la voie que lui montraient les Dieux. Les flam-

mes crépitant plus près d'eux, *Énée* chargea son père sur ses larges épaules, prit par la main *Ascagne* et, disant à sa femme de marcher par prudence assez loin derrière eux, il quitta son antique maison. S'engageant dans les rues les plus sombres et les plus détournées, le pieux *Énée*, que n'avaient pu naguère émouvoir ni les traits, ni les Grecs enivrés de carnage, tremblait au moindre bruit et s'inquiétait au moindre souffle pour le fardeau qu'il portait et pour l'enfant qui, à pas inégaux, le suivait par la main. Passant les murs par une porte secrète, il parvint enfin sur la proche colline où, sous un cyprès planté près d'un temple à *Cérès*, le fils du vieil Anchise avait donné rendez-vous à ceux de sa maison. Tous s'y trouvèrent, hormis *Créuse*, la propre femme d'Énée, qui, sans qu'on pût savoir si elle s'était trompée de route ou si elle était tombée de lassitude, ne reparut jamais aux yeux de son époux. Vainement, après avoir caché dans le creux d'un vallon et *Anchise* et *Ascagne*, le pieux *Énée* essaya-t-il d'aller à sa recherche et de retourner à Troie. Quand il revit sa demeure, il la trouva occupée par les Grecs et par le feu dévorant. Dans le palais de Priam, il vit *Ulysse* lui-même garder les trésors qui avaient été pillés dans les temples des Dieux, et pêle-mêle

amoncelés dans la cour. Enfin, renonçant à trouver celle qu'il ne craignit point d'appeler de son nom dans le tragique silence de l'ombre insidieuse de cette nuit d'épouvante, il revint, le désespoir dans l'âme, rejoindre son vieux père. Près d'eux, il trouva le nombre de ses compagnons grossi d'une foule d'autres Troyens survivants, comme eux, à la ruine de Troie. Accourus de tous côtés, ils avaient emporté tout ce qu'ils avaient pu sauver de leurs richesses, et ils se disaient prêts à suivre *Ĕnée* partout où il voudrait les conduire. Mais déjà, sur le sommet de l'Ida, l'étoile du matin se levait et annonçait la radieuse apparition du jour. Le fils d'Anchise reprit alors son père sur ses nobles épaules et poursuivit la route qu'avait tracée l'étoile. Il s'arrêta au plus épais des bois qui tapissent les flancs de la sainte montagne. Là, ses compagnons et lui mirent à profit leur séjour au milieu des forêts pour se construire une solide flotte. Dès qu'elle fut équipée et que parurent les premiers jours du printemps, *Ĕnée*, embarquant avec lui ses compagnons, son fils, ses Pénates et les grands Dieux troyens, quitta la terre et les champs où fut Troie, et, sans savoir où les Destins le conduiraient ni en quel lieu il pourrait se fixer, fit voile sur la mer.

La *Thrace* fut la première escale de ces Troyens fugitifs. *Énée* se proposait d'y fonder une ville. Mais comme il s'apprêtait à immoler aux Dieux, et arrachait, à un myrte voisin, des tiges verdoyantes pour ombrager les autels, il fut témoin d'un étrange prodige. Un sang noir se mit à dégoutter des branches qu'il cassait, et une voix terrible sortit de terre et dit :

— *Énée*, ne me déchire plus ; épargne un homme « mort, car ce sang ne coule point d'une tige « insensible ! Je suis *Polydore*, ce fils de Priam qui « fut tout enfant envoyé chez les Thraces. Le roi « me protégea jusqu'à ce que la fortune eût « abandonné les Troyens. Le traître ensuite se « rallia à nos ennemis victorieux, s'empara de « mes richesses et me perça d'une nuée de javelots « aigus qui, prenant racine à l'endroit même où « ils m'avaient étendu, se changèrent en autant de « pousses verdoyantes. Fuis donc, *Énée*, fuis ces « terres cruelles qu'ensanglanta l'appétit exé- « crable de l'or. »

En entendant ces mots, *Énée* fut terrifié. Il ordonna d'amonceler de la terre sur cette pauvre tombe, et de dresser des autels ornés de bandelettes et de rameaux de cyprès. Puis, pendant que les Troyennes, rangées autour du tertre et

les cheveux épars, l'appelaient à voix haute une dernière fois, les compagnons d'Énée, pour attirer l'âme de *Polydore* et l'enfermer dans son nouveau sépulcre, offraient et répandaient des vases de lait tiède et des coupes de sang. Les funérailles terminées, dès que les vents lui donnèrent une mer accueillante, *Énée* reprit le large et vogua vers *Dèlos*, l'île sacrée d'Apollon. Là, dans le grand temple qui lui était consacré, le fils d'Anchise interrogea le Dieu qui connaît l'avenir.

— La terre d'où votre race est sortie, lui « répondit l'Oracle, vous recevra de nouveau sur « son fertile sol. Cherchez donc cette antique mère. « C'est là que la maison d'Énée, les fils de ses fils « et ceux qui naîtront d'eux doivent régner sur « le monde. »

Anchise, à ces mots, se rappela que les hommes d'autrefois lui avaient raconté que les aïeux des Troyens étaient venus de la *Crète*. Et *Énée*, pour obéir à son père, fit voile vers cette île où était né *Jupiter*. La flotte troyenne rasa les collines de *Naxos*, la blanche *Paros* et les *Cyclades* éparses sur la mer. A la troisième Aurore, elle aborda sur l'antique rivage où elle croyait rejoindre le pays de ses pères. A peine débarqué, *Énée* jeta les fondations d'une ville qu'il nomma *Pergamée*.

Les terres commençaient à être défrichées, l'hymen déjà occupait la jeunesse, quand survint tout à coup une peste terrible. Les hommes périssaient, l'herbe se desséchait et les épis malades refusaient de germer. *Anchise* proposait aux Troyens de retourner à *Dèlos* interroger *Apollon*. Le pieux *Énée* hésitait et priait. Une nuit cependant, à l'heure où tout ce qui respire était plongé dans un profond sommeil, le fils d'Anchise vit les images des Dieux qu'il avait dérobées à l'incendie de Troie et qu'il emportait en exil avec lui, lui apparaître et lui dire :

— Console-toi, *Énée*. Voici, si tu retournais à « *Dèlos*, ce que te dirait *Apollon*. Ce n'est point « en *Crète* que ce Dieu t'ordonne de te fixer. « C'est l'*Italie* qu'il t'assigne pour demeure, « car c'est de là que sortit *Dardanos*, le père de « notre race. Lève-toi donc, *Énée*, et sache que « c'est en cette antique et puissante contrée, que « nous porterons jusqu'aux astres tes futurs « descendants et que nous leur donnerons l'empire « universel. »

Réconforté par ce songe, *Énée* quitta la *Crète* et se dirigea vers l'heureuse *Italie*. En cours de route, lorsque sa flotte ne vit plus de partout que le ciel et la mer, une sombre tempête, que déchi-

raient des éclairs continus, la tint pendant trois jours dans l'impossibilité de discerner les heures diurnes ou nocturnes et de reconnaître, dans cette obscurité, son chemin sur la mer. Enfin, à la quatrième Aurore, *Palinure*, le meilleur des pilotes de la flotte d'Énée, aperçut des montagnes et des fumées lointaines. Repliant alors les voiles de leurs vaisseaux, ces malheureux fugitifs s'efforcèrent de gagner à la rame le littoral qui s'offrait à leurs yeux. A peine entraient-ils dans le port qui desservait les *Strophades*, qu'ils découvrirent, errant sans gardien sur les herbages de l'une de ces deux îles, de florissants troupeaux de chèvres et de bœufs. La faim aidant, ils abattirent aussitôt quelques têtes de bétail, les passèrent à la broche, les firent rôtir à feu vif, et, dressant des lits de verdure dans l'enfoncement de la baie, s'abandonnèrent à la joie d'un champêtre repas. Ils en étaient encore à savourer ces viandes succulentes, quand les *Harpyes*, du haut d'une montagne, fondirent sur leurs tables en secouant leurs ailes et en jetant des cris, s'emparèrent des mets qu'ils avaient préparés et souillèrent, au contact de l'immonde sanie qui coulait de leur ventre, tout ce qu'elles approchaient. Les compagnons d'Énée coururent alors aux armes. Mais le corps et les

plumes de ces oiseaux de mer au visage de femme étaient impénétrables. Elles s'enfuirent sans recevoir aucun mal, mais en laissant sur les tables des chairs demi-rongées et les traces fétides de leur odieux passage. Seule, *Céléno*, sinistre prophétesse aux serres recourbées, resta perchée près d'eux sur le haut d'un rocher, et fit alors entendre ces perçantes paroles :

— Puisque c'est la guerre que vous nous apportez pour prix du sang de nos génisses et de nos « taureaux égorgés, sachez que vous serez punis de « votre attentat contre nous. Vous irez, comme « vous le désirez, en *Italie*. Mais la ville que vous « devez construire, vous ne pourrez pas la ceindre « de remparts avant que l'excécrable faim ne vous « ait réduits à dévorer vos tables. »

Elle dit, et déployant ses ailes, *Céléno* s'enfuit dans la forêt. Une terreur soudaine envahit à ces mots les compagnons d'Ënée, et *Anchise* lui-même, s'en remettant aux Dieux, tourna vers le ciel les paumes de ses mains et fit cette prière :

— O Dieux, s'écria-t-il, écartez ces menaces, « détournez ce malheur, et soyez favorables à « ceux qui vous révèrent ! »

Après avoir ainsi invoqué les divines Puissances, le père du pieux Enée ordonna de délier les amarres,

de dénouer les cordages et de se confier aux vents qui les conviaient à reprendre la mer. Fuyant les *Strophades*, la flotte troyenne passa non loin de *Zacinthe* et des bois qui l'ombragent, évita les écueils d'*Ithaque*, maudit la terre où fut nourri *Ulysse*, s'arrêta sur le rivage d'*Actium* et, parvenue enfin sur les côtes d'*Epire*, alla s'ancrer dans le port de *Chaonie*. Là, les compagnons d'Énée apprirent qu'un des fils de Priam, *Hélénus*, régnait sur les Etats du fils même d'Achille, et qu'*Andromaque* était devenue son épouse. Brûlant de désir de revoir et d'interroger l'épouse du grand Hector, *Énée* quitta le port et monta vers la ville élevée de *Buthrote*. Il arrivait aux portes quand, dans un bois sacré et sur le bord d'un cours d'eau qui conservait le nom du *Simoïs* troyen, le fils d'Anchise aperçut *Andromaque* offrant un sacrifice aux Mânes de son premier époux. Dans ce coin d'*Epire*, en effet, cette reine arrachée au sol de sa patrie avait fait élever, pour le pleurer toujours, un tombeau de gazon au valeureux *Hector*. Dès qu'*Andromaque* vit apparaître *Énée*, elle s'évanouit, et ce ne fut qu'après une longue défaillance qu'elle put enfin parler et murmurer ces mots :

— Est-ce vraiment *Énée* que je revois ? Viens-tu

« vivant te montrer à mes yeux? Si ce n'est que « ton ombre, m'apportes-tu des nouvelles d'*Hector*?

— Oui, je vis, n'en doute pas, lui répondit *Énée*. « Je suis bien vivant et je traîne ma vie dans les « pires revers. Mais, toi, ô reine, quel destin te « conduisit en ces lieux et me permit ainsi de te « revoir?

— Après l'incendie et la ruine de Troie, ajouta- « t-elle d'une voix entrecoupée, j'échus en partage « au fils même d'Achille. Mais il me délaissa et « me transmit, esclave, à son esclave *Hélénus*. « Ce Troyen m'épousa, et quand *Oreste*, pour se « venger de celui qui lui avait ravi l'épouse qu'il « attendait, eut égorgé *Néoptolème*, les Etats de « ce prince tombèrent aux mains du divin Hélénus, « et je devins ainsi reine de ce pays. »

Ainsi parlait *Andromaque*. *Hélénus*, accompagné d'une nombreuse escorte, sortit à ce moment des portes de la ville, reconnut Énée et ses compatriotes et, pleurant à la fois de tristesse et de joie, les conduisit en son riche palais. En traversant cette accueillante cité, *Énée* fut étonné d'y reconnaître, image de la grande, une petite Troie, de retrouver une image du *Xanthe* et de passer, non sans baiser leur seuil, sous le linteau des portes appelées Portes *Scées*. *Hélénus* installa les compa-

gnons d'Énée sous de vastes portiques, et pendant deux jours, toutes sortes de mets leur furent offerts sur des tables chargées de plats d'or et de coupes.

Avant de repartir, *Énée*, que tourmentait la voix de la Harpye, voulut interroger le roi-devin qu'était le prudent *Hélénus* :

— Sage interprète des Dieux, lui dit-il, ô toi « qu'inspire Apollon, instruis-moi, je te prie! Les « Dieux me demandent de gagner l'*Italie*, mais « la Harpye *Céléno* me menace d'une épouvantable « famine. Que dois-je faire pour éviter ou tout au « moins atténuer, ce terrible présage?

— Fils d'une Déesse, répondit alors *Hélénus*, « ne t'effraie point des maux que t'a prédit *Céléno*. « Les Dieux sont avec toi et les destins sauront « malgré tout s'accomplir. De vastes mers te « séparent de l'*Italie* que tu crois proche. Évite « en passant les côtes de *Sicile* ; laisse à ta droite « le détroit que gardent et *Charybde* et *Scylla*. Il « vaut mieux contourner cette île, que de vio- « lentes convulsions et de vastes effondrements « séparèrent autrefois du continent, et ne pas « craindre de faire un long détour, plutôt que de « voir, sous le regard attirant de l'informe *Scylla*, « tes vaisseaux se briser sur les écueils où aboient

« ses chiens glauques. Dès que tu auras la *Sicile* « derrière toi, ta route sera libre vers la terre ita- « lienne. Approche-toi alors du rivage de *Cumes* « et va, dans sa grotte profonde, interroger la « *Sibylle* qui annonce, en les écrivant sur des « feuilles, les arrêts du Destin. Obtiens qu'elle « te parle ; elle te dira les guerres et les périls « que tu pourras éviter. Enfin, plus tard, lors- « qu'errant et inquiet, tu trouveras sous les chênes « qu'ombragent les rives d'un fleuve solitaire, une « énorme laie blanche avec trente marcassins pres- « sés autour de ses nombreuses mamelles, ce sera « là, le terme certain de tes épreuves et l'empla- « cement de la ville que les Dieux te destinent. »

Après avoir adressé à *Énée* ces paroles amies, le devin-roi *Hélénus* fit porter sur les vaisseaux troyens des présents abondants autant que précieux. *Andromaque* elle-même offrit au jeune *Ascagne* une chlamyde phrygienne et des vêtements tissés d'or et de pourpre.

— Reçois, cher enfant, lui dit-elle en pleurant, « ces souvenirs de mes mains. Prends-les, ô toi « la seule image qui me reste de mon fils *Astyanax*. « Il avait tes yeux, tes mains, les traits de ton « visage, et, du même âge que toi, il serait aujour- « d'hui un adolescent tel que toi. »

Après ces adieux déchirants, la flotte troyenne déploya les voiles et partit. Les vents la conduisaient sous un ciel d'une sérénité rassurante. Elle doubla sans encombre le golfe de *Tarente* et aperçut bientôt la cime de l'*Étna*. Les matelots alors entendirent s'élever comme un mugissement. Plus ils avançaient, plus ils percevaient distinctement le bruit des flots qui se brisaient à grands coups sur d'insidieux rochers. « La voilà, dit « *Anchise*, cette affreuse *Charybde* que nous an« nonçait *Hélénus* ! Passez au large et fuyez ces « dangereux parages. » Il dit, et toute la flotte, accélérant son allure, laissa sur sa droite l'implacable *Charybde*. Trois fois cependant les vaisseaux d'Énée furent tour à tour soulevés jusqu'au ciel, et abîmés jusqu'au séjour des Mânes infernales, car trois fois le monstre avait englouti les vastes flots dans ses gouffres, et trois fois les avait revomis sur les rocs, en faisant jaillir et retomber sur eux des panaches d'écume. Vers la fin du jour, comme l'ombre était épaisse et menaçante, les fugitifs, harassés de fatigue, firent escale dans un port abrité qui se creusait sur la côte où habitaient les *Cyclopes*. Tout près d'eux, l'*Étna* grondait en lançant dans les airs des nuages de fumée, de bitume et de cendres. Sous cette masse écrasante, *Encélade*, dit-on,

un des géants qu'avait jadis terrassé *Jupiter*, était enseveli. Il exhalait son haleine enflammée par le gouffre entr'ouvert, et chaque fois qu'il se défatiguait en changeant de côté, la *Sicile* entière tremblait en mugissant.

Le lendemain, au lever de l'Aurore, les compagnons d'*Énée* virent sortir d'un bois un inconnu d'une maigreur extrême. La barbe hirsute et sale, les vêtements en lambeaux, il avançait vers eux en tendant les deux mains. Mais, dès qu'il eut reconnu l'habit phrygien et les armes troyennes, il recula d'épouvante, hésita; puis, se ressaisissant :

— O Troyens, leur dit-il, arrachez-moi de « ces lieux! Je suis Grec, il est vrai, et j'ai fait la « guerre, je l'avoue, aux Pénates de Troie. Si « c'est là un crime, jetez-moi dans les flots. »

En disant ces mots, il embrassait leurs genoux. *Anchise* alors, le prenant par la main :

— Qui es-tu, lui dit-il?

— *Ithaque* est ma patrie, répondit l'inconnu, « et je suis l'un des compagnons d'Ulysse. En « revenant de la guerre de Troie, je fus par eux « oublié dans l'antre du *Cyclope*. Depuis ce jour « lointain, car trois fois depuis lors les cornes de « la lune se sont remplies de lumière, je traîne « ma vie dans les forêts, tapi dans les tannières

« qu'ont déserté les fauves. Je me nourris de « raisins sauvages, et chaque jour je tremble en « entendant les voix et les pas menaçants des « monstrueux *Cyclopes*. Croyez-moi, Troyens ; « fuyez ces lieux abominables, car si *Ulysse*, en « lui crevant son œil énorme, a rendu *Polyphème* un peu moins redoutable, cent autres « *Cyclopes* d'une cruauté sans bornes habitent « ces rivages. »

A peine avait-il dit, que les compagnons d'Enée aperçurent, sur le sommet voisin d'une haute montagne, la lourde masse du pasteur *Polyphème* se mouvoir au milieu d'un troupeau de brebis. Le tronc d'un pin guidait sa main d'aveugle et dirigeait ses pas tournés vers le rivage. Tremblants à cet aspect, les Troyens aussitôt accueillirent à leur bord le Grec suppliant, coupèrent les amarres et, courbés sur leurs rames, se mirent à fendre les flots et à gagner le large. *Polyphème* alors, jugeant au bruit cadencé des rameurs qu'il était incapable d'arrêter les vaisseaux, fit éclater, dans une clameur immense, sa rage et son dépit. L'*Italie* tout entière en fut épouvantée et les cavernes profondes de l'*Etna* en mugirent. Répondant à cet affreux signal, toute la race des *Cyclopes* accourut des forêts et des hautes montagnes, et

dévala promptement vers le port. Mais les nefs d'Énée cinglaient loin du rivage. Vainement alors sur la flotte troyenne ils tournèrent la menace de leur œil effroyable, et vainement aussi, comme les branches d'un chêne dressé sur la montagne, ils tendaient dans les cieux leurs bras aux mains avides.

Laissant derrière lui le golfe de *Mégare* et le cap *Pachynum*, *Énée*, longeant les côtes siciliennes, découvrit au loin la ville de *Géla*, la superbe *Agrigente* aux puissantes murailles et la ville des palmes, la riche *Sélinonte*. Le port de *Drépane* le reçut enfin sur son triste rivage. Ce fut là, en effet, qu'*Énée* perdit son père, le magnanime *Anchise*. Son chagrin fut immense, car ni le divin *Hélénus* ni l'affreuse *Céléno* ne l'avaient préparé à ce deuil lamentable. Après avoir enseveli *Anchise*, *Énée* reprit sa route pour gagner le *Latium*. Mais à peine était-il au large des côtes de *Sicile*, qu'une tempête se déchaîna soudain. Sur le conseil de *Junon*, qui voulait à tout prix assurer pour plus tard le règne de *Carthage* et écarter Énée de l'Italie, le roi des vents, *Éole* frappa du fer de sa lance les flancs de la montagne creuse où il tenait, enfermés et captifs, tous les souffles des vents. Ceux-ci, désenchaînés tout à coup, se ruèrent sur le monde

au galop des Centaures. La terre disparut sous le brouillard épais d'une cinglante poussière, et la mer en fureur arracha du fond de ses profonds abîmes des lames qui venaient en hurlant, s'écraser sur les côtes et les ourler d'écume. Une nuit dense et opaque enveloppa la flotte des Troyens ; le ciel tonnant était criblé d'éclairs, et des montagnes mouvantes ne retenaient un instant suspendus à leur cime les vaisseaux désemparés d'Enée, que pour les engloutir au fond du gouffre obscur où s'écroulait tout à coup la masse abrupte de leurs eaux gémissantes. Le *Notus* fit tournoyer trois navires et les jeta sur d'insidieux écueils. L'*Eurus* conduisit trois autres s'enliser dans les sables. Sous les yeux même d'Ênée, la nef des *Lyciens* fut avalée par une vague monstrueuse ; et, parmi des planches, des armes et des débris troyens, quelques rares nageurs apparaissaient sur le gouffre agité. Quand enfin *Neptune* eut aplani les flots, il ne restait plus que sept vaisseaux à *Ênée*. Impatients alors de toucher terre et de se reposer, les malheureux errants essayèrent de gagner la rive la plus proche. Ils abordèrent sur les côtes libyques, au fond d'une profonde baie couronnée de bois sombres.

XXI

ÉNÉE ET DIDON

Là, pendant que les Troyens allumaient du feu, retiraient des vaisseaux les provisions de blé que l'onde avait mouillées et s'apprêtaient à les faire griller pour les broyer ensuite, *Énée* escaladait une montagne voisine et promenait au loin son regard sur la mer. Il cherchait ses navires. Mais aucun mât dressé n'apparaissait sur le cercle immobile de l'immense horizon. Grande était sa détresse, quand il en fut distrait par l'arrivée de trois cerfs qui, suivis d'un long troupeau, débouchaient dans le creux d'une vallée profonde. S'armant alors de son arc, il abattit les premiers, puis il se mit à la poursuite des autres, jusqu'à ce qu'il ait atteint et étendu par terre autant de cerfs qu'il avait de vaisseaux. De retour au port, il distribua le produit de sa chasse à tous ses compagnons :

— Chers amis, leur dit-il, ce n'est pas d'aujourd-
« d'hui que nous connaissons le malheur. Nous
« avons souffert de bien plus grands maux, et

« Dieu mettra aussi un terme à ceux que nous « avons à subir aujourd'hui. Soyez patients. Réser- « vez-vous pour un meilleur avenir, et peut-être « qu'un jour le souvenir des maux que nous « avons soufferts pour ressusciter le royaume de « Troie, aura pour vous des charmes. »

Quand une ample et saine nourriture eut réparé leurs forces épuisées, les Troyens déplorèrent, dans de longs entretiens, l'absence, ou la perte peut-être, de leurs chers compagnons. Peu à peu cependant le doux sommeil les prit et leur versa l'oubli de leurs trop longs revers. *Énée* passa la nuit en agitant mille pensées diverses. Aussi, au premier regard de l'auguste lumière, il se leva, s'arma, s'adjoignit *Achate*, et partit avec lui explorer les lieux où il avait abordé. Au cœur d'une épaisse forêt, les deux Troyens rencontrèrent par hasard une jeune chasseresse.

— O toi, lui dit alors *Énée*, qui portes sur l'épaule « l'arc léger de Diane aux beaux cheveux flot- « tants, dis-moi donc, je te prie, sous quel ciel « nous marchons, et quels sont les rivages où « nous ont jetés les vents puissants du large?

— Étranger, lui répondit alors la chasseresse « aux genoux découverts, tu foules en ce moment « le pays des *Libyens*, race intraitable et guerrière.

« Non loin d'ici, des *Tyriens* fugitifs fondent
« une cité. Leur reine *Didon* avait épousé *Sychée*,
« un frère du roi de *Tyr*. Or, ce roi, qu'on appelait
« *Pygmalion*, fit égorger secrètement *Sychée* pour
« s'emparer de ses riches trésors. Longtemps,
« dit-on, son crime resta secret. Mais une nuit,
« l'ombre de son époux privé de sépulture apparut
« à *Didon*, et lui découvrit comment et par qui il
« avait été tué. *Didon*, qui jusqu'alors ne se savait
« point veuve, résolut de quitter l'odieuse *Phénicie*.
« S'embarquant avec ceux que révoltaient la
« tyrannie et la cruauté de l'assassin, elle aborda
« sur ces bords et obtint des farouches *Libyens*
« l'autorisation d'y construire une ville. Quant
« à vous, qui que vous soyez, poursuivez votre
« route, gagnez le palais de la reine et sachez que
« vous ne ferez point en vain appel à son grand
« cœur. »

Sur ces mots, la jeune chasseresse se détourna ; son cou brilla comme une rose, ses cheveux exhalèrent une odeur d'ambroisie et sa démarche révéla la déesse qui se cachait en elle. *Énée*, reconnaissant *Vénus*, aurait voulu prendre la main de sa mère et l'entendre sans feinte. Mais la Divine, sans se laisser atteindre et après avoir enveloppé d'un nuage *Énée* son fils, et le fidèle

Achate, s'envola vers *Paphos*. Inaccessibles aux regards des mortels, les deux Troyens suivirent alors le chemin que la chasseresse leur avait indiqué. Bientôt ils arrivèrent sur le coteau qui dominait *Carthage* et d'où l'œil découvrait un immense chantier en pleine activité. Les *Tyriens*, en effet, travaillaient ardemment; les uns, jetaient les fondements d'un théâtre ; les autres, exhaussaient les tours, prolongeaient les remparts, pavaient de larges rues et construisaient un port. Sans attirer l'attention, ils parvinrent au cœur de cette ruche affairée. Là, au centre même de cette ville naissante, était un bois sacré, et *Didon* y avait fait déjà édifier à *Junon* un temple magnifique. Les murs en étaient fraîchement décorés, et les grandes fresques qui les recouvraient, empruntaient leurs sujets aux principaux épisodes de la guerre de Troie. On y voyait *Achille* traînant le cadavre d'*Hector*, *Priam* tendant les mains et demandant au vainqueur le poussiéreux cadavre de l'époux d'Andromaque. *Énée* lui-même se reconnut parmi les combattants. Or, pendant que les Troyens, avec stupéfaction et les yeux pleins de larmes, considéraient la grandeur désormais immortelle des maux de leur patrie, *Didon*, la reine de Carthage, en grand cortège s'avança vers le temple. Belle

comme Diane au milieu du chœur des Nymphes montagnardes, elle s'assit sur un trône élevé, devant les portes de bronze du nouveau sanctuaire. Elle était occupée à rendre la justice et à dicter des lois quand, tout à coup, *Énée* découvrit dans la foule un certain nombre de ceux de ses marins, que les noirs aquilons avaient égarés sur les ondes et rejetés loin de lui sur de tout autres rivages. Tous n'étaient point là, mais ceux qui s'y trouvaient avaient été choisis et délégués vers la reine pour demander assistance. *Ilionée*, le plus âgé de tous :

— O reine, lui dit-il, quand vint son tour de « parler à *Didon*, écoute la prière de malheureux « Troyens. Nous nous rendions en Italie sous « la conduite d'*Énée*, quand une affreuse tempête « nous sépara de notre chef et nous jeta sur les « rives que gardent tes soldats. Accueille-nous, « ô reine ; qu'il nous soit permis de retirer sur « tes bords nos nefs endommagées, de choisir des « arbres en tes vastes forêts pour les réparer et les « munir de rames, afin que nous puissions nous « remettre à la mer, retrouver notre chef et voguer « avec lui vers l'heureuse *Italie*. »

A cette requête, *Didon*, les yeux baissés, leur répondit ainsi :

— Rassurez-vous Troyens. Si de dures néces-
« sités m'obligent à garder mes frontières, comptez
« pourtant sur mon appui. Troyens et Tyriens
« seront égaux pour moi. Tirez donc vos nefs
« sur le rivage, réparez-les et, pendant ce temps,
« j'enverrai des hommes explorer les côtes et
« s'enquérir si votre illustre chef n'est point errant
« au milieu des forêts. »

Ainsi parla la reine. Enhardi par ces nobles paroles, *Énée* regrettait que son inapparente présence ne lui permît pas de parler à *Didon*. Mais soudain, le nuage qui le rendait invisible se dissipa, et le fils d'Anchise apparut resplendissant de lumière et de vie. D'un souffle, en effet, sa mère lui avait redonné l'éclat de la jeunesse, la séduction du regard et l'auréole d'une blonde chevelure. *Énée* alors s'approchant de *Didon* :

— Voici, dit-il, ô reine, celui-là même que tu
« cherches ! Je suis *Énée*, le chef des malheureux
« Troyens que ta haute bonté vient d'accueillir ici. »

A l'aspect du héros, et à la pensée de tous les maux qu'il avait dû subir, le cœur de la reine s'émut et s'attendrit :

— Sois le bienvenu, lui dit alors *Didon*, ô toi
« que la grande *Vénus* engendra sur les bords
« lointains du *Simoïs* ! Je connais la valeur de ta

« race ; et, avant qu'elle ait voulu me fixer sur « cette terre, la fortune m'a, comme toi, soumise « à de rudes et à de longues épreuves. Venez donc, « jeunes hommes ; entrez dans nos demeures. « L'expérience que j'ai moi-même du malheur « m'a appris à savoir secourir ses victimes. »

Ayant ainsi parlé, la reine de Carthage conduisit *Énée* dans le palais royal, ordonna pour ses hôtes d'apprêter un repas et d'envoyer aux Troyens restés sur le rivage, vingt taureaux, cent porcs et cent agneaux bien gras. Bientôt brillèrent sur les tables, vases d'argent et coupes ciselées. Des garnitures de pourpre aux fines broderies recouvrirent les lits qui se dressaient au cœur de ce palais royalement paré. Quand tout fut ordonné, *Didon*, la première, vint se coucher, à la place d'honneur, sur un lit d'or aux tentures magnifiques. Le divin *Énée*, la jeunesse troyenne et, en dernier lieu, la foule des *Tyriens* vinrent ensuite occuper tous les autres lits de la salle. Le repas fut splendide et se prolongea tard. Les tables desservies, on apporta, devant chaque convive, de larges cratères remplis de vin et couronnés de guirlandes ; aux plafonds dorés, on suspendit pour prolonger le jour des lustres éclatants. Alors, au milieu du silence, *Didon* remplit de la liqueur de

la grappe une patère d'or, et fit aux Dieux, en l'honneur de ses hôtes, une pieuse libation. L'aède *Iopas* chanta sur sa cithare d'or l'origine des hommes, les phases de la lune et les éclipses que subit le soleil. Pendant ce temps, la malheureuse *Didon* considérait *Énée*, admirait la grâce de ses cheveux flottants, l'éclat de sa jeunesse et le charme prenant de ses yeux séducteurs ; peu à peu, son cœur déshabitué de l'amour se sentait envahi par tous les feux qu'allume l'enivrante *Vénus*. Heureuse auprès de cet hôte charmant, elle prolongea la nuit par divers entretiens. Ne se lassant point d'interroger *Énée*, elle lui dit enfin :

— Raconte-nous cher hôte, et depuis l'origine, « les embûches des Grecs, les malheurs de ton « peuple et tes courses errantes et sur terre et « sur mer. »

Tous les convives se turent à ces mots ; et, les yeux fixés sur *Énée*, ils l'écoutèrent redire l'incendie de Troie, son départ d'Ilion, son séjour en Thrace, son passage à Dèlos, et les diverses tribulations qui le jetèrent de Dèlos en Crète, de Crète en Sicile, et de Sicile sur les côtes libyques.

Les beaux récits d'*Énée* consommèrent cependant le malheur de *Didon*. Une flamme secrète la consumait en effet. La valeur éprouvée du

héros, la splendeur de sa race, ses traits divins et l'accent courageux de ses pieuses paroles ne cessaient point de la hanter. Reconnaissant en elle la trace du feu dont elle avait brûlé, tantôt elle s'indignait et pleurait de se sentir atteinte d'un mal qui la menaçait de la rendre infidèle à l'amour de celui qui, le premier, s'était uni au destin de sa vie. Tantôt, par contre, elle désirait connaître la douceur d'être mère et les joies de Vénus. « De toutes parts, pensait-elle, je suis en-« tourée de peuples inhospitaliers et perfides. « *Énée* sera mon guide et mon soutien, et je verrai « par lui s'accroître et s'affermir ma ville et mon « empire. » Dans cet espoir, *Didon* inventait chaque jour des prétextes pour ajourner le départ de ses hôtes et retenir le fils d'Anchise auprès d'elle. Dévorée par l'ardeur qui brûlait en son cœur, tantôt elle conduisait *Énée* dans la cité naissante pour lui montrer ce que pouvaient édifier les richesses de Tyr. Tantôt, à la tombée du jour, elle le conviait à de nouveaux festins et lui redemandait le récit des malheurs de la ville de Troie. Puis, lorsque venait l'heure où le déclin des astres conseillait le sommeil et laissait libre et seule la reine en son palais, *Didon* gémissait sans mesure et se jetait pour creuser sa blessure, sur

le lit même qu'*Énée* avait quitté. Or, un jour, cette reine égarée et qui perdait dans sa fureur d'aimer le souci de sa gloire, invita son hôte à une partie de chasse. Dès l'aurore, portant des filets, des toiles et des épieux et suivis d'une meute à l'odorat subtil, de jeunes chasseurs passèrent au galop les portes de *Carthage*. Bientôt après, sur un cheval brillant d'or et de pourpre, *Didon*, accompagnée d'une suite fastueuse, franchit aussi les remparts de sa ville. A ses côtés, tel Apollon auprès de Diane au carquois argenté, se tenait *Énée*, le plus beau des Troyens. La chasse commença dès qu'on fut en montagne et dans les lieux déserts où tous les chemins cessent. Or, tandis que les chèvres sauvages sautaient du haut des rochers escarpés, dévalaient dans la plaine, et que les cerfs, abandonnant les cimes et se rassemblant en troupes, fuyaient en soulevant des traînées de poussière, le ciel se couvrit, le tonnerre éclata au milieu des éclairs, et une pluie diluvienne fit couler des torrents sur les pentes des monts. Les chasseurs aussitôt cherchèrent des abris dans la vaste campagne, et la même grotte, pour leur commun malheur, servit de refuge et de chambre nuptiale à l'ardente *Didon* et au divin *Énée*.

Désormais, tout entière à sa proie attachée, *Didon* n'eut plus d'égards que pour le fils d'Anchise. Ni les convenances, ni le souci de sa dignité même ne la retinrent plus. Les travaux du port, les tours et les remparts, restèrent en suspens, et la *Renommée*, dont la voix s'amplifie à mesure qu'elle s'étend, publiait partout que la belle *Didon* oubliait dans les bras parfumés d'un Troyen, le soin de son royaume. Le bruit en parvint jusqu'aux oreilles d'*Iarbas*, ce pieux roi des *Gétules* qui avait, lorsqu'elle vint s'établir en un coin de ses terres, demandé en mariage la reine de Carthage. Indigné de se voir éconduit, *Iarbas* supplia *Jupiter* de venger l'insulte que lui infligeait *Didon*. Le Tout-Puissant exauça ses prières. S'adressant à *Mercure* :

— Va, lui dit-il, va dire au chef des Troyens, « attardé dans Carthage, qu'il oublie l'empire « que les Destins lui promettent. Porte-lui mon « message, et dis-lui de reprendre sa course « sur les mers et d'aller porter sur la terre romaine « la race qui doit un jour soumettre l'univers « et lui donner des lois. »

Il dit, et *Mercure* aussitôt attacha à ses pieds ses sandales ailées, prit son caducée et descendit, en apaisant les vents, dans les murs de *Carthage*. Il

rencontra *Énée*, au moment même où il donnait des ordres pour activer l'embellissement et l'extension de la ville de Didon. Il était vêtu d'un flamboyant manteau, que la reine elle-même avait tissé pour lui dans l'or et dans la pourpre.

— O toi, vil esclave d'une femme, lui dit alors « *Mercure*, à quoi donc penses-tu ? Tu t'emploies « à jeter les fondations de *Carthage*, et tu oublies, « dans la mollesse et le luxe, le trône et l'empire « que les Destins ont promis à ton fils ! Le roi des « Dieux lui-même me charge de te dire de repren- « dre la mer, de gagner l'*Italie* et d'aller fonder « sur la terre romaine, l'héritage de gloire que tu « dois à ton fils. »

Énée, en entendant ces mots, resta muet et interdit de peur. Il brûlait du désir de quitter au plus tôt ces trop douces contrées. Mais que faire ? En quels termes oserait-il aborder cette reine éperdue et la mettre au courant de son prochain départ ? Mille projets divers se présentaient à ses yeux, et son esprit perplexe n'arrivait point à se fixer sur aucun. Enfin, las d'hésiter, il appela ses compagnons les plus sûrs et leur tint ce langage :

— Amis leur dit-il, appareillez notre flotte « dans le plus grand secret. Que tous vos camarades

« se tiennent prêts à partir et ne quittent plus dé-
« sormais le rivage. Veillez surtout à ce que la
« cause de cet appareillage ne soit point divul-
« guée. »

Il dit, et ses vaillants compagnons se hâtèrent avec joie d'obéir à ses ordres. La reine cependant, dont l'esprit, tourmenté et inquiet, craignait lors même que rien n'était à craindre, fut la première à pressentir et à se rendre compte de ce qui se préparait. D'âpres soucis lui dévoraient le cœur.

— Espérais-tu, dit-elle enfin à *Énée*, quand la
« Renommée lui eut appris, sans aucun doute
« possible, que la flotte troyenne armait et s'apprê-
« tait à un prochain départ, espérais-tu, perfide,
« quitter ma terre à mon insu ? Rien ne t'arrête
« donc, ni notre amour, ni les serments d'hier,
« ni la cruelle mort dont *Didon* périra ! Si c'est moi
« que tu fuis, je t'en supplie par cette main qui
« est tienne, songe, si tu la quittes, au toit qui te
« reçut et qui va s'écrouler. Pour toi, j'ai affronté
« la haine des rois et des peuples qui m'envi-
« ronnent ; pour toi, je me suis attiré l'hostilité
« des Tyriens, et pour toi enfin, j'ai sacrifié ma
« gloire et le respect que je devais à ma charge
« et à ma propre personne. Reste donc, je te prie ;
« ne m'abandonne pas aux caprices de ceux qui

« convoitent ma main. Ah! si du moins tu me « laissais, avant de t'éloigner, un gage de notre « amour, un tout petit Énée, qui, jouant dans « ma cour, me garderait les traits de ton visage, « je ne me croirais pas tout à fait délaissée! »

Elle dit. Mais, docile aux ordres de Jupiter et fermement décidé à partir, *Énée* tenait les yeux baissés et comprimait le tourment de son cœur.

— Ne t'imagine point, ô reine, lui dit-il, que je « veuille désavouer le bien que tu m'as fait et « ruser avec toi pour te cacher mon départ. Je « me souviendrai de toi autant que de moi-même. « Si je te quitte, c'est *Apollon* qui me l'ordonne. « Chaque nuit aussi, mon père *Anchise* m'apparaît, « m'admoneste en songe et m'invite à gagner la « lointaine *Italie*. Aujourd'hui même, *Mercure*, le « messager des Dieux est venu me transmettre « l'ordre de *Jupiter*. Cesse donc par tes plaintes « d'irriter ta douleur et d'aiguiser la mienne, car « ce n'est point ma volonté qui me porte à affron-« ter l'*Italie*. »

Quand le pieux *Énée* eut achevé de parler, la reine de Carthage, qui n'avait point cessé de le toiser de la tête aux pieds en roulant sur lui des yeux pleins de fureur :

— Non, lui dit-elle en éclatant de rage, non,

« tu n'es pas le fils d'une Déesse. Tu es l'enfant des « rochers du *Caucase*, et ce sont des tigresses qui « t'ont donné le sein. Puisque rien ne peut te flé- « chir ni arracher à tes yeux une larme de pitié, pars « je ne te retiens plus ! Sache pourtant que, même « absente, je te suivrai avec des torches funèbres, « et que mon ombre, partout où tu iras, t'assiègera « pour te reprocher ton crime. »

En achevant ces mots, *Didon* s'évanouit. Ses servantes la reçurent en leurs bras, la portèrent en sa chambre et la mirent sur son lit. Quand elle revint à elle, elle aperçut, du haut de sa terrasse, les Troyens occupés à remettre leurs vaisseaux à la mer et à charger leurs nefs de provisions diverses. A la pensée de cette séparation, *Didon* se mit à pleurer de détresse. L'amour rendit alors sa fierté suppliante, et, ne voulant point mourir sans avoir tout osé :

— *Anna*, dit-elle en s'adressant à sa sœur, ô toi « que ce perfide prenait pour conseillère, va, je te « prie, parler en implorante à ce fier étranger. « Dis-lui que son amante lui demande d'attendre « une saison plus heureuse et des vents plus « propices. Supplie-le d'ajourner son départ, « afin que je le voie partir avec moins de « souffrance, et que le court délai que mes lar-

« mes réclament permette au temps de calmer « mon délire. »

Anna, pour complaire à sa sœur, alla trouver *Énée*. Mais le cœur du héros resta inébranlable. A cette affreuse nouvelle, *Didon*, épouvantée de son destin et ne trouvant que dégoût à regarder le ciel, ne songea plus qu'à invoquer la mort. De sinistres présages l'affermissaient dans son désir d'abandonner la vie. Tantôt, c'était la voix de *Sychée* qu'elle croyait entendre, et tantôt, avec son cri funèbre, le hibou semblait lui présager l'approche du trépas. Décidée de mourir, elle en choisit à loisir la manière et le temps. Pour tromper sa sœur qu'accablait le chagrin, elle composa son visage, feignit l'espoir, vint la trouver et dit :

— Réjouis-toi, ma sœur ; une magicienne habile, « qui a le pouvoir d'affranchir les cœurs de leurs « peines, vient de m'enseigner le moyen de me « guérir. Il faut pour cela que tu dresses un bûcher « dans la cour du palais et que tu y places, avec « les armes d'*Énée*, les habits qu'il portait et le « lit même où nous nous sommes unis. En brûlant « ces souvenirs, a-t-elle ajouté, j'arracherai de « mon âme la douleur qui la tue. »

Anna, pour obéir à *Didon*, érigea sans retard un amas composé de bois résineux et de morceaux

de chêne. La reine elle-même suspendit des guirlandes tout autour de la cour, et plaça sur le faîte de cet ample bûcher : le lit, les vêtements, les armes et le portrait d'*Énée*. Tout était prêt pour la flamme, quand *Didon*, du haut de son palais, vit à la fois et le matin blanchir et les vaisseaux troyens s'éloigner sur la mer. La reine alors se frappa la poitrine et par poignées arracha ses cheveux. Puis, invoquant le *Soleil*, *Junon*, *Hécate* et les *Furies* vengeresses, elle lança contre *Énée* des imprécations prophétiques. Non seulement elle le menaça de toutes les douleurs qui l'attendaient sur la terre latine, mais, comme si l'ombre de l'avenir se dissipait à ses yeux, elle vit s'élever, sur l'horizon du temps, le vengeur de sa race, *Annibal*, ce guerrier formidable qui devait dans la suite faire trembler d'épouvante les lointains descendants de ces Troyens fugitifs. Quand elle eut achevé de maudire, frémissante et farouche, les yeux sanglants et le front déjà pâle, *Didon* monta sur le bûcher, tira l'épée qu'*Énée* avait portée, et, cherchant de la pointe la place de son cœur, elle en plongea la lame dans sa belle poitrine. Ses servantes, la voyant s'affaisser, poussèrent de grands cris. Pâle comme une morte, *Anna* survint en appelant sa sœur ; mais *Didon* n'était

plus qu'un cadavre étendu sur le bois funéraire. *Énée*, pendant ce temps, gagnait la haute mer. Les yeux tournés vers les murs de Carthage, il aperçut des fumées et des flammes s'élever de la cour du palais de *Didon* ; et, sans toutefois connaître la vraie cause de cet embrasement, son âme fut hantée de noirs pressentiments.

XXII

ÉNÉE A CUMES ET SA DESCENTE AUX ENFERS

Dès que les nefs troyennes, en s'éloignant de *Carthage*, eurent atteint le grand large, le ciel se recouvrit d'une nuée aux flancs chargés d'orage, et les vents d'Occident, hérissant tout à coup les vagues ténébreuses, rejetèrent les compagnons d'Énée sur les côtes connues de la grande *Sicile*. Ils abordèrent sur les terres d'*Aceste*, un roi ami, fils d'une troyenne, qui les reçut avec la même joie qu'il avait ressentie en les accueillant une première fois. Or, par un hasard heureux, le jour de leur débarquement coïncida avec l'anniversaire de la mort et des funérailles d'*Anchise*. A cette occasion, le pieux *Énée* rassembla ses Troyens :

— Amis, leur dit-il, les mois ont accompli « le cercle de l'année, depuis que les restes de mon « vénéré père ont été par nous confiés à la terre. « Ce n'est donc pas sans la faveur des Dieux « que nous sommes aujourd'hui auprès de son « tombeau. Venez donc, et chargeons de présents

« les autels de deuil consacrés à Anchise. Deman-
« dons-lui des vents propices pour nous conduire
« en Italie. Honorons-le durant une huitaine ;
« et, lorsque l'Aurore fera luire la lumière sur
« le neuvième jour, nous célébrerons à sa gloire
« de magnifiques jeux. Gardez donc tous un
« religieux silence, et ceignez vos tempes de
« feuillage. »

Il dit, et tout aussitôt il se voila les tempes sous des rameaux de myrte. *Aceste*, le jeune *Ascagne* et toute la jeunesse troyenne l'imitèrent. Tous alors, en un immense cortège, se rendirent du lieu de l'assemblée vers le tombeau d'Anchise. Là, *Énée*, selon le rite, répandit sur la terre deux coupes de vin pur, deux coupes de lait frais et deux patères pleines de sang consacré. Puis, saluant les cendres de l'Ombre paternelle et invoquant son âme, il jeta sur la tombe des fleurs éclatantes. Neuf jours après cette cérémonie, *Énée*, comme il l'avait promis, fit célébrer en l'honneur de son père de magnifiques jeux. L'attrait de ces spectacles avait attiré tous les peuples voisins, et le rivage était plein d'une joyeuse affluence. Tout d'abord on exposa aux yeux de cette foule : les trépieds, les couronnes, les palmes, les armes et les vêtements pourpres, qui devaient servir

de récompenses aux vainqueurs. Bientôt, du haut d'un tertre, la trompette sonna l'ouverture de la fête. Quatre vaisseaux d'abord s'essayèrent à la course. Ils devaient contourner un chêne, que le divin *Ênée* avait planté sur un roc qui affleurait au large, et revenir au port. Cette régate finie, le fils unique du magnanime Anchise se rendit sur une plaine herbeuse que des forêts, étagées sur de proches collines, de toutes parts entouraient. Escorté par un peuple sans nombre, le héros vint s'asseoir sur une estrade dressée au centre même du cirque. Là, offrant de magnifiques prix, il excita l'ardeur de ceux qui voudraient s'éprouver soit dans la course à pied, soit au combat de ceste ou bien au tir à l'arc. Enfin, pour couronner les fêtes, *Ênée* fit défiler à cheval la jeunesse troyenne et exécuter, par ces beaux cavaliers, des simulacres de guerre et des parades de paix.

Mais, tandis que par des jeux divers les Troyens honoraient la mémoire d'Anchise, les femmes troyennes, dans un coin retiré du rivage, pleuraient sur son trépas et regardaient, soupirantes, l'immensité de la mer. Lasses de supporter d'aussi longues fatigues, toutes ensemble se disaient l'une à l'autre : « Hélas! après tant de misères, « avoir encore à affronter tant d'écueils et d'aussi

« vastes flots ! Voici sept ans que nous errons sans « entrevoir le terme de nos maux. Au lieu d'aller « atterrir en des lieux inconnus et hostiles, qui « nous empêche, sur cette terre amie qu'est pour « nous la *Sicile*, d'élever des remparts et d'abriter « enfin nos Pénates errants ? Le moment d'agir « et de se fixer est venu. Allons couper court à « tout départ éventuel, et vouer aux flammes « ces sinistres vaisseaux ! »

Transportées de fureur, elles coururent alors s'emparer du feu des sanctuaires et le jeter, avec des branches, des feuilles et des torches, sur les vaisseaux d'Énée. L'incendie fit rage en peu de temps, et le feu déchaîné dévora les rames, les bancs et le sapin des poupes peintes. Quand les Troyens virent des fumées noires s'élever dans le port, ils se précipitèrent auprès de leurs navires. Les femmes, à leur vue, s'enfuirent de tous côtés et coururent se cacher au fond des bois et parmi les rochers. L'embrasement cependant, malgré l'eau qu'on jetait dans les flammes, n'apaisait point sa fureur indomptable, et l'étoupe, en vomissant une épaisse fumée, continuait secrètement de brûler. L'ardeur du feu craquelait les carènes et le fléau semblait immaîtrisable. Éperdu de douleur, le pieux *Énée* déchira ses vêtements,

et, tendant vers les Dieux de suppliantes mains :

— O Père tout-puissant, s'écria-t-il, si tu as « quelque égard pour notre piété, donne à ma « flotte d'échapper maintenant à la fureur des « flammes, et sauve de la ruine les faibles res- « sources que nous avons pour obéir à tes ordres « et nourrir nos espoirs ! »

A peine avait-il achevé sa prière, qu'un orage éclata. Les monts et les plaines furent ébranlés par la foudre, et des trombes d'eau, s'abattant tout à coup, éteignirent le brasier qui dévorait les poupes et les proues. Quatre navires seulement furent la proie des flammes. Déprimé toutefois par cet affreux revers, le pieux *Énée* retournait en son âme les plus graves soucis. Allait-il se fixer en *Sicile* ? ou devait-il encore tendre vers l'*Italie* ? La sombre nuit ne lui apportait aucun conseil utile. Il se désespérait dans une insomnie prolongée, quand le héros crut voir descendre auprès de lui l'ombre éthérée d'*Anchise*.

— Mon fils, lui dit-il, la patience toujours « triomphe du Destin. Prends courage. Jupiter « veut, en effet, que tu ne transportes en Italie, « sur les vaisseaux qui te restent, que la seule « élite de tes vaillants et de tes jeunes guerriers. « Laisse donc aux doux soins d'*Aceste* les vieillards

« accablés par les ans et les femmes accablées par « la mer. Bâtis-leur une ville sur les terres de « *Sicile*. Quant à toi, dirige-toi vers *Cumes*, et la « chaste *Sibylle* te permettra de descendre dans « les *Champs-Elysées* où tu me trouveras, car je « n'habite point, parmi les Ombres tristes, dans « le sombre *Tartare*. »

L'ombre d'Anchise, ayant ainsi parlé, s'évanouit dans les airs comme une fumée vaporeuse. Dès son réveil, *Énée*, pour leur communiquer les ordres de son père, rassembla les Troyens. Il fit aussi mander *Aceste*. D'un commun accord, on décida de laisser en *Sicile* les femmes et les vieillards, et tous ceux aussi qui ne sentaient en eux aucun attrait pour la gloire. Cette décision prise, pendant que ceux qui devaient s'en aller réparaient les bancs des rameurs, remplaçaient les bois endommagés par les flammes et disposaient les cordages et les rames, *Énée*, traçant avec une charrue l'enceinte de la ville nouvelle, tirait au sort l'emplacement des demeures et jetait enfin, sur les sommets de l'*Eryx*, les fondations d'un temple en l'honneur de Vénus. Après de longs et de déchirants adieux, les vents, ayant rendu la mer unie, *Énée* monta sur son navire, ordonna qu'on détachât les amarres, et, debout sur la

poupe de sa nef rapide et le front ceint de feuilles d'olivier, répandit sur les flots, une patère en main, des libations de vin, et quitta la *Sicile* en tête de sa flotte. Après une heureuse et calme traversée, au cours de laquelle il eut pourtant la douleur de perdre *Palinure* — ce malheureux pilote se laissa, dans la nuit, arracher de sa poupe et jeter à la mer par un profond sommeil — *Énée* aborda au rivage de *Cumes*. Tout aussitôt la jeunesse troyenne s'élança, ardente, sur la terre d'Hespérie. Les uns cherchèrent alors à libérer les semences du feu cachées dans un silex ; d'autres, parcourant les forêts, se mirent en quête de découvrir des sources et d'apporter du bois. Quant au pieux *Énée*, il gravit, avec quelques Troyens, la hauteur où s'élevait un temple à *Apollon*, traversa le bois sacré d'*Hécate*, et pénétra sous le toit doré du fameux sanctuaire qui servait de portique à l'antre prophétique. A peine se fut-il présenté devant les cent portes qui fermaient les cent bouches d'où sortaient les réponses de la redoutable *Sibylle*, que la déesse aussitôt s'écria : « Le Dieu, voici le Dieu, le moment « est venu d'interroger les Destins ! » A ces mots, elle changea de couleur, ses cheveux se hérissèrent, sa poitrine haletante se souleva, sa taille parut

grandir, et, d'une voix qui n'était plus humaine, elle ajouta :

— Tu tardes, *Énée*, à exprimer tes vœux, et « cependant les grandes bouches de l'antre ne « s'ouvriront point, avant que tu n'aies adressé « ta prière au Dieu qui règne ici. »

Ayant ainsi parlé, la *Sibylle* se tut. Une terreur glacée parcourut alors les membres des Troyens, et, du fond de son cœur, *Énée* pria ainsi :

— *Apollon*, dit-il, ô toi qui toujours compâtis « aux pénibles épreuves des Troyens, c'est sous « tes auspices, après avoir parcouru tant de mers « et visité tant d'immenses contrées, que je vois « aujourd'hui les rivages, qui fuyaient devant « nous, de l'heureuse *Italie*. Accorde, je te prie, « accorde aux enfants de cette Troie qui n'est « plus, de se fixer enfin dans le *Latium*. Réponds-« moi toi-même, je t'en conjure ! »

A peine cette prière était-elle achevée, que les cent portes s'ouvrirent avec fracas et donnèrent passage à la réponse du Dieu.

— *Énée*, fit alors la *Sibylle* à la bouche écumante « et au corps convulsé, tu es enfin délivré des « périls de la mer ; mais la terre t'en réserve de « bien plus redoutables. Je vois des guerres, « d'horribles guerres, et les eaux du *Tibre* couvertes

« de flots de sang. Tu aborderas au terme de ta « course, mais une femme étrangère deviendra, « pour la seconde fois, la cause de grands maux. « Quant à toi, ne cède point au malheur ; affronte- « le avec tout ton courage. La première voie de « salut te sera ouverte par une ville grecque. »

Ainsi parla la *Sibylle*, en mugissant dans l'antre d'où s'échappaient des oracles ambigus.

— Vierge sacrée, reprit alors *Énée*, aucune « épreuve ne saurait me surprendre, car j'ai « pesé tout ce qui peut m'arriver. Je ne t'adresse « qu'une seule prière. Puisque c'est ici, dit-on, « l'entrée des *Enfers*, donne-moi d'y descendre « et d'aller y revoir le cher visage de mon père « défunt. Ouvre-moi les portes sacrées, et ensei- « gne-moi la route souterraine qui me permettra « de retrouver celui que j'emportai sur mes « épaules, à travers les flammes et sous une grêle « de traits, pour le sauver de la fureur des Grecs « et de l'incendie de Troie.

— Fils d'Anchise, répartit la *Sibylle*, la des- « cente aux *Enfers* est facile. La porte des sombres « bords est jour et nuit ouverte. Mais revenir « sur ses pas et remonter à la lumière solaire, « est une tâche difficile et pénible. Néanmoins, « si ton âme a l'avide désir de traverser deux fois

« les ondes amères du *Styx* et de voir deux fois « le ténébreux *Tartare*, voici ce qu'il faut que « tu fasses. Il existe un rameau dont la tige légère « s'orne de feuilles d'or ; ce rameau se cache « dans un arbre touffu, et cet arbre lui-même est « protégé par un bouquet de bois qui se tapit « au fond d'une vallée. Va, lève les yeux, cherche « ce rameau merveilleux et cueille-le avec ta « seule main. Sans offrir ce présent à la reine des « Enfers, tu ne pourrais jamais pénétrer sous la « terre, ni visiter son royaume inaccessible aux « vivants. »

Ainsi prévenu, *Énée* se mit en quête de rechercher l'arbre orné du rameau d'or. Un jour qu'il se trouvait au cœur d'une antique forêt, le magnanime héros aperçut deux colombes s'abattre sur le gazon, picorer dans l'herbe et prendre leur essor pour se poser, non loin de là, sur un arbre touffu, où le reflet d'or du mystérieux rameau brillait parmi un verdoyant feuillage. Transporté de joie, le fils d'Anchise arracha ce rameau et s'en fut le porter sous le toit de la *Sibylle*. La Déesse lui prescrivit alors d'immoler une jeune brebis et quatre taureaux noirs sur les bords d'un lac à l'onde terne qui défendait, avec un bois obscur, l'entrée d'un gouffre ouvert au pied d'un grand

rocher. Nul oiseau ne pouvait impunément survoler ce marais, qu'on appelait l'*Averne*, tant étaient méphitiques les exhalaisons qui sortaient de l'abîme béant. Durant toute la nuit, *Énée*, que secondaient ses compagnons terrifiés, offrit des sacrifices aux Divinités infernales. Aux premiers rais du levant, la terre se mit subitement à trembler, les cimes des forêts s'agitèrent, et, de la bouche d'ombre de ce gouffre empesté, on entendit sortir des hurlements de chiennes. La *Sibylle* alors apparut et cria :

— Loin d'ici, profanes, loin d'ici! Quittez ce « bois sacré! Quant à toi, *Énée*, suis-moi, sors « l'épée du fourreau, car c'est maintenant qu'il « faut et montrer du courage et se garder un « cœur inébranlable. »

En achevant ces mots, la *Sibylle* s'élança dans l'orifice affreux du gouffre empoisonné. *Énée* la suivit en réglant ses pas sur le pas résolu de son guide éprouvé. Telles des ombres obscures sous une forêt sans lune, ils avançaient tous deux dans les vastes et tristes demeures de *Pluton*. Ils traversèrent des gorges enveloppées d'une nuit éternelle, se frayèrent une pénible route à travers une foule inconsistante de menaçants fantômes, et parvinrent enfin dans une vaste clairière, au centre

de laquelle se dressait un orme séculaire. Sous ses branches énormes, les horribles spectres de la *Maladie*, de la *Faim*, de la *Mort* se tenaient auprès de la *Discorde* en fureur et des *Gorgones* aux cheveux de vipères. De là partait la route qui conduisait aux bords d'un grand fleuve de boue, qu'on appelait l'*Achéron*. Un sinistre passeur, *Charon*, gardait ces eaux limoneuses. Désireuse d'être transportées sur la rive opposée, la foule des âmes accouraient vers sa barque en nombre aussi compact que les feuilles des bois que roule un vent d'automne. Mais le dur nocher à la barbe fangeuse, ne recevait point en sa sombre barque tous les morts qui venaient, en lui tendant les bras, se présenter à lui ; il admettait les uns et rejetait les autres à grands coups d'aviron. *Énée*, surpris et troublé par cette foule en désordre :

— Que demandent ces Ombres, dit-il à la *Si-*
« *bylle* ? Et quel sort inégal permet aux unes et non
« aux autres de s'éloigner de ces livides bords ?

— Fils d'Anchise, répondit alors la prêtresse
« au long âge, tu as sous les yeux les marécages
« du *Styx* et les eaux stagnantes et profondes du
« *Cocyte*. La foule que tu vois est composée de
« ceux qui sont encore privés de sépulture. Ce
« nocher est *Charon*. Ceux que sa rame emporte

« ont eu leurs os reçus dans un tombeau. Quant « aux malheureux privés de ce bonheur, ils errent « et voltigent pendant cent ans sur les rives du « fleuve. Alors seulement la barque les reçoit et « leur permet de gagner l'autre bord. »

Le fils d'Anchise à ces mots s'arrêta, et, demeurant immobile comme s'il s'attendrissait sur le sort lamentable de ces déshérités, il reconnut parmi eux ceux de ses compagnons qui, partis de Troie avec lui sur les mers orageuses, avaient été assaillis par les vents et engloutis dans l'abîme des flots. Or, pendant qu'*Enée* s'informait auprès de *Palinure* de quelle façon, durant la traversée de Libye en Italie, ce bon pilote était tombé dans la mer, le vieux nocher *Charon* l'aperçut et lui dit :

— Qui que tu sois, ô toi, qui viens en armes « sur nos bords interdits, arrête et dis-moi, « sans avancer d'un pas, quel dessein te conduit! « C'est ici le séjour des Ombres, du languide « *Sommeil* et de la *Nuit* endormeuse, et il m'est « défendu de passer des vivants dans ma barque « infernale.

— Cesse de craindre, fit alors la *Sibylle* ; « reconnais ce rameau, et sache que le Troyen « *Énée* ne descend dans la nuit de l'*Érèbe* que

« pour y voir et y interroger, dans sa piété filiale,
« l'âme de son père, le magnanime *Anchise*. »

Sans ajouter un mot, la *Sibylle* montra au vieux nocher le rameau d'or qu'elle tenait sous ses voiles. *Charon* alors fit approcher sa barque, écarta les Ombres qui désiraient passer, et, prenant à bord *Énée* et la *Sibylle*, les déposa sur un limon informe recouvert d'algues glauques. Devant eux, étendu dans son antre et gardant les portes du royaume des Morts, l'affreux *Cerbère* faisait retentir de ses trois gueules aboyantes les rives du fleuve qu'on passe sans retour. Pour assoupir et endormir les serpents qui déjà se dressaient autour de son cou, la *Sibylle* lui jeta une galette pétrie de miel et de pavots. Le monstre la saisit en ouvrant ses trois gueules, la dévora avec avidité et s'endormit en étalant son dos sur le sol de son antre. Le seuil des Enfers était libre. *Énée*, d'un pas rapide le franchit aussitôt. Il entendit tout d'abord les longs vagissements des enfants qui sont morts avant d'avoir connu les douceurs de la vie. Plus loin, mornes et abattus, se trouvaient ceux qui de leurs propres mains se sont donné la mort. Enfin, dans une plaine immense, nommée le *Champ des Pleurs*, ceux dont l'amour rongeait le triste cœur — car le mal d'aimer les suit jusque

dans les *Enfers* — erraient à l'écart et suivaient en silence des sentiers cachés sous l'épaisseur d'une forêt de myrtes. Parmi ces âmes solitaires, *Énée* reconnut l'ombre pâle de la malheureuse *Didon*.

— Infortunée *Didon* ! s'écria-t-il à sa vue et en « pleurant de tendresse. Il était donc vrai que « tu ne vivais plus et que, le fer à la main, tu « avais mis fin au cours désespéré de tes jours ! « Ai-je donc été la cause de ta mort ? Mais, « j'en prends à témoin les astres et les Dieux, « c'est malgré moi, ô reine, que je dus te quitter. « Les mêmes Dieux, qui m'ordonnent de des- « cendre aujourd'hui dans la nuit souterraine, « m'avaient naguère commandé de partir et de « laisser tes bords. Pouvais-je penser que mon « départ pût te causer un aussi grand désespoir ?... « Arrête, ne te dérobe point et laisse-moi te parler « une dernière fois ! »

Mais *Didon* resta, à ces douces paroles, aussi insensible que peut l'être un rocher. Sans dire un mot, sans dérider les traits de son visage, ni adoucir le courroux d'un regard qui se fixait obstinément à terre, elle détourna la tête et disparut dans l'ombre des grands bois. Les yeux en pleurs, *Énée* continua sa route et déboucha dans un séjour écarté, où étaient rassemblées

les âmes des illustres guerriers tombés dans les batailles. Le fils d'Anchise fut aussitôt reconnu par une foule de Troyens. Leurs ombres amicales s'attachèrent à ses pas, cherchèrent à le retenir et à s'informer des causes de sa venue. Quant aux Grecs qui tombèrent sous les murs de Troie, dès qu'ils aperçurent le courageux *Énée*, ils furent tous saisis d'une immense terreur. Les uns prirent la fuite ; les autres s'efforcèrent de crier ; mais leurs cris, à peine commencés, s'arrêtaient sur le bord de leur bouche entr'ouverte.

Or, pendant qu'*Énée* s'attardait à écouter les souvenirs de tant de héros, si longuement pleurés, le char doré du jour avait atteint et dépassé le milieu de sa course.

— La nuit approche, *Énée*, lui dit alors la « *Sibylle*, et nous passons les heures à converser. « Avançons. Voici l'endroit où la route bifurque. « Le chemin de droite mène aux *Champs-Elysées* ; « celui de gauche aboutit au *Tartare*. »

Le fils d'Anchise, à ces mots, tourna ses yeux à gauche, et il vit une enceinte fermée d'un triple mur, qu'environnaient, comme d'un fossé de feu, les torrents de flammes que roulaient, avec des rocs incandescents, le tumultueux et bouillonnant *Phlégéthon*. La porte d'entrée, aux inébranlables

montants, était surmontée d'une haute tour en airain. De cette enceinte, gardée par *Tisiphone* à la robe sanglante, sortait un chœur de gémissements, de lamentations et de plaintes. On y entendait des claquements de fouets, des sifflements de verges, des traînements de chaînes.

— Vierge, dit alors *Énée* épouvanté, quels sont « les crimes qui sont ici châtiés ?

— Illustre *Énée*, répondit la *Sibylle*, c'est ici « que le Crétois *Rhadamante* exerce ses dures lois. « Il met à la torture les âmes des coupables et « les contraint d'avouer leurs fautes cachées. Une « fois jugées, le ténébreux *Tartare* les engloutit. « Il n'est permis à aucun homme de franchir « le seuil de cette maison du crime. C'est là, en « effet, que les blasphémateurs, les impies, les « pervers et les grands malfaiteurs expient leurs « atroces forfaits. Les uns roulent incessamment « un rocher devant eux ; les autres, attachés aux « rayons d'une roue, pendent écartelés. Ceux-ci « ont le foie rongé par des vautours ; ceux-là « tendent leurs mains pour s'emparer des mets « qui ne font qu'exciter leur inextinguible faim. « Et, du milieu de cette foule de damnés, et sous « la menace d'un rocher toujours prêt à tomber sur « sa tête, *Phlégyas*, cet incendiaire qui mit un jour

« le feu au temple d'Apollon, ne cesse point de « crier : « Apprenez par mon exemple à respecter « la justice et à craindre les Dieux ! » Mais laissons-« là le *Tartare*, ajouta la sainte Prophétesse, et « dirigeons-nous vers cette porte cintrée, où « il nous faut, pour l'ouvrir et pénétrer par elle « dans un monde meilleur, offrir à *Proserpine*, « la reine des Enfers, le rameau d'or que nous « avons apporté. »

L'offrande à peine déposée, la porte s'ouvrit et la *Sibylle* et *Énée*, franchissant les murs qu'avaient forgés les *Cyclopes*, débouchèrent dans une plaine riante aux pelouses fleuries. Là, sous des bois toujours verts et dans une lumière et plus pure et plus rose, vivaient les bienheureux. Les uns s'exerçaient à la lutte sur le sable doré ; les autres, les tempes ceintes de bandelettes blanches, formaient des chœurs de danses accompagnés de chants, ou se reposaient en déjeunant sur l'herbe. Chacun suivait son plaisir, et ceux qui, dans le cours de leur vie sur la terre, aimèrent les chars, les armes et les chevaux à la robe brillante, conservaient les mêmes goûts au delà du trépas. Quant à l'illustre *Anchise*, il contemplait, au fond d'une vallée verdoyante, les âmes qui étaient destinées à remonter un jour à la lumière et à revenir

habiter ici-bas. Dès qu'il vit *Énée* marcher dans la prairie et s'avancer vers lui, il lui tendit les mains, et, les joues ruisselantes de larmes,il s'écria :

— Enfin, mon fils, te voici ! Ta piété a su triom-
« pher d'un rude et âpre chemin, et il m'est
« donné de revoir ton visage, de réentendre ta
« voix et de pouvoir te répondre. »

Trois fois alors le pieux *Énée* essaya de nouer ses deux bras autour du cou de son père, et trois fois ses élans se brisèrent devant l'inconsistance de cette Ombre pareille aux clairs fantômes que nous envoient les songes.

— O mon père, reprit alors *Énée*, c'est ta
« grande âme affligée qui, en m'apparaissant bien
« souvent, m'a donné le courage de venir jusqu'à
« toi ! Mais, dis-moi, quelles sont ces âmes qui,
« comme des essaims d'abeilles sur une prairie
« en fleurs, voltigent sur les rives de ce fleuve
« ombragé ?

— Mon fils, répondit le magnanime *Anchise*,
« c'est pour te les montrer que je t'ai fait venir.
« Désireuses de renaître, ces âmes viennent boire,
« avant de remonter s'incarner sur la terre, la
« paix et l'oubli dans les eaux du *Léthé*. Ce sont
« les âmes de toutes les nations et des peuples
« sans nombre que *Rome* doit soumettre. Tu as

« là, sous les yeux, ô mon fils, tous ceux qui, un « jour, se souviendront de toi, tous ceux qui « porteront le nom de ta famille et qui illustre- « ront l'antique sang troyen. Voici *Romulus*, le « fondateur de *Rome* aux sept collines. Voici « *Numa*, le saint législateur de cette ville nais- « sante. Voici les *Tarquins*, les *Gracques* et les « *Scipions*. Voici enfin celui que te fut si souvent « annoncé : *César Auguste*. Grâce à lui, l'âge d'or « renaîtra dans les champs du *Latium*, et, l'em- « pire des Romains s'étendra des bords du *Nil* « aux royaumes *Caspiens* et des *Colonnes d'Hercule* « aux rives de l'*Indus*. Crois-moi, mon fils ; « d'autres peuples sauront peut-être mieux faire « respirer l'airain et ciseler dans le marbre de « plus nobles visages ; ils pourront parler avec « plus d'éloquence et mieux savoir mesurer au « compas le mouvement des cieux : mais le peuple « romain soumettra seul le monde à son empire et « saura lui donner, en domptant les superbes « et en se montrant bienveillant aux vaincus, « l'habitude et le goût de la paix bienfaisante. »

Après avoir ainsi fait connaître à son fils les sublimes destins qui devaient, en élevant jusqu'aux cieux la gloire du nom romain, faire rayonner d'un éclat tout nouveau l'antique grandeur de

Troie ressuscitée, *Anchise* lui parla des guerres qu'il aurait à livrer et des épreuves qu'il devrait supporter. Réconforté et rassuré par son père, *Énée* sortit de l'*Élysée* le cœur et l'esprit tout entiers subjugués par la splendeur de la tâche à laquelle sa race était conviée.

XXIII

ÉNÉE DANS LE LATIUM

Dès sa sortie des Enfers, le pieux *Énée* quitta la *Sibylle* et rejoignit le port. Comme la mer était plane, il ordonna de lever l'ancre et de hisser les voiles. Soulageant les rameurs, un vent léger accompagna la flotte qui cinglait vers le Nord. Vers minuit, par un clair de lune dont la lumière tremblante resplendissait sur la mer, le fils d'Anchise longea les côtes de l'île où habitait *Circé*. Le silence des flots laissait venir à lui des chants incantateurs. *Circé*, en effet, retirée sous les toits de son palais tapi dans la verdure et tout illuminé, ne cessait point de chanter en promenant la navette bruyante entre les fils d'une trame légère. Parfois aussi, *Énée*, derrière les barreaux de leurs cages, put entendre rugir les hommes que cette cruelle et maléfique magicienne avait changés en ours, en sangliers et en loups. Mais la flotte troyenne passa sans s'arrêter, et parvint, aux premiers rayons de l'Aurore, à l'embouchure du *Tibre* aux eaux jaunâtres. Une immense forêt

peuplée de mille oiseaux ombrageait le cours de ce fleuve divin. *Énée* le remonta ; puis, dans une anse propice et à l'abri du rapide courant, il attacha ses solides vaisseaux. Ses compagnons descendirent sur la berge, et se mirent en demeure d'apprêter un repas et de manger sur l'herbe. En guise de tables, ils déposèrent leurs mets sur des gâteaux en forme de galettes. Les mets achevés, comme ils se sentaient encore en appétit, ils attaquèrent les gâteaux de froment. « Eh quoi ! dit « alors le jeune *Ascagne* en riant, nous avons telle « faim que nous mangeons nos tables ! » A ces mots, *Énée* se rappela l'oracle désormais accompli de l'inhumaine *Céléno*, se réjouit d'entrevoir la fin de ses longs maux et s'écria, transporté d'allégresse :

— Salut, terre qui m'est promise, salut ! C'est « ici désormais que sera ma patrie ; c'est ici la « demeure où veulent habiter les Pénates de Troie ! »

Sans retard alors, *Énée* choisit parmi les siens un certain nombre d'envoyés, les chargea de présents et les adressa, le front ceint d'olivier, au roi de ce pays pour requérir de lui un pacte d'amitié. Or, en ce temps-là, le roi *Latinus* régnait dans le *Latium*. Il n'avait plus de fils ; mais il lui restait une fille, appelée *Lavinie*, que sa mère, *Amata*,

avait promise à *Turnus*, le vaillant roi des *Rutules*. Le mariage se fût déjà fait, si des prodiges divers ne s'y étaient opposés, et si, dans les bois sacrés de Tibur, l'oracle de *Faunus* n'avait engagé *Latinus* à ne point céder aux désirs de la reine, mais à donner sa fille à un gendre étranger, dont les descendants devaient soumettre à leur empire tout ce que, dans sa course, le soleil éclaire d'un Océan à l'autre. Or, tout entier sous le charme d'un aussi grand espoir, le roi *Latinus*, quand il vit arriver les députés d'Enée, ne douta point que le prince inconnu qui lui envoyait cette brillante ambassade, ne fût celui dont la venue et la grandeur future lui avaient été maintes fois annoncées. Il reçut les Troyens comme des messagers impatiemment attendus, et, non content d'accepter leurs présents et de les combler de dons, il offrit à Énée *Lavinie* en mariage. A cette nouvelle, la reine *Amata* éclata de colère, quitta le palais et avec elle emmena sa fille au fond des bois. Mais au lieu de la vouer, comme elle le prétendait, au culte de Bacchus, *Amata* la cachait et, se livrant tout entière à ses emportements et ne cherchant qu'à retarder l'hymen qu'elle abhorrait, elle s'employait à soulever contre *Énée* les femmes du Latium. *Turnus* lui-même, se sentant offensé, se déclara

contre cet étranger troyen qui était venu lui ravir sa fiancée. Or, tandis que le roi des Rutules enflammait ses guerriers et se préparait au combat, un incident fortuit vint déclarer ouverte l'ère des hostilités. *Silvia*, la fille de l'intendant du roi du Latium, avait apprivoisé un cerf magnifique. Le jour, il errait dans les bois, et quand, vers le soir, il regagnait de lui-même le toit de son étable, la jeune fille enlaçait à ses bois des guirlandes légères, peignait son poil et lavait son pelage. Un jour donc qu'il s'était écarté de ses lieux coutumiers, la meute d'*Ascagne*, chassant dans les forêts, le découvrit et le lança. Le fils d'Énée lui-même tendit son arc recourbé et décocha contre cet animal, une flèche rapide qui l'atteignit au flanc. Le cerf, grièvement blessé, regagna son étable. Aux bramements plaintifs qu'il ne cessait de jeter, sa maîtresse accourut. A la vue de la flèche troyenne, qui restait plantée dans la blessure sanglante de cette bête aimée, *Silvia* jeta des cris d'appel et de douleur. De rudes paysans, exaspérés par les plaintes de cette jeune vierge, s'armèrent alors de gros bâtons noueux et se précipitèrent sur les traces d'*Ascagne*. Pour le sauver du péril, la jeunesse de Troie se rangea en bataille. On en vint aux coups et, sous des mains étrangères, le

sang latin coula. Secondé par *Mézence*, un roi d'Étrurie retiré chez *Turnus*, le roi des Rutules voulut venger cet outrage. Rassemblant ses guerriers et comptant sur l'appui d'autres peuples amis, il se mit à la tête des troupes conjurées, arbora sur les tours de *Laurente* l'étendard belliqueux, fit rassembler les habitants des campagnes au son bruyant des trompettes martiales, et déclara la guerre aux intrus qui troublaient l'auguste paix de l'antique *Ausonie*.

Or, tandis que le *Latium*, si longtemps resté calme, s'agitait, et que ses habitants dérouillaient leurs boucliers, polissaient leurs cuirasses et aiguisaient le tranchant émoussé de leurs haches, le héros troyen était tourmenté par une mer de soucis. Mille projets divers passaient devant ses yeux et son âme angoissée ne savait à quoi s'arrêter. Un jour que, plus inquiet que d'habitude, *Énée* était pourtant parvenu à s'endormir sous le froid éther de la voûte céleste et près des rives du fleuve, le Dieu de la contrée, le *Tibre* lui-même, sous la forme d'un austère vieillard, revêtu de lin blanc et couronné de roseaux, lui apparut :

— *Énée*, lui dit-il, ô toi qui sors du sang des « Dieux et qui viens ici pour rebâtir Ilion, cesse « de craindre ! Ici est ta demeure ; ici tes Pénates

« trouveront un asile. Ne quitte donc point « ces contrées et ne te laisse pas effrayer par la « guerre. Bientôt, en effet, tu trouveras, couchée « sous les chênes de ce rivage ombragé, une « laie aux crins blancs, entourée de trente nou- « veau-nés. Tu reconnaîtras à ce signe l'emplace- « ment de la nouvelle Troie et le terme assuré de « tes maux. Mais auparavant, pour que tu sortes « vainqueur des combats qui se préparent, va « trouver *Évandre* à *Pallantée*, et demande-lui « l'aide des *Arcadiens*. Il te l'accordera, car ce « prince et ce peuple sont avec les *Latins* en guerre « continuelle. »

A son réveil, un étonnant prodige vint frapper son regard. Non loin de lui, le fils d'Anchise aperçut, couchée dans la forêt sur l'herbe verdoyante, une laie blanche avec trente petits. Réconforté par cet oracle accompli, *Énée* équipa deux birèmes et remonta le cours aux multiples méandres du *Tibre* bienveillant. Durant toute une nuit, les carènes peintes du fils de l'irréprochable Anchise sillonnèrent, sur les eaux silencieuses et tranquilles du fleuve, les reflets des grands bois qui ombrageaient ses rives. Le lendemain, vers midi, les deux nefs troyennes furent au pied des murs, des tours et des toits de l'humble *Pallantée*. A ce

moment, *Évandre*, son fils et ses guerriers faisaient brûler l'encens et offraient sous les murs de la ville et dans un bois sacré, un solennel sacrifice à *Hercule*. *Énée* alors, prenant en main un rameau d'olivier entouré de bandelettes blanches, descendit à terre et vint trouver *Évandre*.

— O toi, lui dit-il, roi qui descends de *Maïa*, la « fille illustre d'*Atlas*, je n'ai pas craint de venir « t'implorer, puisque nos deux familles sont issues « d'un même sang. *Dardanus*, le fondateur d'Ilion « et le père de ma race, était le fils d'*Electre*, « illustre fille, elle aussi, du géant qui porte le « ciel sur ses épaules. Au nom de nos ancêtres « communs, de ta vertu et de ta renommée, je « viens te demander l'aide de ton amitié. Les « *Rutules* partent en guerre contre nous et « veulent nous chasser de la terre où nous ont « appelé, pour fixer nos Pénates, les oracles des « Dieux. »

Évandre alors, se souvenant d'*Anchise* qu'il avait vu jadis en *Arcadie*, lui répondit ainsi :

— L'alliance que tu souhaites, ô toi que je « reçois en revoyant ton père, ma main depuis « longtemps l'a déjà scellée dans la main de celui « dont tu portes les traits. Compte sur moi « dès demain. Pour aujourd'hui, prends part

« à notre fête, car il n'est pas permis de différer les « honneurs que nous devons aux Dieux. »

Invités par *Évandre*, les Troyens s'assirent sur des bancs de gazon. *Énée* prit place sur un trône d'érable, et des tables chargées de coupes et de mets furent dressées devant eux. Lorsque fut satisfait l'appétit des convives, le roi des Arcadiens prit la parole et dit :

— Amis, la fête imposante que nous célébrons « aujourd'hui est un hommage de reconnaissance « à *Hercule*. Jadis, dans un antre, dont vous pouvez « encore apercevoir les débris, vivait un monstre « redoutable qu'on appelait *Cacus*. Ce fils de *Vul-* « *cain*, qui marchait en vomissant des flammes, « suspendait aux portes de son habitation, toujours « humide et tiède d'un carnage récent, les têtes « sanglantes et livides des malheureux humains « qu'il avait égorgés. Un jour pourtant les Dieux « eurent pitié de nous, et *Hercule*, ce vainqueur de « *Géryon* et ce fléau des brigands, passa dans ces « parages en poussant devant lui un troupeau de « taureaux. Or, pendant que ce héros laissait paître « sur les rives du *Tibre* le prix de sa victoire, « *Cacus* parvint à détourner du pâturage quatre « énormes taureaux et autant de génisses, les saisit « par la queue, et, afin de déguiser les traces de

« leurs sabots, les traîna à reculons dans son antre
« et les y enferma. Mais, au moment où *Hercule*
« rassemblait son troupeau pour continuer sa
« marche, les taureaux, quittant ces lieux à regret,
« se mirent à mugir, et les génisses volées leur
« rendirent cet adieu en se mettant à beugler. Une
« sombre fureur s'empara du cœur du grand *Her-*
« *cule*. Saisissant son arc et sa massue, il gravit
« en courant les flancs de la montagne. *Cacus*,
« à cette vue, se sauva dans son antre et s'y barri-
« cada. Trois fois le héros essaya de soulever la
« pierre qui fermait la caverne, et trois fois, épuisé
« par l'effort, le fils *d'Alcmène* dut renoncer
« à sa tâche impossible. Enfin, grinçant des dents
« et bouillant de colère, *Hercule* aperçut, sur le
« dos de la caverne, un rocher dont le sommet
« pointu s'inclinait vers le fleuve. De tout son
« poids, le vainqueur de *Géryon* s'y suspendit, et,
« faisant effort avec ses bras robustes et son torse
« noueux, il le déracina. Alors, comme si la terre
« se fût entr'ouverte et eût mis à nu les demeures
« infernales, l'antre de *Cacus* parut à découvert.
« Malgré le feu et la fumée que le bandit vomissait
« à torrents, *Hercule* bondit sur ce monstre inhu-
« main, l'étrangla sur place et jeta dehors son
« cadavre difforme. Pour perpétuer notre recon-

« naissance, un autel s'éleva près du champ « où les bœufs d'Hercule pâturèrent, et chaque « année nous venons en chœur y célébrer notre « libérateur. »

La fête terminée, le vieux roi, en s'appuyant sur *Énée*, se dirigea vers la ville. Pour faire oublier à son hôte la longueur du chemin, *Évandre* lui contait des antiques légendes. Comme ils approchaient de l'humble toit royal :

— Voici, dit *Évandre* à *Énée*, voici le seuil que « franchit le glorieux *Hercule* ; et voici le rustique « palais qui reçut ce héros. A son exemple, ô mon « hôte, ne crains pas de mépriser la richesse ; fais-« toi l'âme d'un dieu, et entre sans rudesse dans « notre pauvreté. »

Après ces mots, il conduisit *Énée* dans la chambre des hôtes et lui offrit, pour la nuit, un lit de feuillage que recouvrait la peau d'une ourse de Libye. Le lendemain, *Évandre* et le fils du magnanime Anchise furent réveillés par le chant des oiseaux. Escortés par ses chiens, le roi de Pallantée voulut alors se rendre auprés d'*Énée*. Mais, comme il se dirigeait vers la demeure retirée de son hôte, il le rencontra avant d'y parvenir. *Énée*, en effet, levé lui aussi dès l'aurore, se disposait également à venir entretenir *Évandre*. Fidèle à sa promesse

et heureux de s'allier aux Troyens, le roi de Pallantée promit à leur illustre chef quatre cents chevaux commandés par son fils, le valeureux *Pallas*. Puis, regrettant d'être trop âgé pour reprendre les armes, il informa son hôte que les *Étrusques*, soulevés contre le tyran *Mézence*, seraient tout disposés à lui prêter secours. *Mézence*, en effet, poussait la barbarie jusqu'à l'atrocité. Faisant mains contre mains et bouche contre bouche, lier ensemble des corps vivants à des cadavres, cet abominable despote condamnait les vivants à périr de mort lente sous l'étreinte des morts. Lassés de tant de cruauté, les *Étrusques* avaient assiégé le roi dans son palais, massacré ses complices et mis le feu à ses hautes demeures. *Mézence* toutefois, ayant pu échapper au carnage et aux flammes, s'était retiré à la cour de *Turnus*. Pour réclamer le tyran et le livrer au supplice, toute l'Étrurie s'était dressée contre le roi des Rutules, et une armée nombreuse n'attendait plus qu'un chef pour entrer en campagne. A cette heureuse nouvelle, *Énée*, après avoir fait descendre le *Tibre* à une partie des Troyens qu'il avait amenés, partit avec les autres demander aux *Étrusques* secours et amitié. Pendant ce temps, *Vénus* allait prier *Vulcain* de préparer pour son fils une armure

aussi belle que celle que jadis il avait façonnée pour le bouillant Achille. Quand les *Cyclopes* eurent forgé cette armure, *Vénus* elle-même l'apporta à Énée. Le casque, ombragé d'une aigrette, semblait jeter des flammes ; la cuirasse brillait comme le ciel au déclin du soleil et, sur le champ décoré du bouclier, *Vulcain*, pour qui l'avenir est comme le passé, avait représenté toutes les grandes actions qui devaient un jour illustrer les Romains. *Énée* alors, sans les connaître encore, chargea sur ses épaules la gloire et les destins de sa postérité.

Or, tandis qu'*Énée* cherchait à renforcer ses troupes en demandant appui au roi *Évandre* et aux *Étrusques*, *Turnus* profita de l'absence du chef des Troyens pour attaquer leur camp. A la tête d'une avant-garde d'élite et suivi de loin par le gros d'une armée, qui avançait en soulevant une poussière traversée par l'éclat flamboyant des cuirasses, le roi des Rutules vint défier les survivants de Troie jusqu'au pied des murs de leurs retranchements. Mais, fidèles aux ordres que le fils d'Anchise leur avait donnés juste avant son départ, les Troyens s'armèrent et se contentèrent, sans délaisser leur camp, d'en protéger les murs, les portes et les tours. Las enfin de chercher un accès

détourné pour pénétrer dans leur forte retraite, *Turnus* crut trouver, en incendiant leur flotte, un sûr moyen de les forcer à sortir. Armant son bras de torches résineuses, il les lança sur les vaisseaux qu'abritaient à la fois un des côtés du camp et une anse du *Tibre*. Mais la déesse *Cybèle* protégea les navires ; elle ne voulut point que les nefs, construites avec les arbres d'une forêt qui, sur les flancs de l'Ida, lui était consacrée, devinssent la proie des flammes sacrilèges. Aussi, au lieu de prendre feu sous les torches rutules, les navires d'Énée rompirent leurs amarres, plongèrent dans les eaux, tels d'agiles dauphins, et reparurent à la surface des flots, comme autant de Nymphes qu'il y avait de proues. Ce prodige n'arrêta point *Turnus*. Bien plus, il augura de cette métamorphose que les Dieux fermaient aux Troyens le chemin de la mer, et que sur terre, puisque l'*Italie* entière marchait à ses côtés, il ne saurait manquer de les dompter. Le soir même, alerte et déjà triomphant, il investit le camp. Du haut de leurs murailles les Troyens virent, dès la tombée du jour, s'allumer autour d'eux une ceinture de feux. La crainte les saisit. Comme ils délibéraient sur les mesures à prendre en pareille occurrence et sur le choix du messager qu'il fallait à tout prix envoyer à *Énée*,

deux intimes amis, *Nisus* et *Euryale*, s'offrirent et insistèrent pour qu'on les chargeât de cette périlleuse mission. Ils sortirent du camp par une porte au-devant de laquelle les *Rutules*, endormis et plongés dans l'ivresse, avaient cessé d'entretenir un feu. Au fur et à mesure qu'ils avançaient dans les rangs ennemis, ils ne voyaient partout que guerriers plongés dans le sommeil et que chars dételés. Alors, non content de s'attarder à s'ouvrir un chemin en égorgeant des *Rutules*, *Euryale* eut la fâcheuse idée de se coiffer d'un casque au superbe panache et de charger ses bras des dépouilles des cadavres que son glaive avait faits. En effet, à la pointe de l'aube lorsque *Volscens*, à la tête de trois cents cavaliers latins qu'il conduisait à *Turnus*, passa près d'eux, les deux messagers se cachèrent. Mais le casque d'*Euryale*, réfléchissant dans l'ombre les rayons indiscrets de la lune, les démasqua. Du milieu de sa troupe *Volscens* s'écria : « Guerriers, qui êtes-vous ? » Sans rien répondre, *Nisus* et *Euryale* s'enfoncèrent en courant dans l'épaisseur des bois. *Nisus* échappa. Quant à *Euryale*, embarrassé par le poids de son butin, il fut bientôt rejoint et arrêté par les cavaliers de Volscens. *Nisus* alors, ne voyant plus réapparaître son ami, se mit à le chercher dans la

forêt hérissée de broussailles et à revenir sur les sentiers qu'ils avaient parcourus. Désespérant de le trouver, il allait lui-même s'égarer, quand il entendit un galop de cheval, des signaux de soldats, bientôt suivis d'une longue clameur. S'approchant alors du lieu de ce tumulte, *Nisus* vit *Euryale* aux mains d'un ennemi qui l'entraînait malgré sa résistance. Sans hésiter et ne suivant que la seule impulsion de son cœur irrité, il balança son javelot et le lança de tout l'effort de son bras. Le trait meurtrier atteignit et tua un cavalier latin. *Volscens* alors, furieux de se sentir aux prises avec un adversaire qu'il ne découvrait pas :

— Eh bien! dit-il en saisissant *Euryale*, c'est « toi qui vas payer pour la mort de ce brave! »

Il dit, et aussitôt il plongea son épée dans la blanche poitrine de ce jeune Troyen. *Nisus*, à cette vue, se précipita sur *Volscens* et lui planta d'un bond son glaive dans la bouche. Le *Rutule* expira ; mais ses cavaliers le vengèrent sur le champ en perçant de coups le malheureux *Nisus*. Son cadavre tomba sur celui d'*Euryale*, et la même fin réunit dans la mort ceux qu'une même vie avait toujours unis.

Quand le soleil amena l'heure de la bataille,

les soldats de *Turnus*, avant de s'engager, plantèrent au bout de deux piques les têtes des messagers troyens et les exposèrent aux regards des troupes épouvantées d'Énée. Rude fut l'assaut que donnèrent ensuite les rayonnants *Rutules*. Mais les Troyens, habitués depuis longtemps à défendre des murs et à soutenir un siège, surent garantir leur camp et écraser, sous une pluie de traits, de pieux armés de fer et de blocs de rocher, les *Volsques* qui cherchaient, serrés sous leurs boucliers, à combler les fossés, à défoncer les palissades et à dresser des échelles pour escalader les tours et les murailles. Enhardis par ce premier résultat, les Troyens alors tentèrent une sortie. Mais, refoulés en désordre, ils fermèrent leurs portes, sans s'apercevoir que *Turnus* était entré dans la place. A lui seul, il répandait partout la mort et la panique. Peu à peu cependant, les assiégés se ressaisirent et se retournèrent, comme des loups traqués, contre le roi des Rutules. Accablé par le nombre, *Turnus* se défendait âprement. Pas à pas, il recula jusqu'au *Tibre* ; puis, se sentant menacé, il se jeta tout armé dans le fleuve, s'y purifia des souillures du carnage et rejoignit en nageant son armée.

Pendant que les *Rutules*, la flamme et le fer à la

main, menaçaient à la fois toutes les portes du camp où s'étaient retranchés les Troyens, *Énée* parvenait dans le pays des *Étrusques* et concluait avec le roi *Tarchon*, qui succédait à *Mézence*, un pacte d'amitié. Sans perdre un instant, ce valeureux allié unit ses forces à celles du prince troyen, et trente vaisseaux, chargés de guerriers aux armes redoutables, descendirent en silence vers l'embouchure du *Tibre*. Tout à coup, au milieu de la nuit et sous l'éclat argenté de la lune, *Énée* aperçut dans les eaux un cortège de *Nymphes* qui escortaient son vaisseau. La plus éloquente d'entre elles, *Cymodocée*, dit alors à *Énée* :

— Hâte-toi, fils des Dieux, de donner libre « essor à tes voiles ! Tu vois en nous tes vaisseaux, « que la déesse *Cybèle*, pour les soustraire aux « torches de *Turnus*, transforma en autant de « *Nymphes* aux beaux cheveux. Hâte-toi d'arri- « ver, car la belliqueuse fureur des *Latins* assiège « le camp où respire et vit la jeunesse d'*Ascagne* ! »

Tout en parlant, *Cymodocée*, d'un geste de sa main, poussa la poupe du vaisseau qui commandait la flotte, et le navire d'Énée, glissant alors comme une flèche rapide, entraîna dans sa course les nefs qui suivaient. Le Soleil émergeait de la cime des monts, quand les Troyens aperçurent la

flotte de secours. Debout à l'avant du vaisseau qui dirigeait les autres, le pieux *Énée* tendait vers eux un éclatant bouclier. Aussitôt, ils jetèrent un grand cri d'allégresse, et l'espérance vint ranimer leur courage. *Turnus* cependant, dès qu'il vit les eaux couvertes de carènes, courut sur le rivage et voulut empêcher le débarquement des troupes de renfort. Il arriva trop tard, car les *Étrusques*, pressentant un danger, avaient déjà poussé leurs vaisseaux sur le sable. Le choc fut rude et la mêlée sanglante. De part et d'autre tombèrent bien de jeunes guerriers. *Pallas* lui-même, le propre fils d'Évandre, expira sous les coups de *Turnus*. *Mézence*, par contre, ce contempteur des Dieux, fut blessé par *Énée*. Hors de combat et se traînant à pas lents, il allait être achevé par le chef des Troyens, quand *Lausus*, son fils, s'interposant entre *Énée* et *Mézence*, parvint à couvrir la retraite de son père. Le fils d'Anchise alors, furieux de sentir sa proie lui échapper, enfonça son épée dans le sein de *Lausus*. Pendant ce temps, *Mézence* s'appuyait contre un arbre et étanchait, avec l'eau du *Tibre*, le sang de sa blessure. Quand il apprit le trépas de son fils, ce guerrier, affaibli et respirant à peine, trouva la force de reprendre les armes et de courir au combat. Monté sur un

cheval, il affronta *Énée*, tourna autour de lui et couvrit le bouclier du Troyen d'une forêt de dards. Le meurtrier de Lausus tint tête à cet orage et parvint peu après à planter son javelot au milieu des tempes du belliqueux coursier. L'animal se cabra, battit l'air de ses pieds, désarçonna *Mézence* et s'abattit lourdement sur son maître. Le fils d'Anchise alors plongea sa courte épée dans cette gorge impie. Quant à *Turnus*, *Junon*, pour le sauver, lui fit poursuivre le fantôme d'*Énée* et l'entraîna loin du champ du massacre.

La victoire des Troyens ouvrait au fils d'Anchise le chemin de *Laurente*. Mais avant de partir assiéger cette ville, le pieux *Énée* voulut ensevelir les guerriers tombés dans la bataille et faire transporter les restes de *Pallas* dans la cité désolée de *Pallantée*. Pour accompagner le corps du fils d'Évandre, il désigna mille guerriers d'élite et ordonna, avec des branches de chêne entrelacées de rameaux d'arbousier, de construire un brancard ombragé d'un berceau de verdure. Quand le cortège, composé de soldats qui portaient des trophées ou traînaient des captifs, parvint sous les murs de la cité d'Évandre, les Pallantins, suivant l'antique usage, l'accueillirent aux portes de leur ville en agitant des torches funéraires.

Aux cris lugubres des mères éplorées, le corps de *Pallas*, encadré de troupes qui marchaient la lance renversée, pénétra enfin dans les murs de la ville et fut déposé auprès d'un grand bûcher. Rien ne put alors retenir *Évandre* de se précipiter sur le lit funèbre où reposait son fils. Longuement il le tint embrassé. Éperdu de douleur, le malheureux père ne consentit à prolonger sa vie que pour voir l'heureux jour où *Énée* vengerait, en immolant *Turnus*, la mort de son enfant.

Or, tandis qu'à *Pallantée* on ensevelissait les restes de *Pallas*, des députés latins, le rameau pacifique à la main, vinrent trouver *Énée* et lui réclamer, pour les ensevelir, les corps de leurs soldats qui gisaient dans les champs. Le fils d'Anchise leur accorda pieusement une trève de douze jours. Troyens et Latins, fraternellement confondus, se répandirent alors dans les montagnes et dans les bois voisins. Ils abattirent et charrièrent de grands arbres, construisirent des bûchers et y brûlèrent les restes des combattants tombés.

A *Laurente* pourtant la consternation avait succédé à l'enthousiasme guerrier. Le roi *Latinus* ayant convoqué le conseil des vieillards, proposa d'accorder aux Troyens un pan de territoire, pour qu'ils puissent à leur gré y bâtir une ville.

Mais *Turnus* refusa d'accepter la paix qu'on projetait :

— Peut-on sans lâcheté, s'écria-t-il, s'estimer « vaincu quand on a pour soi une jeunesse ardente, « des peuples pour soutiens et des chefs éprouvés ?»

On discutait encore, quand on apprit que l'armée troyenne se dirigeait sur *Laurente*. Du haut des tours, en effet, on voyait des chevaux galoper dans la plaine et des corps d'infanterie s'avancer à grands pas à travers les collines. *Turnus* alors confia à la reine des *Volsques*, l'amazone *Camille*, le soin d'arrêter, avec sa cavalerie, les chevaux des *Étrusques*, et il alla lui-même se mettre en embuscade et disposer ses troupes sur les hauteurs d'un étroit défilé où devait s'engager l'infanterie d'Énée. *Camille*, le sein nu et le carquois sur l'épaule, s'élança à la tête de ses légers escadrons. Ni la hache à double tranchant qui armait son bras infatigable, ni les traits alertes qui s'échappaient de sa main habituée dès l'enfance au maniement des armes, ne purent retarder l'heure de son trépas. Au plus fort de la mêlée et pendant que son courage se couvrait d'héroïsme, un trait mortel vint se plonger au-dessous de son sein et s'abreuver de son sang virginal. La mort de *Camille* détermina la débâcle. *Volsques* et *Rutules* furent obligés de

se replier en hâte sous les murs de *Laurente*. *Turnus*, informé de la défaite des *Volsques* et de la mort de *Camille*, abandonna les hauteurs où il s'était posté. A peine le roi des Rutules s'engageait-il dans la plaine, qu'*Énée* franchissait les défilés rendus libres. L'un sur les pas de l'autre, *Turnus* et *Énée* se dirigeaient sur *Laurente*. *Énée* suivait dans la poussière les bataillons rutules, et *Turnus* entendait derrière lui le pas pressé des Troyens et le souffle haletant de leurs chevaux rapides. La nuit seule empêcha les deux armées d'en venir à la décision suprême ; elles se retranchèrent, l'une en face de l'autre, sous les murs de la ville.

XXIV

LA VICTOIRE D'ÉNÉE ET LA FONDATION DE ROME

Accablés par une double défaite, les *Latins* étaient désespérés. Seul, *Turnus*, voyant que tous les yeux étaient tournés sur lui, gardait en son cœur enflammé de colère le désir de combattre. Il aborda donc le roi *Latinus* :

— O père, lui dit-il, puisqu'*Énée* me provoque « à un combat singulier, permets que je l'accepte « et consens à ce que le vainqueur reçoive ta fille « *Lavinie* pour épouse. Assez longtemps notre « sang a coulé dans le *Tibre*. Que demain, dès « l'aurore, *Rutules* et *Troyens* laissent reposer « leurs armes, et que ma mort ou le trépas d'*Énée* « termine cette guerre! »

Le lendemain, comme le jour naissant dorait de sa clarté le sommet des montagnes, les soldats des deux camps mesurèrent, sous les murs de la ville, l'espace destiné à ce fameux combat, et dressèrent, au milieu de l'arène, des foyers sacrés et des autels de gazon pour les Dieux des deux

peuples. Bientôt après, sous les regards curieux d'une foule entassée sur les tours de *Laurente* et sur les toits des maisons, le roi *Latinus*, monté sur un quadrige et le front ceint de douze rayons d'or, sortit des portes et entra dans la lice. A sa suite et sur un char que traînaient deux chevaux blancs, *Turnus*, brandissant dans sa main deux javelines armées d'un large fer, déboucha dans le champ du combat. En même temps, mais sur le bord opposé, *Énée*, tout brillant des feux que jetaient son casque et ses armes divines, s'avança dans l'arène, et les soldats, qui avaient planté leurs longues lances en terre et déposé leurs boucliers auprès d'eux, admirèrent la prestance de l'auguste père de la nation romaine. Vêtu de blanc, un prêtre, à ce moment, amena près des autels un cochon de lait et une brebis dont le fer n'avait point encore enlevé la toison. L'œil fixé du côté de l'Orient, les rois présentèrent la farine et le sel, et répandirent sur les autels embrasés les libations prescrites. *Énée* alors, l'épée nue à la main, jura, par le Soleil, que si la victoire se déclarait pour *Turnus*, les Troyens se retireraient dans la ville d'*Évandre* et plus jamais ne reprendraient les armes contre les peuples latins. Mais si *Turnus* était vaincu, les deux nations concluraient une

alliance éternelle. Le roi *Latinus* conserverait le pouvoir. Les *Latins* n'auraient à recevoir que la religion et les Dieux du vainqueur, et les Troyens se bâtiraient une ville appelée *Lavinium*, du nom de *Lavinie*. Telles furent les conditions proposées par *Énée*. Le roi *Latinus*, en regardant le ciel et en tendant sa droite vers les astres, jura par les plus grands serments de les respecter toutes. Le prêtre alors égorgea les victimes et arrosa de leur sang la flamme des autels. Tout était prêt pour ce combat singulier, quand un javelot sacrilège, parti du camp des *Latins*, vint frapper et abattre un Troyen. La paix jurée étant rompue, les bataillons offensés s'emparèrent de leurs armes et se précipitèrent sur les troupes rutules. La mêlée fut horrible. *Latinus*, désespéré de voir saccagés et pillés les autels de l'alliance, se retira en emportant ses Dieux. Le pieux *Énée* lui-même, la tête nue et les mains suppliantes, essaya vainement d'arrêter cet impie déchaînement de fureurs et de meurtres. Comme il prêchait le calme et le respect de la foi, une flèche lancée par une main inconnue vint le frapper en sifflant. Pour faire panser sa plaie, il dut se retirer. *Turnus* alors, voyant le fils d'Anchise déserter le combat, retrouva tout à coup sa fougue et son élan. Se croyant déjà

maître de la victoire, il répandit partout l'horreur et le carnage, et les roues de son char écrasaient en volant des bataillons entiers. Or, tandis que le roi des Rutules semait ainsi la mort parmi les rangs troyens, *Vénus* elle-même guérissait la lésion de son fils. Dès que le sang se fût arrêté au fond de la blessure et que fût arraché le trait dont le bois s'était brisé dans la plaie, le fils d'Anchise réaccourut au combat et, subitement horrifié par cet affreux carnage, se mit à grands cris à poursuivre *Turnus*. Désespérant de l'atteindre, il ordonna à ses troupes de se porter à l'assaut de la ville de *Laurente*. Quand la reine *Amata* vit l'ennemi sur les murs, elle crut que *Turnus* avait perdu la vie. S'imaginant que tout allait crouler, elle se fit un lacet de sa robe de pourpre et se pendit à une poutre élevée. A la nouvelle de cette mort atroce, la ville entière se remplit de confusion, de terreurs et de clameurs lamentables. Le bruit de ce tumulte parvint jusqu'à *Turnus*, qui galoppait dans la plaine en poursuivant des fuyards. Levant alors les yeux, il aperçut sur *Laurente* un tourbillon de flammes qui, d'étage en étage, s'élevait jusqu'aux cieux. Épouvanté, le roi des Rutules se précipita vers les murs de la ville, et s'y glissant à travers les bataillons en désordre ;

— *Rutules*, s'écria-t-il d'une voix puissante et « forte, arrêtez ; et vous, *Latins*, suspendez « le combat ! Quel que soit l'arrêt du Destin, c'est « à moi de le subir et à moi seul de combattre. »

A la voix de *Turnus*, *Énée* abandonna les murs, franchit tous les obstacles et vint affronter son farouche adversaire. Alors, dès qu'au milieu des troupes, qui s'écartèrent en cessant de combattre, un espace fut ouvert, les deux guerriers firent d'abord voler l'un contre l'autre leurs javelines rapides. Puis, s'abordant avec leurs tranchantes épées, ils se portèrent des coups multipliés. Mais, au cours de cette lutte le glaive de *Turnus* se brisa sur le bouclier d'Énée. Réduit à fuir et n'ayant plus pour se défendre qu'une poignée sans lame, *Turnus*, poursuivi par *Énée*, fit cinq fois en courant le tour entier de la lice. Enfin, à bout de souffle, le roi des Rutules aperçut dans l'arène une borne gigantesque. D'une main frémissante, il saisit ce rocher, mais il n'eut point la force de le lancer contre *Énée*. Inquiet alors, tremblant et incertain, le géant perdit toute espérance. Profitant de cette hésitation et rassemblant toutes ses forces, le fils d'Anchise balança son javelot et le lança contre le roi des Rutules. Avec le bruit d'un bélier ébranlant les murailles, le trait frappa *Turnus* au défaut

de la cuisse. Le géant s'abattit ; et, voyant l'épée d'Énée suspendue sur sa tête, il implora pitié :

— Ne porte pas plus loin ta haine, lui dit-il, « et souviens-toi d'*Anchise*, qui fut pour toi un « père tel que celui qui m'attend. »

A ces mots, ému de compassion à la pensée d'*Anchise*, le héros troyen sentit fléchir son bras. Il allait remettre l'épée dans le fourreau, quand il aperçut, sur les épaules de *Turnus*, le baudrier aux clous d'or du malheureux *Pallas*.

— O toi, lui dit-il en bouillonnant de colère, « qui te pares des dépouilles des miens, je ne « puis t'épargner, et c'est *Pallas* qui te frappe « en se servant de ma main pour se venger en « ton sang criminel. »

En achevant ces mots, le divin *Énée* lui plongea son glaive au fond de la poitrine. Le froid de la mort envahit et raidit les membres du guerrier, et son âme indignée s'enfuit en gémissant au royaume des Ombres.

La mort de *Turnus* et la bonne foi de *Latinus* permirent alors à *Énée* de recevoir *Lavinie* en mariage et de fonder, au sud-est de *Laurente*, la ville de *Lavinium*. La guerre cependant ne cessa point encore. Après la mort d'*Énée* qui disparut, dit-on, au cours d'une bataille sur les

bords du *Numicius* et au milieu de subites ténèbres, son fils la continua. Peu après la disparition de son père, *Ascagne* quitta la côte insalubre où *Énée* avait fondé *Lavinium*, et vint bâtir, sur les monts *Albains*, la ville d'*Albe-la-Longue*. Douze princes, issus du sang troyen, s'y succédèrent. Le dernier, *Procas*, laissa deux fils : *Numitor* et *Amulius*. En tant qu'aîné, *Numitor* devait hériter du royaume. Mais *Amulius* s'en empara et relégua son frère dans un domaine éloigné. Puis, pour assurer son trône à ses descendants directs, il tua le fils de *Numitor* et fit entrer sa fille *Rhéa Sylvia*, dans le collège des *Vestales*. Prétresses de *Vesta*, ces jeunes vierges devaient entretenir, sur l'autel de la Déesse, un feu perpétuel. Malheur à celle qui le laissait éteindre, ou qui violait le vœu de chasteté qu'elle avait fait en entrant au service de l'auguste Vestal ! Les lois romaines la condamnaient à être enterrée vivante. Or, un jour que *Sylvia* était allée puiser, dans une source sacrée, l'eau nécessaire au culte, *Mars* lui apparut et lui prédit une postérité. Devenue mère, *Sylvia* fut condamnée à mort, et ses deux jumeaux furent exposés sur le *Tibre*. Comme le fleuve était alors débordé, leur berceau, doucement porté sur les eaux jusques au pied du mont *Palatin*, s'arrêta

près d'un figuier sauvage, et une louve attirée par leurs cris les emporta dans sa tanière et les nourrit de son lait. *Faustulus*, un des bergers du roi, découvrit ce prodige, recueillit les jumeaux et les confia aux bons soins de sa femme, *Acca-Laurentia*, qui les nomma *Rémus* et *Romulus*. Élevés sur le mont *Palatin* comme les enfants de ce berger, les fils du dieu *Mars* grandirent en force et en courage. Un jour, ils se prirent de querelle avec les bergers de *Numitor*, dont les troupeaux paissaient sur l'*Aventin*, et *Rémus*, surpris dans une embuscade, fut par eux traîné devant le roi, qui était son aïeul. Les traits du prisonnier, son âge, sa noblesse frappèrent *Numitor*. Il se fit alors amener *Romulus*, et *Faustulus* découvrit à son maître, la secrète origine des enfants de la Louve. L'un et l'autre plus tard, ils aidèrent *Numitor*, en tuant *Amulius*, à reconquérir la ville d'*Albe-la-Longue*. Pour les récompenser, *Numitor* leur concéda tout le pays qui s'étend entre le *Tibre* et le pied des monts *Albains*. Désireux alors de bâtir une ville, à l'endroit même où ils avaient été si étrangement allaités et sauvés, *Rémus* et *Romulus*, égaux en force et en âge, se disputaient l'honneur de lui donner un nom. D'un commun accord, ils résolurent alors de

s'en remettre à la décision des Dieux. *Rémus* se plaça sur le mont *Aventin*, *Romulus* se posta sur le mont *Palatin*, et les deux fils de Mars et de Sylvia attendirent que le ciel manifestât, par quelque signe éclatant, sa claire volonté. Peu après, *Rémus* vit six vautours évoluer sur sa tête ; mais, au même instant, *Romulus* en vit douze. Les Dieux eux-mêmes s'étant ainsi prononcés, ce fut à *Romulus* qu'échut le droit de donner son nom à la ville naissante, d'en tracer l'enceinte et d'en bâtir les murs.

Ainsi fut fondée, par les descendants d'Énée, cette nouvelle Troie, cette *Rome* éternelle qui devait être un jour la maîtresse du monde.

FIN

INDEX ALPHABÉTIQUE

E

F

G

H

I

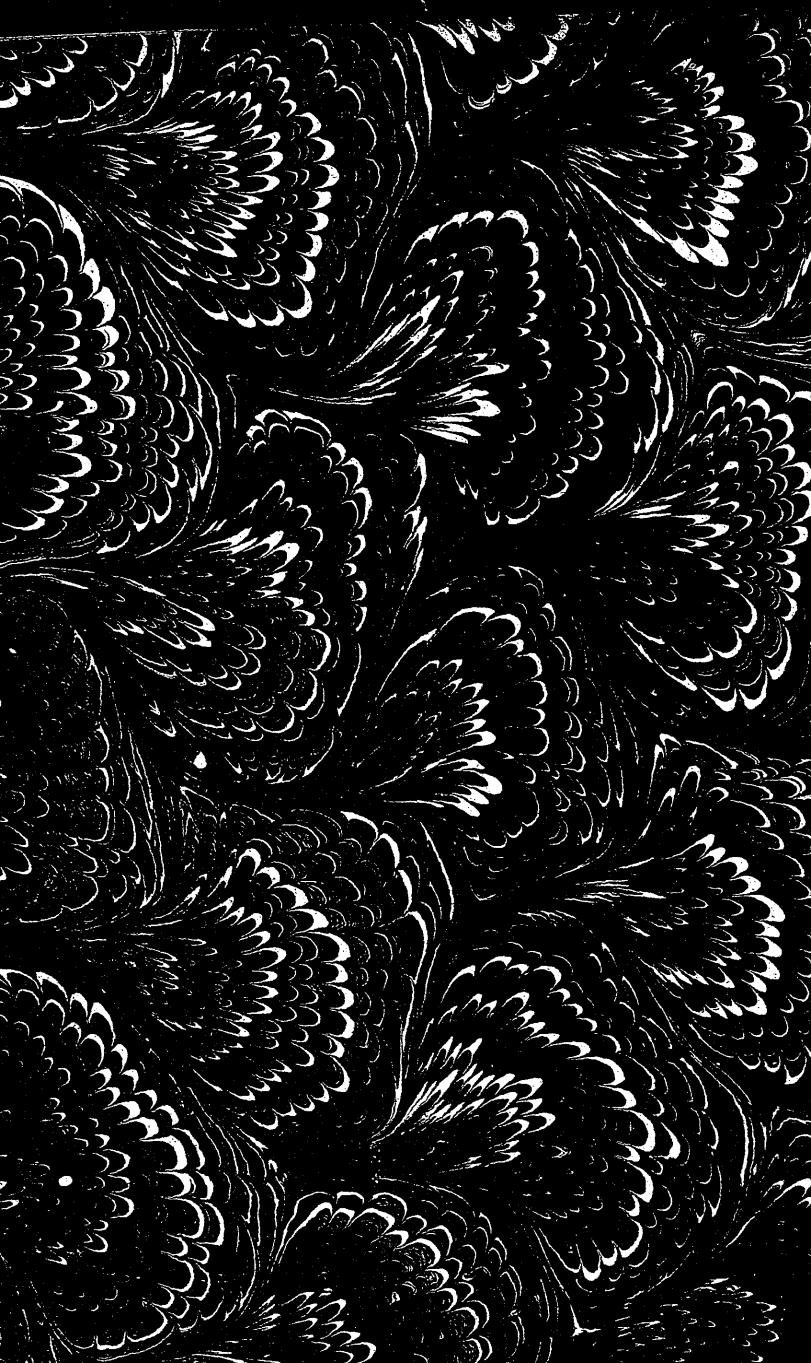
R

S

T

TABLE DES MATIÈRES

67266-6-27. — Imp. Villain et Bar, 22, rue Dussoubs, Paris.




UNIVERSITY OF C
44 755 3

